7040
1 23

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/considerationssu00mont_0

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES DE LA
GRANDEUR
DES
ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.

NOUVELLE ÉDITION,

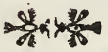
A laquelle on a joint

UN DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

LE TEMPLE DE GNIDE,

ET

L'ESSAI SUR LE GOUT. FRAGMENT.



A LAUSANNE.

Chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

M. D. CCLXX.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. 1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.* pag. 1
CHAP. II. *De la guerre chez les Romains.* 14
CHAP. III. *Comment les Romains purent s'aggrandir.* 23
CHAP. IV. 1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.* 28
CHAP. V. *De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois.* 44
CHAP. VI. *De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.* 60
CHAP. VII. *Comment Mithridate put leur résister.* 78
CHAP. VIII. *Des divisions qui furent toujours dans la ville.* 83
CHAP. IX. *Deux causes de la perte de Rome.* 93
CHAP. X. *De la corruption des Romains.* 102
CHAP. XI. 1. *De Sylla.* 2. *De Pompée & César.* 107

CHAP. XII. *De l'état de Rome, après la mort de Céſar.* 125
CHAP. XIII. *AUGUSTE.* 133
CHAP. XIV. *TIBERE.* 146
CHAP. XV. *Des empereurs depuis Caïus Caligula juſqu'à Antonin.* 153
CHAP. XVI. *De l'état de l'empire depuis Antonin juſqu'à Probus.* 168
CHAP. XVII. *Changement dans les états.* 186
CHAP. XVIII. *Nouvelles maximes priſes par les Romains.* 199
CHAP. XIX. 1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cauſe de l'établiſſement des barbares.* 3. *Raiſons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abattu.* 209
CHAP. XX. 1. *Des conquêtes de Juſtinien.* 2. *De ſon gouvernement.* 221
CHAP. XXI. *Déſordres de l'empire d'orient.* 235
CHAP. XXII. *Foibleſſe de l'empire d'orient.* 242
CHAP. XXIII. 1. *Raiſon de la durée de l'empire d'orient.* 2. *Sa deſtruction.* 260

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

CONSI-

CONSIDÉRATIONS

Sur les causes

DE LA GRANDEUR DES ROMAINS, ET DE LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

IL ne faut pas prendre, de la ville de Rome, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui ; à moins que ce ne soit celles de la Crimée,

faites pour renfermer le butin, les bestiaux, & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, & très-petites ; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient guere dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages (a) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déja à bâtir la ville éternelle.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux : cela y causoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent,

(a) Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarnasse sur les égoûts faits par Tarquin ; *Ant. rom.* liv. III. Ils subsistent encore.

dans la suite, la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. Romulus (b) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier argien, dont il s'étoit servi jusqu'alors: & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi ne les obligeoient point envers son successeur; c'étoit, pour elles, une espece de droit des gens (c): ainsi tout ce qui avoit été soumis par un roi de Rome se prétendoit libre sous un autre, & les guerres naissoient toujours des guerres.

Le regne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; &, si elle eût eu, dans ce

(b) Plutarque, dans la vie de Romulus.
(c) Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome.

temps-là, un territoire moins borné & une puiſſance plus grande, il y a apparence que ſa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des cauſes de ſa proſpérité, c'eſt que ſes rois furent tous de grands perſonnages. On ne trouve point ailleurs, dans les hiſtoires, une ſuite non interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines.

Dans la naiſſance des ſociétés, ce ſont les chefs des républiques qui font l'inſtitution; & c'eſt enſuite l'inſtitution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne ſans être élu par le ſénat (d), ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire: il le rendit abſolu. Ces deux révolutions furent bientôt ſuivies d'une troiſiéme.

Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une choſe qui a preſque toujours fait chaſſer les tyrans d'une ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait ſi bien ſentir ſa ſervitude, prend d'abord une réſolution extrême.

(d) Le ſénat nommoit un magiſtrat de l'interregne, qui éliſoit le roi: cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez Denys d'Halicarnaſſe, liv. II, III & IV.

Un peuple peut aiſément ſouffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs ; il ne ſait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande : mais, quand on lui fait un affront, il ne ſent que ſon malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui ſont poſſibles.

Il eſt pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occaſion de la révolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit néceſſairement ſecouer le joug, ou adoucir ſes mœurs.

Il devoit arriver de deux choſes l'une ; ou que Rome changeroit ſon gouvernement, ou qu'elle reſteroit une petite & pauvre monarchie.

L'hiſtoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci eſt bien remarquable : car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les grands changemens ſont différentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands ; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les priviléges du peu-

ple (e) pour abaiſſer le ſénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renverſa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté, ſon nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais ſa conduite avant ſon malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit; ſa douceur pour les peuples vaincus; ſa libéralité envers les ſoldats; cet art qu'il eut d'intéreſſer tant de gens à ſa conſervation; ſes ouvrages publics; ſon courage à la guerre; ſa conſtance dans ſon malheur; une guerre de vingt ans qu'il fit, ou qu'il fit faire, au peuple romain, ſans royaume & ſans biens; ſes continuelles reſſources font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable.

Les places que la poſtérité donne ſont ſujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui eſt opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui ſurvit!

Rome, ayant chaſſé les rois, établit des conſuls annuels; c'eſt encore ce qui la

(e) Voyez Zonare, & Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

porta à ce haut degré de puiſſance. Les princes ont dans leur vie, des périodes d'ambition; après quoi d'autres paſſions, & l'oiſiveté même, ſuccedent : mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à ſignaler leur magiſtrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition: ils engageoient le ſénat à propoſer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déja aſſez porté de lui-même: car, étant fatigué ſans ceſſe par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le diſtraire de ſes inquiétudes, & à l'occuper au dehors (f).

Or la guerre étoit preſque toujours agréable au peuple; parce que, par la ſage diſtribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville ſans commerce, & preſque ſans arts, le pillage étoit le ſeul moyen que les particuliers euſſent pour s'enrichir.

(f) D'ailleurs l'autorité du ſénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville.

On avoit donc mis de la discipline dans la maniere de piller; & on y observoit, à peu près, le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (g), & on le distribuoit aux soldats: rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin les citoyens, qui restoient dans la ville, jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts: l'une se vendoit au profit du public; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême: on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle, & toujours violente: or une nation toujours en guerre & par principe de gou-

(g) Voyez Polybe, liv. X.

vernement, devoit néceſſairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais ſi propres à attaquer, ni ſi préparées à ſe défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoiſſance de l'art militaire. Dans les guerres paſſageres, la plupart des exemples ſont perdus; la paix donne d'autres idées, & on oublie ſes fautes & ſes vertus même.

Une autre ſuite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs: en effet, à quoi bon faire une paix honteuſe avec un peuple, pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à meſure de leurs défaites: par-là, ils conſternoient les vainqueurs, & s'impoſoient à eux-mêmes une plus grande néceſſité de vaincre.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vengeances, la conſtance & la valeur leur devinrent néceſſaires; & ces vertus ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi même, de ſa famille, de ſa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun (h) usage des machines propres à faire les siéges ; &, de plus, les soldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir long-temps devant une place, ainsi peu de leurs guerres étoient décisives. On se battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ses terres ; après quoi, le vainqueur & le vaincu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, & en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer ; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laissèrent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se feroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal ; &, par la destinée de presque tous les états du monde ils auroient passé trop vite de la pauvreté

(h) Denys d'Halic. le dit formellement, liv. IX ; & cela paroit par l'histoire. Ils ne savoient point faire de galeries pour se mettre à couvert des assiégés ; ils tâchoient de prendre les villes par escalade. Ephorus a écrit qu'Artémon, ingénieur, inventa les grosses machines pour battre les plus fortes murailles. Périclès s'en servit le premier au siége de Samos, dit Plutarque, vie de Périclès.

aux richeſſes, & des richeſſes à la corruption.

Mais Rome, faiſant toujours des efforts, & trouvant toujours des obſtacles, faiſoit ſentir ſa puiſſance, ſans pouvoir l'étendre; &, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être ſi fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux: les Toſcans étoient amollis par leurs richeſſes & par leur luxe; les Tarentins, les Capouans, preſque toutes les villes de la Campanie & de la grande Grece, languiſſoient dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volſques aimoient paſſionnément la guerre: ils étoient autour de Rome; ils lui firent une réſiſtance inconcevable, & furent ſes maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies d'Able qui furent fondées (i) par Latinus Silvius: outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs; & Servius Tullius (k) les avoit engagés à faire bâtir un temple dans Rome,

(i) Comme on le voit dans le traité intitulé *Origo gentis romanæ*, qu'on croit être d'Aurelius Victor.

(k) Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance & une société (l) de guerres avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'aggrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'état sembla avoir perdu (m) l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux sortes de gens; ceux qui souffroient la servitude, & ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirerent de Rome comme d'une ville étrangere, & les peuples voisins ne trouverent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats, le siége de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre: leurs succès furent plus éclatans: ils profiterent mieux

(l) Voyez, dans Denys d'Halicarnasse, liv. IV. un des traités faits avec eux.

(m) Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites, ils se saisirent du gouvernement. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. XI.

de leurs victoires : ils firent de plus grandes conquêtes : ils envoyerent plus de colonies : enfin la prise de Veïes fut une espece de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils porterent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques, & aux Volsques, cela même fit que les Latins & les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes armes & la même discipline qu'eux, les abandonnerent; que des ligues se formerent chez les Toscans; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paye, le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus : il imposa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir (n) à l'armée une solde pendant un certain tems, de lui donner du bled & des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée, plus dissipée, que vaincue, se retira presque entiere à Veïes; le peuple se sauva dans les villes voisines; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

(n) Voyez les traités qui furent faits.

CHAPITRE II.

De l'art de la guerre, chez les Romains.

LES Romains se destinant à la guerre, & la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit & toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un dieu, dit Végece (a), qui leur inspira la légion.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives & défensives, plus fortes & plus (b) pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choses à faire, dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la lé-

(a) Liv. II. chap. I.

(b) Voyez, dans Polybe, & dans Josephe *de bello judaico*, liv. II, quelles étoient les armes du soldat romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les soldats romains. „ Ils portent, dit Cicéron, leur „ nourriture pour plus de quinze jours, tout ce „ qui est à leur usage, tout ce qu'il faut pour se „ fortifier: &, à l'égard de leurs armes, ils n'en „ sont pas plus embarrassés que de leurs mains." Tuscul. liv. III.

gion contînt, dans son sein, une troupe légere, qui pût en sortir, pour engager le combat; &, si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour poursuivre les fuyards & achever la victoire; qu'elle fût défendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle; que chaque fois elle se retranchât; & fût, comme dit Végece (c), une espece de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées periſſent beaucoup par le travail (d) immodéré des soldats; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une

(c) *Lib. II. cap. 25.*
(d) Sur-tout par le fouillement des terres.

extrême oiſiveté, ce qui eſt la choſe du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs (e) nous diſent de l'éducation des ſoldats romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'eſt-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faiſoit porter des poids de ſoixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de ſauter tout armés; ils prenoient (f), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des fleches d'une peſanteur double des armes ordinaires; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas ſeulement dans le camp qu'étoit l'école militaire; il y avoit, dans la ville, un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars):

(e) Voyez Végece, liv. I. Voyez dans Tite-Live, liv. XXVI, les exercices que Scipion l'Afriquain faiſoit faire aux ſoldats après la priſe de Carthage la neuve. Marius, malgré ſa vieilleſſe, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre, tout armé, avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abattue, & lançoit ſes javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.

(f) Végece, liv. I.

après le travail (g), ils se jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussiere & la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps: un homme qui s'y applique nous paroît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé, parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes, dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée (h) de ce qu'il cou-

(g) *Idem, ibid.*

(h) *Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis vecte certabat.* Fragm. de Salluste, rapporté par Végece, liv. I. chap. 9.

roit, sautoit & portoit un fardeau aussi bien qu'homme de son temps.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante, chez eux, d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius songe à augmenter la force du commandement, & fait mourir son fils, qui avoit vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (i). Les Légions romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves: & Sylla fait si bien (k) travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

(i) Il vendit toutes les bêtes de somme de l'armée, & fit porter à chaque soldat du bled pour trente jours, & sept pieux. Somm. de Florus, liv. LVII.

(k) Frontin, Stratagêmes, liv. I. chap. 11.

Publius Naſica, ſans beſoin, leur fit conſtruire une armée navale. On craignoit plus l'oiſiveté que les ennemis.

Aulugelle (1) donne d'aſſez mauvaiſes raiſons de la coutume des Romains de faire ſaigner les ſoldats qui avoient commis quelque faute : la vraie eſt que la force étant la principale qualité du ſoldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes ſi endurcis étoient ordinairement ſains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faiſoient la guerre en tant de climats, périſſent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive preſque continuellement aujourd'hui, que des armées, ſans avoir combattu, ſe fondent, pour ainſi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les déſertions ſont fréquentes ; parce que les ſoldats ſont la plus vile partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage ſur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares : des ſoldats tirés du ſein d'un peuple ſi fier, ſi orgueilleux, ſi ſûr de commander aux autres, ne pouvoient guere penſer à s'avilir juſqu'à ceſſer d'être Romains.

(1) Liv. X. chap. 8.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuſes, il étoit aiſé de pourvoir à leur ſubſiſtance ; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aiſément les fautes & les violations de la diſcipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient conſtruits, les mettoient en état de faire des marches (m) longues & rapides. Leur préſence inopinée glaçoit les eſprits : ils ſe montroient, ſurtout après un mauvais ſuccès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guere de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuſte & plus aguerri que ſon ennemi, comptoit toujours ſur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'eſt-à-dire, de cette vertu qui eſt le ſentiment de ſes propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux diſciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne ſe ralliaſſent quelque part, ou que le déſordre ne ſe mit quelque part chez les ennemis. Auſſi les voit-on continuellement, dans

(m) Voyez ſur-tout la défaite d'Aſdrubal, & leur diligence contre Viriatus.

les hiſtoires, quoique ſurmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la ſupériorité ſur eux; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumerent à voir le ſang & les bleſſures dans les ſpectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etruſques (n).

Les épées tranchantes (o) des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les ſurprirent qu'une fois. Ils ſuppléerent à la foibleſſe de leur cavalerie (p), d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuoſité n'en pût être arrêtée; enſuite, en

(n) Fragm. de Nicolas de Damas, liv. X. tiré d'Athénée, liv. IV. Avant que les ſoldats partiſſent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs. Jules Capitolin, vie de Maxime & le Balbin.

(o) Les Romains préſentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées gauloiſes, & les émouſſoient.

(p) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; & très-ſouvent elle déterminoit la victoire.

y mêlant des vélites (q). Quand ils eurent connu l'épée eſpagnole (r), ils quitterent la leur. Ils éluderent la ſcience des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Joſephe (s), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de ſon inſtitution, quelqu'avantage particulier, ils en firent d'abord uſage; ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaiſſeaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.

(q) C'étoient de jeunes hommes légérement armés, & les plus agiles de la légion, qui, au moindre ſignal, ſautoient ſur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valere Maxime, liv. II. Tite-Live, liv. XXVI.

(r) Fragm. de Polybe, rapporté par Suidas, au mot Μάχαιρα.

(s) *De bello judaïco*, liv. II.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, & la même maniere de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état forte, par ses propres forces, de l'abbaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse, sans quoi nous verrions des événemens sans les comprendre; &, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince, qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes: il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques ; car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée ; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre sa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains ; & d'abord les arts s'introduisoient pour les besoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens, ni de soldats ; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des esclaves & des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi, l'état, qui malgré son déréglement doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire,

les

les laboureurs, lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves & aux artisans; d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or, ces sortes de gens n'étoient guere propres à la guerre: ils étoient lâches, & déja corrompus par le luxe des villes, & souvent par leur art même; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome (a), fait quelque temps après l'expulsion des rois, & dans celui que Démétrius de Phalere fit à Athenes (b), il se trouva, à peu près, le même nombre d'habitans; Rome en avoit quatre cents quarante mille, Athenes quatre cents trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution, & celui d'A-

(a) C'est le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse, dans le livre IX. art. 25, & qui me paroit être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixieme livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des rois.

(b) Ctésiclès, dans Athénée, liv. VI.

thenes dans un temps où elle étoit entiérement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens puberes faiſoit, à Rome, le quart de ſes habitans; & qu'il faiſoit, à Athenes, un peu moins du vingtieme : la puiſſance de Rome étoit donc à celle d'Athenes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart eſt à un vingtieme, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis & Cléomenès, voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue (*c*), il n'y en avoit plus que ſept cents dont à peine cent poſſédoient des terres (*d*), & que tout le reſte n'étoit qu'une populace ſans courage, ils entreprirent de rétablir les loix à cet égard (*e*); & Lacédémone reprit ſa premiere puiſſance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de ſortir d'abord de ſon abaiſſement; & cela ſe ſentit bien, quand elle fut corrompue.

(*c*) C'étoient des citoyens de la ville, appellés proprement Spartiates. Lycurgue fit, pour eux, neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez Plut. vie de Lycurgue.

(*d*) Voyez Plutarque, vie d'Agis & de Cléomenès.

(*e*) Voyez Plutarque, *ibid.*

Elle étoit une petite république, lorſque les Latins ayant refuſé le ſecours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva ſur le champ dix légions dans la ville (*f*). „ A peine à préſent, dit Tite-Live, Rome, que le monde entier „ ne peut contenir, en pourroit-elle faire „ autant, ſi un ennemi paroiſſoit tout-„ à-coup devant ſes murailles; marque „ certaine que nous ne nous ſommes „ point aggrandis, & que nous n'avons „ fait qu'augmenter le luxe & les richeſ-„ ſes qui nous travaillent.

„ Dites-moi, diſoit Tibérius Gracchus „ aux nobles (*g*), qui vaut mieux, un „ citoyen, ou un eſclave perpétuel; un „ ſoldat, ou un homme inutile à la „ guerre? Voulez-vous, pour avoir quel-„ ques arpens de terre plus que les au-„ tres citoyens, renoncer à l'eſpérance de „ la conquête du reſte du monde, ou „ vous mettre en danger de vous voir „ enlever, par les ennemis, ces terres „ que vous nous refuſez? ".

(*f*) Tite-Live, premiere décade, liv. VII. Ce fut quelque tems après la priſe de Rome, ſous le conſulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Craſſus.

(*g*) Appien, de la guerre civile.

CHAPITRE IV.

1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.*

LES Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obſtination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaiſe: auſſi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers ſiecles, les Mexiquains l'ont été par les Eſpagnols. Et ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ces peuples, que les Romains rencontrerent dans preſque tous les lieux, & dans preſque tous les temps, ſe laiſſerent détruire les uns après les autres, ſans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cauſe de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui réſiſter, & de s'inſtruire par ſes victoires; il leur apprit à ſe retrancher, à choiſir & à diſpoſer un camp; il les ac-

coutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles (a). Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, & cinq cents chevaux qu'il avoit (b). Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un avanturier, qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente, son alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens, ses ancêtres (c). Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites, mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit aussi été plutôt corrompue: ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues; tout ce que

(a) Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'extrait des vertus & des vices.

(b) Vie de Pyrrhus.

(c) Justin, liv. XX.

le public peut donner aux particuliers ſe vendoit à Carthage, & tout ſervice rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de ſa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre eſt que les revenus y ſont mieux adminiſtrés : mais lorſqu'ils le ſont plus mal ? L'avantage d'un état libre eſt qu'il n'y a point de favoris ; mais, quand cela n'eſt pas, & qu'au lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout eſt perdu ; les loix ſont éludées plus dangereuſement qu'elles ne ſont violées par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à ſa conſervation.

Des anciennes mœurs, un certain uſage de la pauvreté, rendoient à Rome les fortunes à peu près égales ; mais à Carthage des particuliers avoient les richeſſes des rois.

De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre, de façon qu'il

étoit impoſſible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réuniſſoit d'abord tous les intérêts, elle les ſéparoit encore plus à Carthage (d).

Dans les états gouvernés par un prince, les diviſions s'appaiſent aiſément, parce qu'il a dans ſes mains une puiſſance coërcitive qui ramene les deux partis; mais dans une république elles ſont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puiſſance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple ſouffroit que le ſénat eût la direction des affaires: à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faiſoit la guerre avec ſon opulence contre la pauvreté romaine, avoit par cela même du deſavantage:

(d) La préſence d'Annibal fit ceſſer parmi les Romains toutes les diviſions; mais la préſence de Scipion aigrit celles qui étoient déja parmi les Carthaginois; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui reſtoit de force; les généraux, le ſénat, les grands devinrent plus ſuſpects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voy. dans Appien toute cette guerre du premier Scipion.

l'or & l'argent s'épuiſent ; mais la vertu, la conſtance, la force & la pauvreté ne s'épuiſent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir : & ces derniers, calculant ſans ceſſe la recette & la dépenſe, firent toujours la guerre ſans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoibliſſement du commerce, l'épuiſement du tréſor public, le ſoulévement des nations voiſines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne ſe conduiſoit point par le ſentiment des biens & des maux ; elle ne ſe déterminoit que par ſa gloire : &, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être ſi elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'eſpérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point impoſée.

Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'une république où l'on obſerve les loix, non pas par crainte, non pas par raiſon, mais par paſſion, comme furent Rome & Lacédémone : car, pour lors, il ſe joint à la ſageſſe d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangeres, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis; &, plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes (e), devenir les auxiliaires des Romains; &, quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirerent d'eux, & de leurs alliés, c'est-à-dire, d'un pays qui n'étoit guere plus grand que les états du pape & de Naples, sept cents mille hommes de pied, & soixante & dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois (f).

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paroît, par Tite-Live, que le

(e) Florus, liv. I.

(f) Voyez Polybe. Le sommaire de Florus dit qu'ils leverent 300000. hommes dans la ville & chez les Latins.

cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-ſept mille citoyens.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, Rome pour ſe défendre: celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient; & elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois: ce qui rendit ſes forces éternelles.

L'établiſſement de Carthage dans ſon pays étoit moins ſolide que celui de Rome dans le ſien: cette derniere avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme les remparts (g). Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée; c'eſt que les Samnites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à ſa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, ſe rendoient d'abord à quiconque ſe préſentoit pour les prendre: auſſi tous ceux qui y débarquerent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au déſeſpoir.

On ne peut guere attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le pre-

(g) Tite-Live, liv. XXVII.

mier Scipion : leur ville & leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choſes (*h*).

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus inſolentes ; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, & les puniſſoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le conſul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (*i*) : ils avoient ſi fort tourmenté les peuples d'Eſpagne, que, lorſque les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des libérateurs : &, ſi l'on fait attention aux ſommes immenſes qu'il leur en coûta pour ſoutenir une guerre où ils ſuccomberent, on verra bien que l'injuſtice eſt mauvaiſe ménagere, & qu'elle ne remplit pas même ſes vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la ſuperſtition banniſſoit, en quelque façon, les étran-

(h) Voyez Appien, *liber libycus.*

(i) Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, ſur-tout dans le fragment du livre IX. Extrait des vertus & des vices.

gers de l'Egypte ; &, lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avoient songé qu'à affoiblir leurs nouveaux sujets : mais, sous les rois grecs, l'Egypte fit presque tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité, mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élevent peu à peu, & sans que personne s'en apperçoive ; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit, & signale leur puissance : mais, lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valoit mieux que la romaine, par deux raisons ; l'une que les chevaux numides & espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie, & l'autre que la cavalerie romaine étoit mal armée, car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de Polybe (k).

Dans la premiere guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois

(k) Livre VI.

choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie ; &, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires (l).

Scipion ayant conquis l'Espagne, & fait alliance avec Massiniſſe, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer, & connoissoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me semble que cet avantage n'étoit pas, pour lors, si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la bousſole, ne pouvoient guere naviger que sur les côtes : aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames petits & plats ; presque toutes les rades étoient pour eux des ports ; la science des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très peu de chose. Aussi Aristote disoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, & que les laboureurs suffisoient pour cela (m).

(l) Des corps entiers de Numides passerent du côté des Romains, qui dès-lors commencerent à respirer.

(m) Polit. liv. VII. chap. 6.

L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guere, avec mille rames, que ce qui se fait aujourd'hui avec cent (*n*).

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit, à Actium, une funeste expérience (*o*); ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la bousole, on a changé de maniere: on a abandonné les rames (*p*), on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est

(n) Voyez ce que dit Perrault sur les rames des anciens, Essai de physique, tit. III. mécanique des animaux.

(o) La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, vie de Thémistocle. L'histoire est pleine de faits pareils.

(p) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de supériorité sur eux.

devenue plus compoſée, & les pratiques ſe ſont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une choſe qu'on n'auroit pas ſoupçonnée; c'eſt que la force des armées navales a plus que jamais conſiſté dans l'art: car, pour réſiſter à la violence du canon, & ne pas eſſuyer un feu ſupérieur, il a fallu de gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puiſſance de l'art.

Les petits vaiſſeaux d'autrefois s'accrochoient ſoudain, & les ſoldats combattoient des deux parts; on mettoit ſur une flotte toute une armée de terre: dans la bataille navale que Régulus & ſon collegue gagnerent, on vit combattre cent trente mille Romains, contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors, les ſoldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu; à préſent, les ſoldats ſont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du conſul Duillius fait bien ſentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoiſſance de la navigation: une galere carthaginoiſe échoua ſur leurs côtes; ils ſe ſervirent de ce modele pour en bâtir; en trois mois de temps, leurs matelots furent dreſſés, leur flotte

fut conſtruite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine, à préſent, toute une vie ſuffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puiſſance qui a déja l'empire de la mer; c'eſt peut-être la ſeule choſe que l'argent ſeul ne peut pas faire. Et ſi, de nos jours, un grand prince (q) réuſſit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'eſt un exemple qui peut être plus admiré que ſuivi (r).

La ſeconde guerre punique eſt ſi fameuſe, que tout le monde la ſait. Quand on examine bien cette foule d'obſtacles qui ſe préſenterent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire ſurmonta tous, on a le plus beau ſpectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de conſtance. Après les journées du Téſin, de Trébies & de Thraſimene, après celle de Cannes plus funeſte encore, abandonnée de preſque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'eſt que le ſénat ne ſe départoit jamais des maximes an-

(q) LOUIS XIV.
(r) L'Eſpagne & la Moſcovie.

ciennes : il agiſſoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refuſé de faire aucun accommodement tandis qu'il ſeroit en Italie : & je trouve, dans Denys d'Halicarnaſſe (s), que, lors de la négociation de Coriolan, le ſénat déclara qu'il ne violeroit point ſes coutumes anciennes ; que le peuple romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient ſur ſes terres ; mais que, ſi les Volſques ſe retiroient, on accorderoit tout ce qui ſeroit juſte.

Rome fut ſauvée par la force de ſon inſtitution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verſer des larmes ; le ſénat refuſa de racheter les priſonniers, & envoya les miſérables reſtes de l'armée faire la guerre en Sicile, ſans récompenſe ni aucun honneur militaire, juſqu'à ce qu'Annibal fût chaſſé d'Italie.

D'un autre côté, le conſul Térentius Varron avoit fui honteuſement juſqu'à Vénouſe : cet homme, de la plus baſſe naiſſance, n'avoit été élevé au conſulat que pour mortifier la nobleſſe. Mais le ſénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit né-

(s) Antiquités romaines, livre VIII.

ceſſaire qu'il s'attirât, dans cette occaſion, la confiance du peuple, il alla au devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas déſeſpéré de la république.

Ce n'eſt pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'eſt-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui eſt ſi funeſte à un état; mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces même que la fortune lui avoit laiſſées.

Il y a des choſes que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute inſigne de n'avoir point été aſſiéger Rome après la bataille de Cannes. Il eſt vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en eſt pas de la conſternation d'un peuple belliqueux, qui ſe tourne preſque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne ſent que ſa foibleſſe. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer par-tout du ſecours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener ſon armée à Capoue, où elle s'amollit; mais l'on ne conſidére point que l'on ne remonte pas à la vraie cauſe. Les ſoldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils

pas trouvé par-tout Capoue ? Alexandre, qui commandoit à ſes propres ſujets, prit, dans une occaſion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de ſes ſoldats, & brûla toutes leurs richeſſes & les ſiennes. On nous dit que Kouli-kan, après la conquête des Indes, ne laiſſa à chaque ſoldat que cent roupies d'argent (t).

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magiſtrats de Carthage, il recevoit très-peu de ſecours, ſoit par la jalouſie d'un parti, ſoit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il reſta avec ſon armée enſemble, il battit les Romains ; mais lorſqu'il fallut qu'il mit des garniſons dans les villes, qu'il défendît ſes alliés, qu'il aſſiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être aſſiégées, ſes forces ſe trouverent trop petites ; & il perdît en détail une grande partie de ſon armée. Les conquêtes ſont aiſées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ſes forces ; elles ſont difficiles à conſerver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ſes forces. CHA-

(t) Hiſtoire de ſa vie. *Paris*, 1642. pag. 402.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois.

JE m'imagine qu'Annibal disoit très-peu de bons mots, & qu'il en disoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite-Live jetter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme Homere, qui néglige de les parer, & qui sait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient

ſans ceſſe, fut réduit à une guerre défenſive. Cela donna aux Romains la penſée de porter la guerre en Afrique : Scipion y deſcendit. Les ſuccès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeller d'Italie Annibal, qui pleura de douleur, en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour ſauver ſa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune ſembla prendre plaiſir à confondre ſon habileté, ſon expérience & ſon bon ſens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des ôtages, à livrer ſes vaiſſeaux & ſes éléphans, à ne faire la guerre à perſonne ſans le conſentement du peuple romain ; &, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puiſſance de Maſſiniſſe, ſon ennemi éternel.

Après l'abaiſſement des Carthaginois, Rome n'eut preſque plus que de petites guerres & de grandes victoires ; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit, dans ces temps-là, comme deux mondes séparés : dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre ; on n'y pensoit point à ce qui se passoit en occident (*a*) : car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite, & ce prince, qui n'accorda aux Carthaginois que de très foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue & opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille ; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaque-

(*a*) Il est surprenant, comme Josephe le remarque dans le livre contre Appion, qu'Herodote ni Thucydide n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres.

rent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'orient, que quatre puiſſances capables de réſiſter aux Romains, la Grece, & les royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la ſituation de ces premieres puiſſances, parce que les Romains commencerent par les ſoumettre.

Il y avoit, dans la Grece, trois peuples conſidérables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens: c'étoient des aſſociations de villes libres, qui avoient des aſſemblées générales & des magiſtrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides de gain, toujours libres de leur parole & de leurs ſermens, enfin faiſant la guerre ſur la terre, comme les pirates la font ſur mer. Les Achaïens étoient ſans ceſſe fatigués par des voiſins ou des défenſeurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales: uniquement conduits par le ſentiment préſent du bien & du mal, ils n'avoient pas aſſez d'eſprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter: &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur

république se maintenoit dans l'anarchie même (b).

Lacédémone avoit conservé sa puissance, c'est-à-dire, cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étoient, en quelque façon, asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déja été extrêmement abbatus par les Romains. Les Acarnaniens & les Athamanes étoient ravagés, tour à tour, par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens, sans force par eux-mêmes, & sans alliés (c), n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois; & l'on ne montoit plus sur la tribune, où avoit parlé Démosthene, que pour proposer les décrets les plus lâches & les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grece étoit redoutable par sa situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses loix: elle aimoit la guerre,

(b) Les magistrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux: les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en festins. Voyez un fragment du liv. XX. de Polybe, dans l'extrait des vertus & des vices.

(c) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grece. Polybe, liv. VIII.

elle en connoiſſoit l'art ; & elle auroit été invincible, ſi elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, & Antipater, mais non pas ſubjuguée : & les rois de Macédoine, qui ne pouvoient ſe réſoudre à abandonner leurs prétentions & leurs eſpérances, s'obſtinoient à travailler à l'aſſervir.

La Macédoine étoit preſqu'entourée de montagnes inacceſſibles : les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéiſſans, induſtrieux, infatigables ; & il falloit bien qu'ils tinſſent ces qualités-là du climat, puiſqu'encore aujourd'hui les hommes de ces contrées ſont les meilleurs ſoldats de l'empire des Turcs.

La Grece ſe maintenoit par une eſpece de balance : les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens : mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (d), le moindre échec étoit de conſéquence : d'ailleurs, ils pouvoient dif-

(d) Voyez Plutarque, vie de Flaminius.

ficilement s'aggrandir, parce que leurs deſſeins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts ſur leurs démarches ; & les ſuccès qu'ils avoient dans les guerres, entrepriſes pour leurs alliés, étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une eſpece d'allure donnée dans le commencement. Continuellement inſtruits par les périls & par les affaires, embarraſſés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, & diviſer ou réunir les intérêts : enfin ils étoient obligés de payer de leur perſonne à chaque inſtant.

Philippe, qui, dans le commencement de ſon regne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par ſa modération, changea tout-à-coup ; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être juſte par politique & par ambition (e). Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains, dont les forces étoient immenſes ; il avoit fini la guerre

(e) Voyez, dans Polybe, les injuſtices & les cruautés par leſquelles Philippe ſe décrédita.

à l'avantage de ſes alliés, & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il penſât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir: mais il l'irrita, au contraire, par de petites uſurpations; &, s'amuſant à diſcuter de vains intérêts, quand il s'agiſſoit de ſon exiſtence, par trois ou quatre mauvaiſes actions, il ſe rendit odieux & déteſtable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités: & les Romains, ſaiſiſſant l'occaſion de leur reſſentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Grece, & l'armerent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales, & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut ſi fort conſterné qu'il ſe réduiſit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ſes propres forces; il fit ſortir ſes garniſons de toute la Grece, livra ſes vaiſſeaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec ſon bon ſens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut priſe par tous les rois ſucceſſeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion; il donne la

préférence à l'ordonnance romaine ; & il y a apparence qu'il a raiſon, ſi l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la ſeconde guerre punique, c'eſt qu'Annibal arma d'abord ſes ſoldats à la romaine : mais les Grecs ne changerent ni leurs armes, ni leur maniere de combattre ; il ne leur vint point dans l'eſprit de renoncer à des uſages avec leſquels ils avoient fait de ſi grandes choſes.

Le ſuccès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'aſſurer de la Grece, ils abaiſſerent, par toutes ſortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnerent que chaque ville grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre prince, ſe gouverneroit dorénavant par ſes propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs ſe livrerent à une joie ſtupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que ſe donner des

maîtres, furent au déſeſpoir : &, comme ils prenoient toujours des réſolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece Antiochus, roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puiſſans des ſucceſſeurs d'Alexandre ; car ils poſſédoient preſque tous les états de Darius, à l'Egypte près : mais il étoit arrivé des choſes qui avoient fait que leur puiſſance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de ſa vie, détruit le royaume de Lyſimaque. Dans la confuſion des choſes, pluſieurs provinces ſe ſouleverent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie ſe formerent. Mais ces petits états timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne ſongerent qu'à le conquérir ; ce qui fit que, négligeant l'orient, ils y perdirent pluſieurs provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la basse Asie : mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale & les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes ; & que, quand le siége de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses & celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, & avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passerent, les Parthes les firent presque toujours périr (f) : quand les Parthes oserent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir : &, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

(f) J'en dirai les raisons au chapitre XV. Elles sont tirées, en partie, de la disposition géographique des deux empires.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient, dans leur pays, deux sortes de sujets; les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où régnoient des successeurs de Darius, & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité, & la mollesse, qui en aucun siecle n'a quitté les cours d'Asie, régnoient sur-tout dans celle-ci. Le mal passa au peuple & aux soldats, & devint contagieux pour les Romains même, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie, lorsqu'Antiochus, qui avoit fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendit neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il se montra dans la Grece avec une

petite partie de ſes forces ; &, comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ſes plaiſirs. Il fut battu, & s'enfuit en Aſie plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains, comme par un torrent, les ſervit de tout ſon pouvoir, & devint l'inſtrument de leurs victoires. Le plaiſir de ſe venger & de ravager l'Etolie, la promeſſe qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laiſſeroit quelques villes, des jalouſies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs le déterminerent ; &, n'oſant concevoir la penſée de ſecouer le joug, il ne ſongea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea ſi mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laiſſeroient tranquille en Aſie. Mais ils l'y ſuivirent : il fut vaincu encore : &, dans ſa conſternation, il conſentit au traité le plus infâme qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne ſache rien de ſi magnanime que la réſolution que prit un monarque qui a régné de nos jours (g) de s'enſévelir plutôt ſous les débris du trône, que d'accepter des propoſitions qu'un roi ne doit

(g) LOUIS XIV.

pas entendre : il avoit l'ame trop fiere, pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis ; & il savoit bien que le courage peut raffermir une couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui savent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sachent faire une guerre ; qui soient également capables de se servir de la fortune, & de l'attendre ; & qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abaissement d'Antiochus, il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Egypte, qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitans, ses forces de mer & de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les sœurs succédoient avec les freres ; &, afin de maintenir l'unité dans le gouver-

nement, on marioit le frere avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession : car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie ; populace immense, toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrene & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maison, avec des droits réciproques sur le tout, il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des princes régnans, & des prétendans à la couronne ; que ces rois étoient sur un trône chancelant ; & que, mal établis au dedans, ils étoient sans pouvoir au dehors.

Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps : ils avoient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece ; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on

combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force & de l'adresse de celui qui s'en servoit, on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, & menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, & leur ôter, sans bruit, leurs principales forces, firent deux choses : premiérement, ils établirent peu à peu, comme une maxime, chez les Grecs, qu'ils ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement : de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains ; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales (h).

(b) Ils avoient déja eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligerent, par le traité, à ne plus se servir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour ſoumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de proſpérités où l'on ſe néglige pour l'ordinaire, le ſénat agiſſoit toujours avec la meme profondeur; &, pendant que les armées conſternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abatus.

Il s'érigea un tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines & des récompenſes que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés: en quoi il faiſoit deux choſes; il attachoit à Rome des rois, dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à eſpérer; & il en affoibliſſoit d'autres, dont elle n'avoit rien à eſpérer, & tout à craindre.

On ſe ſervoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruiſit les deſtructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par

le ſecours des Rhodiens; mais, après qu'on leur eut donné des récompenſes éclatantes, on les humilia pour jamais, ſous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Perſée.

Quand ils avoient pluſieurs ennemis ſur les bras, ils accordoient une tréve au plus foible, qui ſe croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé ſa ruine.

Lorſque l'on étoit occupé à une grande guerre, le ſénat diſſimuloit toutes ſortes d'injures, & attendoit, dans le ſilence, que le temps de la punition fût venu: que ſi quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refuſoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, & ſe réſerver une vengeance utile.

Comme ils faiſoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne ſe formoit guere de ligues contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du péril, ne vouloit pas en approcher.

Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faiſoient toujours dans le temps, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit; &, de tant de peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'euſſent ſouffert toutes ſortes d'injures, ſi l'on avoit voulu les laiſſer en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambaſſadeurs, qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore ſenti leur puiſſance, étoient ſurement maltraités ; ce qui étoit un prétexte ſûr pour faire une nouvelle guerre(a).

Comme ils ne faiſoient jamais la paix de bonne foi, & que, dans le deſſein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des ſuſpenſions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faiſoient ſortir les garniſons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou ſe faiſoient livrer les chevaux ou les éléphans ; &, ſi ce peuple étoit puiſſant ſur la mer, ils l'obligeoient de brûler ſes vaiſſeaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ſes finances, par des taxes exceſſives, ou un tribut, ſous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ſes ſujets, & de perdre leur amour.

(a) Un des exemples de cela, c'eſt leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

Lorſqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ſes freres ou de ſes enfans en otage ; ce qui leur donnoit le moyen de troubler ſon royaume à leur fantaiſie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le poſſeſſeur : s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en ſervoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit ſouſtrait de l'obéiſſance de ſon ſouverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple romain (b) ; & par-là, ils le rendoient ſacré & inviolable : de maniere qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être ſûr de ſes ſujets, ni même de ſa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une eſpece de ſervitude, il étoit néanmoins très-recherché (c) ; car on étoit ſûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit ſujet d'eſpérer qu'elles ſeroient moindres, ainſi il n'y avoit point de ſer-

(b) Voyez ſur-tout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées, chapitre 8.

(c) Ariathe fit un ſacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

vices que les peuples & les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent, pour l'obtenir.

Ils avoient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Massiniſſe, Eumenès & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur aggrandissement; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes grecques; plusieurs enfin, par des traités forcés, & par la loi de leur sujétion, comme Philippe & Antiochus: car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contint une alliance; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servit à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions (d); l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre soute-

(d) Voy. Polybe sur les villes de Grece.

noit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : & comme cette derniere faction étoit toujours la plus puiſſante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils ſe rendoient maîtres d'un pays, ſous prétexte de ſucceſſion : ils entrerent en Aſie, en Bithynie, en Lybie, par les teſtamens d'Attalus, de Nicomede (e) & d'Appion ; & l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cirene.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçuſſent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (f) ; & comme ils ne la refuſoient à aucun des voiſins d'un prince puiſſant, cette condition, miſe dans un traité de paix, ne lui laiſſoit plus d'alliés.

De plus, lorsqu'ils avoient vaincu quelque prince conſidérable, ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ſes différends, avec les alliés des Romains (c'eſt-à-dire, ordinairement, avec tous ſes voiſins) ; mais qu'il les mettroit en arbitrage : ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puiſſance militaire.

(e) Fils de Philopator.
(f) Ce fut le cas d'Antiochus.

Et, pour se la reserver toute, ils en privoient leurs alliés même; dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus & de Prusias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur romain survenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeller comment, avec une parole, ils chasserent d'Egypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent, comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, & d'y assujettir quelque peuple que ce fût (g). Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate, fut que, contre cette défense, il avoit soumis quelques barbares (h).

Lorsqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent au-

(g) La défense faite à Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres rois.

(h) Appian, *de bello Mithrid.*

cune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scéne ; &, comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnasse (i), une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hazard ; c'étoient des principes toujours constans : & cela se peut voir aisément ; car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances, furent précisément celles qu'ils avoient employées, dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils se servirent d'Eumenès & de Massiniſſe, pour subjuguer Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient servis des Latins & des Herniques, pour subjuguer les Volsques & les Toscans ; ils se firent livrer les flottes de Carthage & des rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium ; ils ôterent les liaisons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient

(i) Fragment de Denys, tiré de l'extrait des ambassades.

autrefois rompu l'union des petites villes latines (k).

Mais, sur-tout, leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe étoit formée par une association de villes libres; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit dorénavant par ses propres loix, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens étoit pareillement une ligue de plusieurs villes: mais, comme dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince, qui a régné de nos jours, avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'isle qui lui resta fidele: en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'affaire; &, par-là, ils étoient sûrs de n'a-

(k) Tite-Live, liv. VII.

voir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois (l): si l'un d'eux étoit en bas âge (m), ils décidoient en sa faveur, & ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point, que les peuples & les rois étoient leurs sujets, sans savoir préciſément par quel titre; étant établi que c'étoit assez d'avoir ouï parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées, sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient: &, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, & une troisieme dans Rome, tou-

(l) Comme il arriva à Ariarathe & Holopherne, en Cappadoce. Appian, *in Syriac.*

(m) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarerent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius qui étoit chez eux en otage, & qui les conjuroit de lui rendre justice, disant que Rome étoit sa mere, & les sénateurs ses peres.

jours prête à marcher (n). Ainſi ils n'expoſoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au hazard toutes les ſiennes (o).

Quelquefois ils abuſoient de la ſubtilité des termes de leur langue. Ils détruiſirent Carthage, diſant qu'ils avoient promis de conſerver la cité, & non pas la ville. On ſait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés; les Romains prétendirent que la ſignification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes ſortes de choſes, des perſonnes, des terres, des villes, des temples, & des ſépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire: ainſi, lorſqu'ils voulurent abaiſſer les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme préſent, mais comme amie & alliée.

Lorſqu'un de leurs généraux faiſoit la paix pour ſauver ſon armée prête à périr, le ſénat, qui ne la ratifioit point, pro-

(n) C'étoit une pratique conſtante, comme on peut voir par l'hiſtoire.

(o) Voyez comme ils ſe conduiſirent dans la guerre de Macédoine.

ſitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainſi, quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine, & qu'il l'eut laiſſé aller ſous la foi d'un traité, on ſe ſervit, contre lui, des troupes même qu'il avoit ſauvées : &, lorſque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix, qui avoit ſauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome ; & l'on éluda la foi publique, en envoyant le conſul qui l'avoit ſignée (p).

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, ſous des conditions raiſonnables ; &, lorſqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainſi, quand ils ſe furent fait livrer (q) par Jugurtha ſes éléphans, ſes chevaux, ſes tréſors, ſes transfuges, ils lui demanderent de livrer ſa perſonne ; choſe qui, étant pour un prince le dernier des mal-

(p) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Luſitaniens, & les peuples de Corſe. Voyez, ſur ces derniers, un fragment du livre I. de Dion.

(q) Ils en agirent de même avec Viriate : après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda, qu'il rendit les armes ; à quoi ni lui ni les ſiens ne purent conſentir. Fragment de Dion.

heurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugerent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyerent des députés pour pourvoir à leur sureté ; & ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours ; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande ; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains auroit suffi pour les vaincre (r).

(r) Les présens que le sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise & un bâton d'yvoire, ou quelque robe de Magistrature.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les tréfors : raviſſeurs moins injuſtes en qualité de conquérans, qu'en qualité de légiſlateurs. Ayant ſu que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richeſſes immenſes, ils firent (s) une loi, ſur la propoſition d'un tribun, par laquelle ils ſe donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiſcation d'un prince allié.

Bien-tôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magiſtrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injuſtices. Deux compétiteurs ſe ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuſe contre un rival qui n'étoit pas entiérement épuiſé : car on n'avoit pas même cette juſtice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou uſurpés ne ſe ſoutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confiſquoient les biens des plus riches citoyens : on faiſoit mille crimes, pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

(s) Florus, liv. III. ch. 9.

Mais rien ne servit mieux Rome, que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, & les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du degré de leur puissance, mais leur personne propre étoit attaquée. Risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois, qui vivoient dans le faste & dans les délices, n'osoient jetter des regards fixes sur le peuple romain; &, perdant le courage, ils attendoient, de leur patience & de leurs bassesses, quelque délai aux miseres dont ils étoient menacés (*t*).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maitres de l'Afrique, de l'Asie & de la Grece, sans y avoir presque de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner : mais ils restoient si bien les maitres, que, lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers.

(*t*) Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puissance & leurs richesses aux Romains. Voyez, là-dessus, un fragment du premier livre de Dion.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs : si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies (*u*).

Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir, comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme sujettes ; & qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille (*x*) : il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une maniere lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on se

(*u*) Ils n'oserent y exposer leurs colonies : ils aimerent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Carthaginois & Massiniſſe ; & se servir du secours des uns & des autres, pour soumettre la Macédoine & la Grece.

(*x*) Denys d'Halicarnasse le rapporte, liv. VI. n. 95, édit. Oxf.

contentoit de l'affoiblir ; on lui impoſoit des conditions qui le minoit inſenſiblement ; s'il ſe relevoit, on l'abbaiſſoit encore davantage ; & il devenoit ſujet, ſans qu'on pût donner une époque de ſa ſujétion.

Ainſi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Eſpagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient ſuivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conſerver.

C'eſt la folie des conquérans, de vouloir donner à tous les peuples leurs loix & leurs coutumes : cela n'eſt bon à rien ; car, dans toute ſorte de gouvernement, on eſt capable d'obéir.

Mais Rome n'impoſant aucunes loix générales, les peuples n'avoient point entr'eux de liaiſons dangereuſes ; ils ne faiſoient un corps que par une obéiſſance commune ; &, ſans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondées ſur les loix des fiefs n'ont jamais été durables, ni puiſſans : mais il n'y a rien au monde de ſi contradictoire que le plan des Romains & celui des bar-

bares : &, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foibleſſe : dans l'un, la ſujétion étoit extrême, dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vaſſaux, le droit ſeulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur réſiſter.

DE tous les rois que les Romains attaquerent, Mithridate ſeul ſe défendit avec courage, & les mit en péril.

La ſituation de ſes états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inacceſſible du Caucaſe, rempli de nations féroces dont on pouvoit ſe ſervir; de-là, ils s'étendoient ſur la mer du Pont; Mithridate la couvroit de ſes vaiſſeaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Aſie étoit ouverte à ſes invaſions: il étoit riche, parce que ſes villes ſur le Pont Euxin faiſoient un commerce avantageux avec des nations moins induſtrieuſes qu'elles.

Les proſcriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligerent pluſieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ſes meilleures troupes (a).

(a) Frontin, Stratagêmes, liv. II, dit qu'Archelaüs, lieutenant de Mithridate, combattant

D'un autre côté, Rome, travaillée par ſes diſſenſions civiles, occupée de maux plus preſſans, négligea les affaires d'Aſie, & laiſſa Mithridate ſuivre ſes victoires, ou reſpirer après ſes défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le deſir manifeſte qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné, par-là, tous les autres peuples, de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant ſortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord ſentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le ſeroit toujours.

Enfin, les villes de Grece & d'Aſie, voyant que le joug des Romains s'appeſantiſſoit tous les jours ſur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette diſpoſition des choſes produiſit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'hiſtoire romaine, parce qu'on n'y voit pas des princes

contre Sylla, mit au premier rang ſes chariots à faulx, au ſecond ſa phalange; au troiſieme, les auxiliaires armés à la romaine, *mixtis fugitivis Italiæ, quorum pervicaciæ multum fidebat.* Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez auſſi Plutarque, vie de Lucullus.

déja vaincus par les délices & l'orgueil, comme Antiochus & Tigrane ; ou par la crainte, comme Philippe, Perſée & Jugurtha ; mais un roi magnanime, qui, dans les adverſités, tel qu'un lion qui regarde ſes bleſſures, n'en étoit que plus indigné.

Elles ſont ſingulieres, parce que les révolutions y ſont continuelles & toujours inopinées : car, ſi Mithridate pouvoit aiſément réparer ſes armées, il arrivoit auſſi que, dans les revers, où l'on a plus beſoin d'obéiſſance & de diſcipline, ſes troupes barbares l'abandonnoient : s'il avoit l'art de ſolliciter les peuples, & de faire révolter les villes, il éprouvoit, à ſon tour, des perfidies de la part de ſes capitaines, de ſes enfans, & de ſes femmes : enfin, s'il eut affaire à des généraux romains malhabiles, on envoya contre lui, en divers temps, Sylla, Lucullus & Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux romains, & fait la conquête de l'Aſie, de la Macédoine & de la Grece, ayant été vaincu à ſon tour par Sylla ; réduit, par un traité, à ſes anciennes limites ; fatigué par les généraux romains ; devenu encore une fois leur vainqueur, & le conquérant de l'Aſie ; chaſſé par Lucullus, & ſuivi dans ſon propre pays,

fut obligé de se retirer chez Tigrane : &, le voyant perdu sans ressource, après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres états & s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, & Mithridate en fut accablé : il fuit de ses états ; &, passant l'Araxe, il marcha, de péril en péril, par le pays des Laziens : &, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore, devant son fils Maccharès qui avoit fait sa paix avec les Romains (*b*).

Dans l'abîme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siecles après, & par le même chemin qu'elles tinrent (*c*).

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, & par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises, & des hazards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pom-

(*b*) Mithridate l'avoit fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son pere, il se donna la mort.

(*c*) Voyez Appian, *de bello Mithridatico.*

peux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de ſon empire des pays infinis ; ce qui ſervit plus au ſpectacle de la magnificence romaine, qu'à ſa vraie puiſſance : &, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à ſon triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fiſc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus expoſée (*d*).

(*d*) Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée, & Zonaras, liv. II.

CHAPITRE VIII.

Des diviſions qui furent toujours dans la Ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers, il y avoit, dans ſes murailles, une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans qui ſortent ſitôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulſion des rois, le gouvernement étoit devenu ariſtocratique : les familles patriciennes obtenoient ſeules toutes (*a*) les magiſtratures, toutes les dignités, & par conſéquent tous les honneurs militaires & civils (*b*).

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'eſprit du peuple; mais ils firent plus qu'ils ne vou-

(*a*) Les patriciens avoient même, en quelque façon, un caractere ſacré; il n'y avoit qu'eux qui puſſent prendre les auſpices. Voyez dans Tite-Live, liv. VI, la harangue d'Appius Claudius.

(*b*) Par exemple : il n'y avoit qu'eux qui puſſent être conſuls & commander les armées.

lurent : à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé toute entiere entre les mains des consuls, le peuple sentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaisser le consulat, à avoir des magistrats plébeiens, & à partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car, dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique; où les richesses, cette voie sourde pour acquérir la puissance, étoient méprisées; la naissance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'aristocratie se changer, peu-à-peu, en un état populaire.

Ceux qui obéissent à un roi sont moins tourmentés d'envie & de jalousie, que ceux qui vivent dans une aristocratie héréditaire. Le prince est si loin de ses sujets, qu'il n'en est presque pas vu; & il est si fort au-dessus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puisse les choquer. Mais les nobles qui gouvernent sont sous les yeux de tous, &

ne ſont pas ſi élevés, que des comparaiſons odieuſes ne ſe faſſent ſans ceſſe. Auſſi a-t-on vu, de tout temps, & le voit-on encore, le peuple déteſter les ſénateurs. Les républiques, où la naiſſance ne donne aucune part au gouvernement, ſont, à cet égard, les plus heureuſes; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à ſa fantaiſie.

Le peuple, mécontent des patriciens, ſe retira ſur le mont ſacré: on lui envoya des députés qui l'appaiſerent: & comme chacun ſe promit ſecours l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinſſent pas les paroles données (*c*), ce qui eût cauſé, à tous les inſtans, des ſéditions, & auroit troublé toutes les fonctions des magiſtrats, on jugea qu'il valoit mieux créer une magiſtrature qui put empêcher les injuſtices faites à un plébeien (*d*). Mais, par une maladie éternelle des hommes, les plébeiens, qui avoient obtenu des tribuns pour ſe défendre, s'en ſervirent pour attaquer; ils enleverent, peu à peu, toutes les prérogatives des patriciens: cela produiſit des conteſtations continuelles.

(*c*) Zonaras, liv. II.
(*d*) Origine des tribuns du peuple.

Le peuple étoit soutenu, ou plutôt animé par ses tribuns; & les patriciens étoient défendus par le sénat, qui étoit presque tout composé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces, & sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses loix, enfin ses jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de résistance. Le sénat se défendoit par ses bienfaits, & une sage dispensation des trésors de la république, par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles & la vertu des grands personnages (*e*), par

(*e*) Le peuple, qui aimoit la gloire, composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébeiens, & il élisoit des patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y auroit toujours un consul plébeien : aussi les familles plébeiennes, qui entrerent dans les charges, y furent-elles ensuite continuellement portées; &, quand le peuple éleva aux honneurs quelqu'homme de néant, comme Varron & Marius, ce fut une espece de victoire qu'il remporta sur lui-même.

la religion même, les institutions anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables, par les cliens, par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur (*f*), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réuniſſoient tous les intérêts; enfin, par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des temps, lorsque les plébeiens eurent tellement abaissé les patriciens, que cette (*g*) distinction de familles devint vaine, & que les unes &

(*f*) Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien: mais les plébeiens, ayant obtenu de pouvoir être élus consuls, purent aussi être élus dictateurs; ce qui déconcerta les patriciens. Voyez, dans Tite-Live, liv. VIII, comment Publilius Philo les abaissa dans sa dictature: il fit trois loix qui leur furent très-préjudiciables.

(*g*) Les patriciens ne conserverent que quelques sacerdoces, & le droit de créer un magistrat, qu'on appelloit *entre-roi*.

les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple agité par ses tribuns, & les principales familles patriciennes ou plébeiennes, qu'on appella les nobles, & qui avoient pour elles le sénat qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus; que des particuliers avoient des richesses immenses, & qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résistèrent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait, ce qui fut cause de la mort des Gracches, & de plusieurs de ceux qui travaillerent sur leur plan (*h*).

Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome; ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple; & de plus, comme la force de la république consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, & l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvoit pas punir (*i*). Il y a de mauvais

(*h*) Comme Saturninus & Glaucias.

(*i*) On peut voir comme ils dégraderent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été

exemples qui ſont pires que les crimes ; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuſes, changer le cœur ou l'eſprit du citoyen, & en empêcher, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la perpétuité, les déſordres domeſtiques ou publics, étoient réformés par les cenſeurs. Ils pouvoient chaſſer du ſénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, ſans avoir part à ſes privileges (k).

M. Livius nota le peuple même ; & de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la ville (l). „ Car, diſoit-il, après m'avoir condamné, „ vous m'avez fait conſul & cenſeur : il „ faut donc que vous ayez prévariqué

d'avis d'abandonner l'Italie ; ceux qui s'étoient rendus à Annibal ; ceux qui, par une mauvaiſe interprétation, lui avoient manqué de parole.

(k) Cela s'appelloit : *Ærarium aliquem facere, aut in cæritum tabulas referre.* On étoit mis hors de ſa centurie, & on n'avoit plus le droit de ſuffrage.

(l) Tite-Live, liv. XXIX.

„ une fois, en m'infligeant une peine,
„ ou deux fois, en me créant conſul &
„ enſuite cenſeur “.

M. Duronius, tribun du peuple, fut chaſſé du ſénat par les cenſeurs; parce que, pendant ſa magiſtrature. il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenſes des feſtins (m).

C'étoit une inſtitution bien ſage. Ils ne pouvoient ôter à perſonne une magiſtrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puiſſance publique (n): mais ils faiſoient décheoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainſi dire, un citoyen de ſa nobleſſe particuliere.

Servius Tullius avoit fait la fameuſe diviſion par centuries, que Tite-Live (o) & Denys d'Halicarnaſſe (p) nous ont ſi bien expliquée. Il avoit diſtribué cent quatre-vingt-treize centuries en ſix claſſes, & mis tout le bas peuple dans la derniere centurie, qui formoit ſeule la ſixieme claſſe. On voit que cette diſpoſition excluoit le bas peuple du ſuffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la ſuite,

(m) Valere Maxime, liv. II.

(n) La dignité de ſénateur n'étoit pas une magiſtrature.

(o) Livre I.

(p) Liv. IV, art. 15. & ſuiv.

on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on suivroit, dans les suffrages, la division par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, & trente & une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrerent naturellement dans les tribus de la campagne; & celles de la ville reçurent le bas peuple (q), qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires: & cela étoit regardé comme le salut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de très-grand (r). Les censeurs jettoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république; & distribuoient de maniere le peuple dans ses diverses tribus, que les tribuns & les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, & que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'auto-

(q) Appellé *turba forensis.*
(r) Voyez Tite-Live, liv. IX.

rité de certains magiſtrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorſqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put ſouffrir la main de ſon Annibal même. Athenes tomba, parce que ſes erreurs lui parurent ſi douces qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui ſe vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus; auſſi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du temps des décemvirs (s).

Le gouvernement d'Angleterre eſt plus ſage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même: & telles ſont ſes erreurs qu'elles ne ſont jamais longues; & que, par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles ſont ſouvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſauroit ſe maintenir, s'il n'eſt, par ſes propres loix, capable de correction.

(s) Ni même plus de Puiſſance.

CHA-

CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement subsister. Tout soldat étoit également citoyen : chaque consul levoit une armée, & d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville (a). Enfin le sé-

(a) Les affranchis, & ceux qu'on appelloit *capite censi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrollés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. Servius Tullius les avoit mis dans la sixieme classe, & on ne prenoit des soldats que dans les cinq premieres. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrolla indifféremment tout le monde : *Milites scribere*, dit Salluste, *non more majorum neque classibus, sed uti cujusque libido erat*, capite censos *plerosque* : de bello Jugurth. Remarquez que, dans la division par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient, à peu près, les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étoient dans la sixieme classe.

nat voyoit de près la conduite des généraux, & leur ôtoit la penſée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorſque les légions paſſerent les Alpes & la mer, les gens de guerre qu'on étoit obligé de laiſſer pendant pluſieurs campagnes dans les pays que l'on ſoumettoit, perdirent peu à peu l'eſprit de citoyens; & les généraux qui diſpoſerent des armées & des royaumes, ſentirent leur force & ne purent plus obéir.

Les ſoldats commencerent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder ſur lui toutes leurs eſpérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les ſoldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de Céſar. Rome ne put plus ſavoir ſi celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit ſon général, ou ſon ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ſes tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que ſa puiſſance même, le ſénat put aiſément ſe défendre, parce qu'il agiſſoit conſtamment; au lieu que la populace paſſoit ſans ceſſe, de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foibleſſe : mais, quand le peuple put donner à ſes favoris une formidable autorité

au-dehors, toute la ſageſſe du ſénat devint inutile, & la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'eſt que les malheurs & les ſuccès qui leur arrivent leur font preſque toujours perdre la liberté; au lieu que les ſuccès & les malheurs d'un état où le peuple eſt ſoumis confirment également ſa ſervitude. Une république ſage ne doit rien hazarder qui l'expoſe à la bonne ou à la mauvaiſe fortune: le ſeul bien auquel elle doit aſpirer, c'eſt à la perpétuité de ſon état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit ſoumis tout l'univers avec le ſecours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens temps, divers privileges (*b*). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort ſouciés du droit de bourgeoiſie chez les Romains; & quelques-uns aimerent mieux garder leurs uſages (*c*). Mais, lorſque ce

(*b*) *Jus Latii*, *jus italicum.*

(*c*) Les Eques diſoient, dans leurs aſſemblées: ceux qui ont pu choiſir ont préféré leurs loix au droit de la cité romaine, qui a été une peine néceſſaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. Tite-Live, liv. IX.

droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyen romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains: ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prieres, ils prirent la voie des armes; ils se révolterent dans tout ce côté qui regarde la mer ionienne; les autres alliés alloient les suivre (d). Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue, elle alloit être réduite à ses murailles: elle accorda ce droit tant desiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fideles (e); & peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même

(d) Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompeians, les Vénusiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites, & autres. Appian, de la guerre civile, livre premier.

(e) Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelque peuple à se soumettre: &, comme on les fit aussi citoyens, d'autres poserent encore les armes; & enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés.

esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, & sa dépendance de quelque grand protecteur (*f*). La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble : &, comme on n'en étoit citoyen que par une espece de fiction ; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures ; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les sentimens romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes & des nations entieres, pour troubler les suffrages, ou se les faire donner ; les assemblées furent de véritables conjurations ; on appella *comices* une troupe de quelques séditieux : l'autorité du peuple,

(*f*) Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

ſes loix, lui-même, devinrent des choſes chimériques; & l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus ſavoir ſi le peuple avoit fait une ordonnance: ou s'il ne l'avoit point faite (*g*).

On n'entend parler, dans les auteurs, que des diviſions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces diviſions y étoient néceſſaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des diviſions; & ces guerriers ſi fiers, ſi audacieux, ſi terribles au dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre & timides dans la paix, c'eſt vouloir des choſes impoſſibles: &, pour regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui ſe donne le nom de république, on peut être aſſuré que la liberté n'y eſt pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, eſt une choſe très-équivoque: la vraie eſt une union d'harmonie, qui

(*g*) Voyez les lettres de Ciceron à Atticus, livre V. lettre 18.

fait que toutes les parties, quelqu'oppoſées qu'elles nous paroiſſent, concourent au bien général de la ſociété, comme des diſſonances, dans la muſique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble; c'eſt-à-dire, une harmonie d'où réſulte le bonheur, qui ſeul eſt la vraie paix. Il en eſt comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du deſpotiſme aſiatique, c'eſt-à-dire, de tout gouvernement qui n'eſt pas modéré, il y a toujours une diviſion réelle; le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magiſtrat, le noble, ne ſont joints que parce que les uns oppriment les autres ſans réſiſtance: &, ſi l'on y voit de l'union, ce ne ſont pas des citoyens qui ſont unis, mais des corps morts enſevelis les uns auprès des autres.

Il eſt vrai que les loix de Rome devinrent impuiſſantes pour gouverner la république: mais c'eſt une choſe qu'on a vu toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorſqu'elle s'eſt aggrandie; parce qu'elles étoient telles que leur effet naturel étoit de faire

un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les loix bonnes, & les loix convenables; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, & celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a, à présent, dans le monde, une république que presque personne ne connoît (*h*), & qui, dans le secret & le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que, si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses loix; & ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'aggrandir, & ses loix étoient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite, & y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres états de la terre en un

(*h*) Le canton de Berne.

jour, mais continuellement : elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité ; & n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servi.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

JE crois que la secte d'Epicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains (*a*). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de son temps, les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchainé (*b*).

(*a*) Cynéas en ayant discouru à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. Plutarque, vie de Pyrrhus.

(*b*) „ Si vous prêtez aux Grecs un talent avec „ dix promesses, dix cautions, autant de témoins, „ il est impossible qu'ils gardent leur foi; mais, „ parmi les Romains, soit qu'on doive rendre „ compte des deniers publics, ou de ceux des „ particuliers, on est fidele, à cause du serment „ que l'on a fait. On a donc sagement établi la „ crainte des enfers; & c'est sans raison qu'on „ la combat aujourd'hui ". Polybe, livre VI.

Il y a un fait, dans les lettres de Ciceron à Atticus (*c*), qui nous montre combien les Romains avoient changé, à cet égard, depuis le temps de Polybe.

MEMMIUS, dit-il, *vient de communiquer au ſénat l'accord que ſon compétiteur & lui avoient fait avec les conſuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriſer dans la pourſuite du conſulat pour l'année ſuivante : & eux, de leur côté, s'obligeoient de payer aux conſuls quatre cents mille ſeſterces, s'ils ne leur fourniſſoient trois augures qui déclareroient qu'ils étoient préſens lorſque le peuple avoit fait la loi* curiate (*d*), *quoiqu'il n'en eût point fait ; & deux conſulaires qui affirmeroient qu'ils avoient aſſiſté à la ſignature du* ſénatus-conſulte *qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de malhonnêtes gens dans un ſeul contrat !

Outre que la religion eſt toujours le meilleur garant que l'on puiſſe avoir des

(*c*) Livre IV. lettre 18.

(*d*) La loi *curiate* donnoit la puiſſance militaire ; & le ſénatus-conſulte régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouverneur : or les conſuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaiſie, vouloient fabriquer une fauſſe loi, & un faux ſénatus-conſulte.

mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie : cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitole éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulieres. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs & non pas dans les richesses, celles des Romains qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe & des profusions qui n'en avoient point (*e*). Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richesses, le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les désirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les atten-

(*e*) La maison que Cornélie avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de temps après, deux millions cinq cents mille. Plutarque, vie de Marius.

tats; & comme dit Salluſte (f), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni ſouffrir que d'autres en euſſent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits: car la force de ſon inſtitution avoit été telle qu'elle avoit conſervé une valeur héroïque & toute ſon application à la guerre, au milieu des richeſſes, de la molleſſe & de la volupté; ce qui n'eſt, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens romains regardoient le commerce (g) & les arts comme des occupations d'eſclaves (h); ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quel-

(f) *Ut meritò dicatur genitos eſſe qui nec ipſi habere poſſent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'hiſtoire de Salluſte, tiré du livre de la cité de dieu, livre II, chapitre 18.

(g) Romulus ne permit que deux ſortes d'exercice aux gens libres, l'agriculture & la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maiſon à louage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnaſſe, livre II. id. livre IX.

(h) Cicéron en donne les raiſons dans ſes offices, livre I, chapitre 42.

ques affranchis qui continuoient leur premiere industrie. Mais, en général, ils ne connoissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures & aux honneurs (i). Ainsi les vertus guerrieres resterent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

(i) Il falloit avoir servi dix années, entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe, livre VI

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla :* 2. *de Pompée & Céſar.*

JE ſupplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla : on en trouvera, dans Appien l'épouvantable hiſtoire. Outre la jalouſie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux ; les nouveaux citoyens & les anciens ne ſe regardoient plus comme les membres d'une même république (a), & l'on ſe faiſoit une guerre qui, par un caractere particulier, étoit en même temps civile & étrangere.

Sylla fit des loix très-propres à ôter la cauſe des déſordres que l'on avoit vus : elles augmentoient l'autorité du ſénat, tempéroient le pouvoir du peuple, ré-

(a) Comme Marius, pour ſe faire donner la commiſſion de la guerre contre Mithridate, au préjudice de Sylla, avoit par le ſecours du tribun Sulpitius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des ſuffrages, ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le ſénat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

gloient celui des tribuns. La fantaisie, qui lui fit quitter la dictature, sembla rendre la vie à la république : mais, dans la fureur de ses succès, il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina, dans son expédition d'Asie, toute la discipline militaire : il accoutuma son armée aux rapines (*b*), & lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit, une fois, des soldats qui devoient, dans la suite, corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, & enseigna aux généraux romains à violer l'asyle de la liberté (*c*).

Il donna les terres des citoyens aux soldats (*d*), & il les rendit avides pour jamais ; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendit une occasion qui pût mettre les biens de ses citoyens entre ses mains.

(*b*) Voyez, dans la conjuration de Catilina, le portrait que Salluste nous fait de cette armée.

(*c*) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cum armis ingressus est.* Fragment de Jean d'Antioche, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*d*) On distribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus, mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

Il inventa les proſcriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de ſon parti. Dès lors il fut impoſſible de s'attacher davantage à la république : car, parmi deux hommes ambitieux & qui ſe diſputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté étoient ſûrs d'être proſcrits par celui des deux qui ſeroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron (e), un homme qui, dans une cauſe impie & une victoire encore plus honteuſe, ne confiſqua pas ſeulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entieres.

Sylla, quittant la dictature, avoit ſemblé ne vouloir vivre que ſous la protection de ſes loix même : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une ſuite de ſes violences. Il avoit donné des établiſſemens à quarante-ſept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à ſa vie, veilloient à ſa ſureté, &

(e) Offices, livre II. chapitre 8.

étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger (f).

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de savoir comment, & par qui elle devoit être abbatue.

Deux hommes également ambitieux; excepté que l'un ne savoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacerent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les loix de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple; &, quand il eut fait à son ambition un sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut: & la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les loix de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soutenoient, s'arrêtoient, & se tempéroient l'une l'autre: &, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le

(f) On peut voir ce qui arriva après la mort de César.

peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le système de la république changea; les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires: ce qui anéantit l'autorité du peuple & des magistrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens (g).

Fallut-il faire la guerre à Sertorius? on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate? tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome? le peuple croit être perdu, si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates? il n'y a que Pompée. Et, lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour, & n'espere plus qu'en Pompée.

„ Je crois bien (disoit Marcus (h) au
„ peuple) que Pompée, que les nobles
„ attendent, aimera mieux assurer votre
„ liberté que leur domination: mais il y
„ a eu un temps où chacun de vous de-
„ voit avoir la protection de plusieurs,

(g) *Plebis opes imminutæ, paucorum potentia crevit.* Salluste, *de conjurat. Catil.*

(h) Fragment de l'histoire de Salluste.

„ & non pas tous la protection d'un seul ;
„ & où il étoit inoui qu'un mortel pût
„ donner ou ôter de pareilles choses ".

A Rome, faite pour s'aggrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs & la puissance ; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on sait précisément ce que l'on donne ; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences excessives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets nécessaires ; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en simple citoyen. Ces actions, qui le comblerent de gloire, firent que, dans la suite, quelque chose qu'il eut faite au préjudice des loix, le sénat se déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de César. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à Pom-

pée, il aſpiroit à la dictature, mais par les ſuffrages du peuple; il ne pouvoit conſentir à uſurper la puiſſance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'eſt jamais conſtante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer ſon crédit (*i*); &, ce qui le toucha bien ſenſiblement, des gens qu'il mépriſoit augmenterent le leur, & s'en ſervirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choſes également funeſtes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit, dans les élections, un prix au ſuffrage de chaque citoyen.

De plus, il ſe ſervit de la plus vile populace pour troubler les magiſtrats dans leurs fonctions; eſpérant que les gens ſages laſſés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par déſeſpoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec Céſar & Craſſus. Caton diſoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réuniſſant les vues & les intérêts des principaux, ne faiſoit plus qu'une tyrannie.

(*i*) Voyez Plutarque.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César ; mais sans le savoir, il le lui sacrifia. Bien-tôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ses artifices même : il troubla la ville par ses émissaires, & se rendit maître des élections ; consuls, préteurs, tribuns furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompée : il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit sur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma, le plus tard qu'il put, à cette idée : il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger : il soutenoit au sénat que César n'oseroit faire la guerre ; &, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis César en état de tout entreprendre ; c'est que, par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint, à son gouvernement de

la Gaule cisalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome ; mais elle n'avoit pas souffert, non plus, que l'Italie fût entierement dégarnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célebre *sénatus-consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césene, par lequel on dévouoit aux dieux infernaux, & l'on déclaroit sacrilege & parricide quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus considérable encore ; c'étoit celui de la Gaule transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occasion de faire la guerre, pendant plusieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que ses soldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si César n'avoit point eu le gouvernement

de la Gaule transalpine, il n'auroit point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires, s'il n'avoit pas eu celui de la Gaule cisalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes : au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre, que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sut que céder & que fuir ; il sortit de Rome, y laissa le trésor public ; il ne put nulle part retarder le vainqueur ; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, & passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur : & qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

Céſar, après avoir défait les lieutenans de Pompée en Eſpagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, & des forces ſupérieures, étoit ſur le point de voir l'armée de Céſar détruite par la miſere & la faim : mais, comme il avoit ſouverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains diſcours de ſes gens, qui le railloient ou l'accuſoient ſans ceſſe (*k*). Il veut, diſoit l'un, ſe perpétuer dans le commandement, & être, comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, diſoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tuſculum. Quelques ſuccès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe ſénatoriale. Ainſi, pour n'être pas blâmé, il fit une choſe que la poſtérité blâmera toujours, de ſacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorſque les reſtes de Pharſale ſe furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne vouloit jamais ſuivre l'avis de Caton de traîner la guerre en lon-

(*k*) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

gueur : enflé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout : &, lorsque Brutus & Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisieme fois (*l*).

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durerent si long-temps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat : &, lorsque, par la paix, les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont gueres que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes ; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang ; au lieu

(*l*) Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, livre IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

que, dans les autres temps, on eſt placé, & on l'eſt preſque toujours tout de travers. Et, pour paſſer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été ſi redoutables au dehors, qu'après les querelles des maiſons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été ſi reſpectée que ſous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la ſupériorité ſur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Eſpagnols, ſous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la ſucceſſion, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perſe renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée : & il n'en faut pas accuſer l'ambition de quelques particuliers ; il en faut accuſer l'homme, toujours plus avide du pouvoir à meſure qu'il en a davantage, & qui ne deſire tout que parce qu'il poſſede beaucoup.

Si Céſar & Pompée avoient penſé comme Caton, d'autres auroient penſé comme firent Céſar & Pompée ; & la répu-

blique, deſtinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

Céſar pardonna à tout le monde : mais il me ſemble que la modération que l'on montre après qu'on a tout uſurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoique l'on ait dit de ſa diligence après Pharſale, Ciceron l'accuſe de lenteur, avec raiſon. Il dit à Caſſius qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée ſe fût ainſi relevé en Eſpagne & en Afrique; & que, s'ils avoient pu prévoir que Céſar ſe fût amuſé à ſa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils ſe ſeroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (*m*). Ainſi un fol amour lui fit eſſuyer quatre guerres; &, en ne prévenant pas les deux dernieres, il remit en queſtion ce qui avoit été décidé à Pharſale.

Céſar gouverna d'abord ſous des titres de magiſtrature; car les hommes ne ſont guere touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Aſie abhorroient ceux de conſul & de proconſul, les peuples d'Europe déteſtoient celui de roi; de ſorte que, dans ces temps-là, ces noms faiſoient le bonheur ou le déſeſpoir de toute la terre. Céſar ne laiſſa pas de tenter de ſe faire mettre

(*m*) Epitres familieres, livre XV.

mettre le diadème sur la tête : mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejetta. Il fit encore d'autres tentatives (*n*) : & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tiran, aimassent pour cela la tirannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de se lever ; &, pour lors, les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies & leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César, de tout temps ennemi du sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu presque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par-là, sa clémence même fut insultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les senatus-consultes ; il les souscrivoit du nom des premiers sénateurs

(*n*) Il cassa les tribuns du peuple.

qui lui venoient dans l'esprit. „ J'apprends „ quelquefois, dit Ciceron (*o*), qu'un sé- „ natus-consulte, passé à mon avis, a „ été porté en Syrie & en Arménie, avant „ que j'aie su qu'il ait été fait; & plu- „ sieurs princes m'ont écrit des lettres de „ remerciemens sur ce que j'avois été d'a- „ vis qu'on leur donnât le titre de rois, „ que non seulement je ne savois pas être „ rois, mais même qu'ils fussent au mon- „ de ".

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (*p*), qu'on a mises sous le nom de Ciceron, parce que la plupart sont de lui, l'abbattement & le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même; lorsque le sénat étant sans fonctions, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul: & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un siecle où la fausse politesse n'avoit

(*o*) Lettres familieres, livre IX.

(*p*) Voyez les Lettres de Ciceron & de Servius Sulpicius.

pas mis le menſonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent ſe tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à ſe tout dire.

Il étoit bien difficile que Céſar pût défendre ſa vie : la plupart des conjurés étoient de ſon parti (*q*), ou avoient été par lui comblés de bienfaits ; & la raiſon en eſt bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans ſa victoire ; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (*r*) ; car, à un homme qui n'a rien, il importe aſſez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grece & d'Italie, qui faiſoit regarder comme un homme vertueux l'aſſaſſin de celui qui avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance. A Rome, ſurtout depuis l'expulſion des rois, la loi

(q) Decimus Brutus, Caïus Caſca, Trebonius, Tullius Cimber, Minutius Baſillus étoient amis de Céſar. Appian, *de bello civili*, liv. II.

(r) Je ne parle pas des ſatellites d'un tiran, qui ſeroient perdus après lui ; mais de ſes compagnons dans un gouvernement libre.

étoit préciſe, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faiſoit magiſtrat pour le moment, & l'avouoit pour ſa défenſe.

Brutus (s) oſe bien dire à ſes amis que, quand ſon pere reviendroit ſur la terre, il le tueroit tout de même: &, quoique, par la continuation de la tirannie, cet eſprit de liberté ſe perdit peu à peu, les conjurations, au commencement du regne d'Auguſte, renaiſſoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, ſortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui ſeul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere: la vertu ſembloit s'oublier pour ſe ſurpaſſer elle-même; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faiſoit admirer comme divine.

En effet, le crime de Céſar, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un aſſaſſinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas pourſuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raiſon de ſes crimes?

(s) Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Ciceron.

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

IL étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tiran, & qu'il n'y eut pas de liberté; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirerent au capitole; le sénat ne s'assembla pas: &, le lendemain, Lepidus, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrerent dans Rome: cela fit que le sénat approuva tous les actes de César; & que, conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit

nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent, dans son absence, la tranquillité de son gouvernement: ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour long-temps.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, & que l'exécution en fut donnée aux consuls; Antoine, qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de César, gagna son secretaire, & y fit écrire tout ce qu'il vouloit: de maniere que le dictateur régnoit plus impérieusement que pendant sa vie: car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit; & tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la république, trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé, pour son expédition, des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'Ops: Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jetter le corps de César dans le Tybre (*a*);

(*a*) Cela n'auroit pas été sans exemple: après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius,

ils n'y auroient trouvé nul obſtacle : car, dans ces momens d'étonnement qui ſuivent une action inopinée, il eſt facile de faire tout ce qu'on peut oſer. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva :

Le ſénat ſe crut obligé de permettre qu'on fît les obſeques de Céſar : & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tiran, il ne pouvoit lui refuſer la ſépulture. Or c'étoit une coutume des Romains, ſi vantée par Polybe, de porter dans les funerailles les images des ancêtres, & de faire enſuite l'oraiſon funebre du défunt : Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe enſanglantée de Céſar, lui lut ſon teſtament où il lui faiſoit de grandes largeſſes, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maiſons des conjurés.

Nous avons un aveu de Ciceron qui gouverna le ſénat dans toute cette affaire (*b*), qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'expoſer à périr ; & que même on n'auroit point péri : mais il ſe diſculpe ſur ce que, quand le ſénat fut aſſemblé, il n'étoit plus temps : & ceux qui

édile, qui fut depuis appellé Veſpillo, jetta ſon corps dans le Tybre. Aurélius Victor, *de viris illuſt.*

(*b*) Lettres à Atticus, livre XIV, lettre 16.

ſavent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part n'en ſeront pas étonnés.

Voici un autre accident: pendant qu'on faiſoit des jeux en l'honneur de Céſar, une comete à longue chevelure parut pendant ſept jours; le peuple crut que ſon ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grece & d'Aſie de bâtir des temples aux rois & même aux proconſuls qui les avoient gouvernés (*c*): on leur laiſſoit faire ces choſes, comme le témoignage le plus fort qu'ils puſſent donner de leur ſervitude: les Romains même pouvoient, dans des lararies, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus juſqu'à Céſar, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (*d*).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au lieu de ce-

(*c*) Voyez, là-deſſus, les lettres de Ciceron à Atticus, livre V; & la remarque de Monſieur l'Abbé de Mongaut.

(*d*) Dion dit que les triumvirs, qui eſpéroient tous d'avoir quelque jour la place de Céſar, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit: livre XLVII.

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule transalpine, où il avoit été reçu par Lépidus: ces deux hommes s'unirent avec Octave, & ils se donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis & de leurs ennemis (g). Lépide resta à Rome: les deux autres allerent chercher Brutus & Cassius, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus & Cassius se tuerent avec une précipitation qui n'est pas excusable; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort: le progrès de la secte stoïque qui y encourageoit; l'établissement des triomphes & de l'esclavage qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite; l'avan-

(g) Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie. Voyez Dion.

tage que les accusés avoient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués (h); une espece de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole; enfin une grande commodité pour le héroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (i).

On pourroit ajouter, une grande facilité dans l'exécution: l'ame, toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort; parce que la passion fait sentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manieres, & agit par des principes si contraires qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être: & tel est le

(h) *Eorum qui de se statuebant humabantur corpora, manebant testamenta; pretium festinandi.* Tacite, annal. liv. VI.

(i) Si Charles I, si Jaques II avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre, par un instinct naturel & obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étoient lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit, à tous les instans, échaper à toute autre puissance.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de proscrits, qui combattoient pour leurs dernieres espérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieuses, &, après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement leur vie (a); & il étoit

(a) De nos jours, presque tous ceux qui jugerent Charles I, eurent une fin tragique. C'est

bien naturel que les gens, qui étoient à la tête d'un parti abbattu tant de fois dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. De-là, cependant, on tira la conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de César, & proscrivoit leur cause.

Octave gagna les soldats de Lépidus, & le dépouilla de la puissance du triumvirat: il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, & le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple.

On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république: toujours le premier à commencer les troubles; formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'est plu à en faire l'éloge (b), & cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme:

qu'il n'est guere possible, de faire des actions pareilles sans avoir, de tous côtés, de mortels ennemis, & par conséquent sans courir une infinité de périls.

(b) L'abbé de saint Réal.

plir ſes promeſſes, ils ſe tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus ſincérement dans la querelle; car il leur importoit fort peu qui eût le deſſus, du ſénat ou du peuple. Ainſi, ſitôt qu'un des chefs étoit battu, elles ſe donnoient à l'autre (*d*); car il falloit que chaque ville ſongeât à ſe juſtifier devant le vainqueur, qui, ayant des promeſſes immenſes à tenir aux ſoldats, devoit leur ſacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux ſortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion; & elles ont duré, parce que le motif ſubſiſtoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légéreté ou l'ambition de quelques grands; & elles étoient d'abord étouffées.

Auguſte (c'eſt le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'eſt-à-dire, une ſervitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'uſurper la ſouveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité ſans bornes d'un

(*d*) Il n'y avoit point de garniſons dans les villes pour les contenir, & les Romains n'avoient eu beſoin d'aſſurer leur empire que par des armées ou des colonies.

seul; & on nomme trouble, dissention, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une espece d'anarchie dans la république. Pompée, Crassus & César y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent; &, comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires; ils introduisirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent; &, quand on étoit accusé de brigues, on corrompait aussi les juges; ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences; &, quand on étoit mis en justice on intimidoit encore les juges (*e*): l'autorité même du peuple étoit anéantie, témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe (*f*).

(*e*) Cela se voit bien dans les lettres de Ciceron à Atticus.

(*f*) César fit la guerre aux Gaulois, & Crassus

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, & à devenir nécessaires, en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais lorsqu'Auguste fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lorsqu'Auguste avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des soldats, & non pas les conjurations des citoyens ; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations : &, ayant toujours devant les yeux le destin de César, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le sénat une cuirasse sous sa robe ; il refusa le nom de dictateur : &, au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien, & que ses paroles étoient des loix, Auguste ne parla que de la dignité du sénat, & de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui

aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du sénat, ni aucun décret du peuple. Voyez Dion.

fût possible, sans choquer ses intérêts ; & il en fit un aristocratique par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entiérement monarchique par conséquent.

On a mis en question si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire : mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le soulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoit de petites finesses, pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste : &, quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses réglemens tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature : mais, dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain ; tous ses régle-

mens, quoique tirannicquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mene violemment les Romains à la liberté: Auguſte, ruſé tiran (*g*), les conduit doucement à la ſervitude. Pendant que, ſous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tirannie: &, pendant que, ſous Auguſte, la tirannie ſe fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, ſe perdit ſous Auguſte; ou plutôt cet honneur devint un privilege de la ſouveraineté (*h*). La plupart des choſes qui arriverent ſous les empereurs avoient leur origine dans la république (*i*), & il faut les approcher: celui-là ſeul avoit droit de demander le triomphe, ſous les auſpices

(*g*) J'employe ici ce mot dans le ſens des Grecs & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renverſé la démocratie.

(*h*) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

(*i*) Les Romains ayant changé de gouvernement ſans avoir été envahis, les mêmes coutumes reſterent après le changement du gouvernement, dont la forme même reſta, à peu près.

duquel la guerre s'étoit faite (*k*); or elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, & par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme, du tems de la république, on eut pour principe de faire continuellement la guerre; sous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix: les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choses: il fallut modérer sa gloire, de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jalousie du prince; & ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie romaine (*l*); il fit

(*k*) Dion, *in Aug.* liv. LIV, dit qu'Agrippa négligea, par modestie, de rendre compte au sénat de son expédition contre les peuples du Bosphore, & refusa même le triomphe; & que, depuis lui, personne de ses pareils ne triompha: mais c'étoit une grâce qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidius, la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.

(*l*) Suétone, *in Aug.*

des loix (*m*) pour empêcher qu'on n'affranchit trop d'eſclaves (*n*); il recommanda, par ſon teſtament, que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choſes étoient très-bien liées enſemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoiſie nouvelle, ni d'affranchiſſemens.

Lorſque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ſes habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la ſuite, pluſieurs citoyens des villes voiſines y vinrent, pour avoir part au droit de ſuffrage ; & ils s'y établirent en ſi grand nombre, que, ſur les plaintes des alliés, on fut ſouvent obligé de les leur renvoyer : enfin, on y arriva en foule des provinces. Les loix favoriſerent les mariages, & même les rendirent néceſſaires. Rome fit, dans toutes ſes guerres, un nombre d'eſclaves prodigieux : &, lorſque ſes citoyens furent comblés de richeſſes, ils en acheterent de toutes parts, mais ils les affranchirent ſans nombre, par géné-

(*m*) Suetone, *in Aug.* Voyez les inſtitutes, liv. I.
(*n*) Dion, *in Aug.*

rosité, par avarice, par foiblesse (*o*): les uns vouloient récompenser des esclaves fideles; les autres vouloient recevoir en leur nom, le bled que la république distribuoit aux pauvres citoyens; d'autres enfin désiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé d'affranchis (*p*); de façon que ces maitres du monde, non seulement dans les commencemens, mais dans tous les temps furent, la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple, presque toujours composé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers: Rome les recevoit esclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguste mit dans la ville un gouverneur & une garnison; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontieres, & établit des

(*o*) Denys d'Halicarnasse, livre IV.

(*p*) Voyez Tacite, annal. livre XIII. *Latè fusum id corpus*, &c.

fonds particuliers pour les payer ; enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompense en argent, & non pas en terres (*q*).

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla : la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens (*r*) ; mais, si on les distribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sureté

(q) Il régla que les soldats prétoriens auroient cinq mille drachmes ; deux après seize ans de service, & les trois autres mille drachmes après vingt ans de service. Dion, *in Aug.*

(r) Voyez Tacite, annal. liv. XIV. sur les soldats menés à Tarente & à Antium.

des convois, & la communication des diverſes parties de l'empire: car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la méditerranée; on ne navigeoit, dans ces temps-là, que dans cette mer; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'hiſtoire: tout devint ſecret; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs; on ne ſut plus que ce que la folie & la hardieſſe des tirans ne voulut point cacher, ou ce que les hiſtoriens conjecturerent.

CHAPITRE XIV.

TIBERE.

COMME on voit un fleuve miner lentement & ſans bruit les digues qu'on lui oppoſe, & enfin les renverſer dans un moment & couvrir les campagnes qu'elles conſervoient; ainſi la puiſſance ſouveraine, ſous Auguſte, agit inſenſiblement, & renverſa, ſous Tibere, avec violence.

Il y avoit une *loi de majeſté* contre ceux qui commettoient quelqu'attentat contre le peuple romain. Tibere ſe ſaiſit de cette

loi, &. l'appliqua non pas aux cas pour leſquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put ſervir ſa haine ou ſes défiances. Ce n'étoient pas ſeulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi; mais des paroles, des ſignes, & des penſées même: car ce qui ſe dit dans ces épanchemens de cœur que la converſation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des penſées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les feſtins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les eſclaves: la diſſimulation & la triſteſſe du prince ſe communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affection qui pouvoit rappeller, dans l'eſprit des peuples, le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tirannie que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la juſtice; lorſqu'on va, pour ainſi dire, noyer des malheureux ſur la planche même ſur laquelle ils s'étoient ſauvés.

Et comme il n'eſt jamais arrivé qu'un tiran ait manqué d'inſtrumens de ſa tirannie, Tibere trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put ſoupçonner. Du temps de la république, le ſénat, qui ne jugeoit point en corps les

affaires des particuliers, connoiſſoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibere lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *léſe-majeſté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de baſſeſſe qui ne peut s'exprimer; les ſénateurs alloient au-devant de la ſervitude; ſous la faveur de Séjan, les plus illuſtres d'entr'eux faiſoient le métier de délateurs.

Il me ſemble que je vois pluſieurs cauſes de cet eſprit de ſervitude qui régnoit pour lors dans le ſénat. Après que Céſar eut vaincu le parti de la république, les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le ſénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient miſes à ſa puiſſance, & à lui déférer des honneurs exceſſifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allerent juſqu'à propoſer qu'il lui fut permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne ſe défia point du ſénat & qu'il y fut aſſaſſiné; mais cela fit auſſi que, dans les regnes ſuivans, il n'y eut point de flatterie qui fût ſans exemple, & qui pût révolter les eſprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un ſeul, les richeſſes des principaux Romains

étoient immenſes, quelles que fuſſent les voies qu'ils employoient pour les acquérir: elles furent preſque toutes ôtées ſous les empereurs; les ſénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens; on ne pouvoit guere rien prendre dans les provinces que pour Céſar, ſur-tout lorſque ſes procurateurs, qui étoient, à peu près, comme ſont aujourd'hui nos intendans, y furent établis. Cependant, quoique la ſource des richeſſes fût coupée, les dépenſes ſubſiſtoient toujours; le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le ſoutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguſte avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des loix, & celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les magiſtrats. Tibere, qui craignoit les aſſemblées d'un peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au ſénat, c'eſt-à-dire, à lui-même (a): or on ne ſauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorſque le peuple diſpoſoit des dignités, les magiſtrats qui les briguoient

(a) Tacite, annal. livre I. Dion, livre LVI.

faisoient bien des bassesses: mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, soit qu'ils donnassent des jeux ou de certains repas au peuple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains: quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorsque le peuple n'eut plus rien à donner & que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroit pourtant point que Tibere voulût avilir le sénat: il ne se plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus: mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulieres. Il auroit désiré un sénat libre, & capable de faire respecter son gouvernement; mais il vouloit aussi un sénat qui satisfit, à tous les momens, ses craintes, ses jalousies, ses haines: enfin, l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des patriciens, qu'il auroit des magistrats de son corps qui le défendroient contre les insultes & les injustices qu'on pourroit lui faire: afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés & inviolables; & on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, seroit sur le champ puni de mort. Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privileges: & c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise; & que l'accusation de lese-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui: & je ne puis penser que Tibere eût fait accuser un homme pour avoir vendu, avec sa maison, la statue de l'empereur; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être deshabillée devant son image, & un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé, dans l'esprit des Romains

que l'idée qu'elles nous donnent à préſent. Je crois qu'une partie de cela eſt fondé ſur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroit pas de conſéquence pouvoit l'être pour lors; j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être ſoupçonnée de tirannie, où il eſt défendu de boire à la ſanté d'une certaine perſonne.

Je ne puis rien paſſer qui ſerve à faire connoitre le génie du peuple romain. Il s'étoit ſi fort accoutumé à obéir, & à faire ſa félicité de la différence de ſes maitres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des marques de deuil, de regret & de déſeſpoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les hiſtoriens décrire la déſolation publique ſi grande, ſi longue, ſi peu modérée (b): & cela n'étoit point joué; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne diſſimule.

Le peuple romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, compoſé preſque d'affranchis, ou de gens ſans induſtrie qui vivoient aux dépens du tréſor public, ne ſentoit que ſon impuiſſance; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui ſe déſolent par le ſentiment de leur foibleſſe:

(b) Voyez Tacite.

il étoit mal; il plaça ſes craintes & ſes eſpérances ſur la perſonne de Germanicus; &, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le déſeſpoir.

Il n'y a point de gens qui craignent ſi fort les malheurs, que ceux que la miſere de leur condition pourroit raſſurer, & qui devroient dire, avec Andromaque, *Plût à dieu que je craigniſſe!* Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont, pour tout bien, que la moitié d'un habit de toile: ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abbattement affreux à la moindre fumée du Véſuve; ils ont la ſottiſe de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des empereurs depuis Caïus Caligula, juſqu'à Antonin.

CALIGULA ſuccéda à Tibere. On diſoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur eſclave, ni un plus méchant maître; ces deux choſes ſont aſſez liées, car la même diſpoſition d'eſprit, qui fait

qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'eſt pas moins lorſque l'on vient à commander ſoi-même.

Caligula rétablit les comices (a) que Tibere avoit ôtés, & abolit ce crime arbitraire de leſe-majeſté qu'il avoit établi: par où l'on peut juger que le commencement du regne des mauvais princes eſt ſouvent comme la fin de celui des bons; parce que, par un eſprit de contradiction ſur la conduite de ceux à qui ils ſuccédent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu: & c'eſt à cet eſprit de contradiction que nous devons bien de bons réglements, & bien de mauvais auſſi.

Qu'y gagna-t-on? Caligula ôta les accuſations des crimes de leſe-majeſté; mais il faiſoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaiſoient: & ce n'étoit pas à quelques ſénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive ſuſpendu ſur le ſénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tirannie des empereurs venoit de l'eſprit général des Romains. Comme ils tomberent tout à coup ſous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut preſque point d'intervalle chez eux entre commander & ſervir, ils ne furent

(a) Il les ôta dans la ſuite.

point préparés à ce passage par des mœurs douces; l'humeur féroce resta; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, & furent gouvernés sur le même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athenes; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été soumis qu'insensiblement, lorsque les loix leur manquent, ils sont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces: on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le sang, à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine, dans la personne de leurs enfans & de leurs esclaves (b), ne pouvoient guere connoître cette vertu que nous appellons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que de

(b) Voyez les loix romaines sur la puissance des peres & celle des meres.

cet usage continuel des châtimens sur une malheureuse partie du genre humain ? Lorsque l'on est cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la justice naturelle ?

On est fatigué de voir, dans l'histoire des empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens : nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus reprimante ; &, de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres : nous ne valons pas la peine qu'on nous raviſſe nos biens (*c*).

Le peuple de Rome, que l'on appelloit *plebs*, ne haïssoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples ; il regardoit le commerce & les arts comme des choses propres aux

(c) Le duc de Bragance avoit des biens immenses dans le Portugal : lorsqu'il se révolta, on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir.

seuls esclaves; & les distributions de bled qu'il recevoit lui faisoient négliger les terres; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, & son oisiveté lui en augmenta le goût. Or Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple à cause de leur folie même: car ils aimoient, avec fureur, ce que le peuple aimoit, & contribuoient, de tout leur pouvoir, & même de leur personne, à ses plaisirs; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire; & quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tirannie, & il en jouissoit purement; car il trouvoit sa sureté dans sa bassesse. De tels princes haissoient naturellement les gens de bien; ils savoient qu'ils n'en étoient pas approuvés (d):

(d) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre: les Romains n'avoient guere que des spectacles; & celui des infames gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand personnage descendit lui-même sur l'arène, ou montât sur le théâtre, la gravité romaine ne le souffroit pas. Comment un sénateur auroit-il pu s'y résoudre,

indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austere, enyvrés des applaudissemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal-intentionnés qui pussent le censurer.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté: comme il descendoit également d'Antoine & d'Auguste, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas: & Drusille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer parce qu'elle étoit déesse, & de ne la pas pleurer parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie, dans l'histoire de Rome, tant de guerres

lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudissemens même du peuple avoient flétris? Il y parut pourtant des empereurs: & cette folie, qui montroit en eux le plus grand déréglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, est toujours marquée, chez les historiens, avec le caractere de la tirannie.

entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de conſtance, de courage; ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à aſſouvir le bonheur de cinq ou ſix monſtres? Quoi! ce ſénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes citoyens, & s'exterminer par ſes propres arrêts? On n'éleve donc ſa puiſſance, que pour la voir mieux renverſée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuſes mains?

Caligula ayant été tué, le ſénat s'aſſembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques ſoldats entrerent dans le palais, pour piller: ils trouverent, dans un lieu obſcur, un homme tremblant de peur; c'étoit Claude: ils le ſaluerent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ſes officiers le droit de rendre la juſtice (e). Les guerres de

(e) Auguſte avoit établi les procurateurs, mais ils

Marius & de Sylla ne se faisoient que pour savoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers (f); une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres: étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers !

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succede à la république ; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous, aujourd'hui, les rois de Dannemarc exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le sénat & les chevaliers. Nous avons vu que, jusqu'au temps des empereurs, il avoit été si belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville se disciplinoient sur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitel-

n'avoient point de juridiction ; &, quand on ne leur obéissoit pas, il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du gouverneur de la province, ou du préteur. Mais, sous Claude, ils eurent la jurisdiction ordinaire, comme lieutenans de la province : ils jugerent encore des affaires fiscales : ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

(f) Voyez Tacite, annal. livre XII.

lius & de Vespasien, Rome, en proie à tous les ambitieux, & pleine de bourgeois timides, trembloit devant la premiere bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César ; & que celle de César, dans la personne de Néron, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contre-balancer la mili-

taire ; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorſque Tibere commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du ſénat (g) ? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient ſoulevées : il leur accorda quelques demandes, & il ſoutint que c'étoit au ſénat à juger des autres (h) ; il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont ceſſé de craindre le pouvoir, peuvent encore reſpecter l'autorité. Quand on eût repréſenté aux ſoldats, comment, dans une armée romaine, les enfans de l'empereur & les envoyés du ſénat romain couroient riſque de la vie (i), ils purent ſe répentir, & aller juſqu'à ſe punir eux-mêmes (k) : mais, quand le ſénat fut entierement abbatu, ſon exemple ne toucha perſonne. En vain Othon harangue-t-il ſes ſoldats pour leur parler de l'autorité du ſénat (l) ; en vain Vitellius en-

(g) Tacite, annal. livre I.

(h) *Cætera ſenatui ſervanda.* Tacit. annal. livre I.

(i) Voyez la harangue de Germanicus, Tacite, annal. livre I.

(k) *Gaudebat cædibus miles, quaſi ſemet abſolveret.* Tacite, annal. livre I.

(l) Tacite, hiſt. livre I.

voie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien (m) : on ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le respect qui leur a été ôté si longtemps. Les armées ne regarderent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maitre qu'elles avoient déja réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit distribuoit quelques deniers à chaque soldat : c'étoit peu de chose (n). Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons (o). On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens, & les soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'après une guerre ; Néron les fit pendant la paix : les soldats

(m) Tacite, hist. livre III.

(n) Voyez dans Tite-Live les sommes distribuées dans divers triomphes. L'esprit des capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le trésor public, & d'en donner peu aux soldats.

(o) Paul Emile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne distribua que cent deniers à chaque soldat; mais César en donna deux mille, son exemple fut suivi par Antoine & Octave, par Brutus & Cassius. Voyez Dion & Appien.

s'y accoutumerent ; & ils frémirent contre Galba, qui leur disoit avec courage, qu'il ne savoit pas les acheter, mais qu'il savoit les choisir.

Galba, Othon (*p*), Vitellius ne firent que passer. Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats : il ne songea, dans tout le cours de son regne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupé par six tirans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, & pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite, qui lui succéda, fut les délices du peuple romain. Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, & à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetterent les

(*p*) *Suscepere duo manipulares imperium populi romani transferendum, & transtulerunt.* Tacite, livre I.

yeux sur un successeur, & choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son regne : il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine ; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien ; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur ; une ame noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune ; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, & fit, avec succès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présens, & les ressources éloignées, où il falloit absolument vaincre, & où il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, & dans la situation des deux empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tygre & de l'Euphrate ? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi-

ruinée avant d'arriver en Médie (q). Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nisibe? on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on passer plus bas encore, & aller par la Mésopotamie? on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé; &, le Tygre & l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays sans quitter ces fleuves, ni guere quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable: ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre: leurs armes étoient l'arc & des fleches redoutables: ils assiegeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre, ils faisoient retirer les peuples à

(q) Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. Plutarque, vie d'Antoine.

meſure qu'on approchoit, & ne laiſſoient dans les places que les garniſons; &, lorſqu'on les avoit priſes, on étoit obligé de les détruire : ils brûloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, & lui ôtoient juſques à l'herbe même : enfin, ils faiſoient, à peu près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui ſur les mêmes frontieres.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on tranſportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres (r) : les ſoldats accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périſſoient preſque tous.

Ainſi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inacceſſible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan (s), & borna l'empire à l'Euphrate : & il eſt admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'euſſent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'eſt moins étendue que lorſqu'elle ſe retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien cauſa beaucoup de murmures. On liſoit dans les livres

(r) Voyez Hérodien, vie d'Alexandre.

(s) Voyez Eutrope. La Dacie ne fut abandonnée que ſous Aurélien.

ſacrés des Romains, que lorſque Tarquin voulut bâtir le capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les ſtatues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit, par la ſcience qu'il avoit dans les augures, ſi elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y conſentirent, à la réſerve de Mars, de la Jeuneſſe, & du dieu Terme (t). Là-deſſus, s'établirent trois opinions religieuſes ; que le peuple de Mars ne céderoit à perſonne le lieu qu'il occupoit ; que la jeuneſſe romaine ne ſeroit point ſurmontée ; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant ſous Adrien.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire, depuis Antonin juſqu'à Probus.

DANS ces temps-là, la ſecte des ſtoïciens s'étendoit & s'accréditoit dans l'empire. Il ſembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-

(t) Saint Auguſtin, de la cité de dieu, livre VI, chapitre 23 & 29.

d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurele, qu'il adopta. On sent, en soi-même, un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espece d'attendrissement; tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès; & les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinerent les empereurs, pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince, dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ses états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein: je dirai seulement que, par la nature des choses,

deux cents gardes peuvent mettre la vie d'un prince en ſureté, & non pas quatre-vingts mille; outre qu'il eſt plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'eſt pas.

Commode ſuccéda à Marc-Aurele, ſon pere. C'étoit un monſtre qui ſuivoit toutes ſes paſſions, & toutes celles de ſes miniſtres & de ſes courtiſans. Ceux qui en délivrerent le monde mirent en ſa place Pertinax, vénérable vieillard, que les ſoldats prétoriens maſſacrerent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchere, & Didius Julien l'emporta par ſes promeſſes: cela ſouleva tout le monde; car, quoique l'empire eût été ſouvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Peſcennius Niger, Sévere & Albin furent ſalués empereurs; & Julien, n'ayant pu payer les ſommes immenſes qu'il avoit promiſes, fut abandonné par ſes ſoldats.

Sévere défit Niger & Albin: il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette premiere vertu des princes, lui manquoit.

La puiſſance des empereurs pouvoit plus aiſément paroître tirannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un aſſemblage de toutes les magiſtratures romaines; que dictateurs ſous le nom d'empereurs, tribuns du

peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes, &, quand ils vouloient, consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive; ils pouvoient aisément faire soupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés; le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance. Au lieu que les rois d'Europe, législateurs & non pas exécuteurs de la loi, princes & non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse; &, faisant eux-mêmes les graces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guere eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Sévere: cependant ils se laisserent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une maniere misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par Sylla, continua sous les empereurs; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas suivre: car, comme ses ministres & ses favoris jettoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir, & des périls de la clémence.

Les proſcriptions de Sévere firent que pluſieurs ſoldats de Niger (a) ſe retirerent chez les Parthes (b): ils leur apprirent ce qui manquoît à leur art militaire, à faire uſage des armes romaines, & même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de ſe défendre, furent, dans la ſuite, preſque toujours aggreſſeurs (c).

Il eſt remarquable que, dans cette ſuite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent preſque toujours ceux qui avoient les légions d'Aſie (d); & l'on

(a) Hérodien, vie de Sévere.

(b) Le mal continua ſous Alexandre. Artaxerxes, qui rétablit l'empire des Perſes, ſe rendit formidable aux Romains; parce que leurs ſoldats, par caprice ou par libertinage, déſerterent en foule vers lui. Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion.

(c) C'eſt-à-dire, les Perſes qui les ſuivirent.

(d) Sévere défit les légions Aſiatiques de Niger, Conſtantin celles de Licinius. Veſpaſien, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec les légions de Mœſie, de Pannonie & de Dalmatie. Cicéron, étant dans ſon gouvernement, écrivoit au ſénat qu'on ne pouvoit compter ſur les levées faites en Aſie. Conſtantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par ſa cavalerie. Sur cela, voyez, ci-deſſous, le ſeptieme alinéa du chapitre XXII.

trouve, dans l'hiſtoire de Sévere, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que, les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de ſe ſervir de celles de Syrie.

On ſentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces (e); & elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples mêmes, qui, par la nature & par l'éducation, ſont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produiſirent un autre effet: les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent preſque tous étrangers, & quelquefois barbares; Rome ne fut plus la maitreſſe du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque choſe de ſon pays, ou pour les manieres, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte: & Héliogabale alla juſqu'à vouloir détruire tous les objets de la vé-

(e) Auguſte rendit les légions des corps fixes, & les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps, on ne faiſoit de levées qu'à Rome, enſuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.

nération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrettes que Dieu choisit, & que lui seul connoit, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne : car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire ; & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans ; ils les faisoient porter dans les triomphes : mais, lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sait, de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangeres les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais, lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts ; & ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tiran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron & Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome ; ce-

lui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Sévere avoit employé les exactions d'un long regne, & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses.

Caracalla, ayant commencé son regne par tuer, de sa propre main, Géta son frere, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient Géta, & disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Sévere, non pas à un seul.

Ces trésors, amassés par des princes, n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur, qui en est ébloui ; &, s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'aggrandie.

Caracalla augmenta la paie des soldats ; Macrin écrivit au sénat que cette augmentation alloit à soixante & dix millions (*f*) de drachmes (g). Il y a apparence que

(f) Sept mille miriades. Dion, *in Macrin.*
(g) La drachme attique étoit le denier ro-

ce prince enfloit les choſes : &, ſi l'on compare la dépenſe de la paie de nos ſoldats d'aujourd'hui avec le reſte des dépenſes publiques, & qu'on ſuive la même proportion pour les Romains, on verra que cette ſomme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paie du ſoldat romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paie établie (h). Il paroit, par le diſcours d'un ſoldat, dans Tacite (i), qu'à la mort d'Auguſte elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve, dans Suétone (k), que Céſar avoit doublé la paie de ſon temps. Pline (l) dit qu'à la ſeconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquieme. Elle fut donc d'environ ſix onces de cuivre dans la premiere guerre punique (m); de cinq onces dans la ſe-

main, la huitieme partie de l'once, & la ſoixante-quatrieme partie de notre marc.

(h) Il l'augmenta à raiſon de ſoixante & quinze à cent.

(i) Annal. livre I.

(k) Vie de Céſar.

(l) Hiſtoire naturelle, liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna ſeize.

(m) Un ſoldat, dans Plaute, *in moſtellariâ*, dit qu'elle étoit de trois aſſes; ce qui ne peut

conde (n); de dix, ſous Céſar; & de treize & un tiers, ſous Domitien (o). Je ferai ici quelques réflexions.

La paie que la république donnoit aiſément lorſqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faiſoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner ſans s'endetter dans la premiere guerre punique, qu'elle étendit ſes bras hors de l'Italie, qu'elle eut à ſoutenir une guerre longue, & entretenir de grandes armées.

Dans la ſeconde guerre punique, la paie fut réduite à cinq onces de cuivre; & cette diminution put ſe faire ſans danger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la ſolde même, & voulurent ſervir à leurs dépens.

être entendu que des aſſes de dix onces. Mais, ſi la paie étoit exactement de ſix aſſes dans la premiere guerre punique, elle ne diminua pas, dans la ſeconde, d'un cinquieme, mais d'un ſixieme; & on négligea la fraction.

(n) Polybe, qui l'évalue en monnoie grecque, ne differe que d'une fraction.

(o) Voyez Oroze & Suétone, *in Domit.* Ils diſent la même choſe ſous différentes expreſſions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas beſoin de la connoiſſance des monnoies romaines.

Les trésors de Persée & ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tributs (p). Dans l'opulence publique & particuliere, on eut la sagesse de ne point augmenter la paie de cinq onces de cuivre.

Quoique, sur cette paie, on fît une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrolloit que les citoyens qui avoient un patriomoine.

Marius ayant enrollé des gens qui n'avoient rien, & son exemple ayant été suivi, César fut obligé d'augmenter la paie.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de César, on fut contraint, sous le consulat de Hirtius & de Pansa, de rétablir les tributs.

La foiblesse de Domitien lui ayant fait augmenter cette paie d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'est pas que le luxe y regne, mais qu'il regne dans des conditions qui, par la nature des choses, ne doivent avoir que le nécessaire physique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvoit subsister avec eux.

(p) Cicéron, des offices, livre II.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de son frere, le mit au rang des dieux: & ce qu'il y a de singulier, c'est que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiser les soldats prétoriens, désespérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en son honneur.

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie; & que, le sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tirans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui (q).

De deux grands empereurs, Adrien & Sévere (r), l'un établit la discipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes; les regnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles; après Sévere, on vit régner toutes les horreurs.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses, & il avoit très-bien suivi le conseil que son pere lui

(q) Ælius Lampridius, *in vit. Alex. Severi.*
(r) Voyez l'abrégé de Xiphilin, vie d'Adrien; & Hérodien, vie de Sévere.

avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre & de ne s'embarraſſer pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guere bonne que pour un regne; car le ſucceſſeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenſes, étoit d'abord maſſacré par l'armée: de façon qu'on voyoit toujours les empereurs ſages mis à mort par les ſoldats, & les méchans par des conſpirations ou des arrêts du ſénat.

Quand un tiran qui ſe livroit aux gens de guerre avoit laiſſé les citoyens expoſés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne; car les ſoldats, à force de détruire, alloient juſqu'à s'ôter à eux-mêmes leur ſolde. Il falloit donc ſonger à rétablir la diſcipline militaire, entrepriſe qui coûtoit toujours la vie à celui qui oſoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les ſoldats, déſeſpérés d'avoir perdu un prince qui donnoit ſans meſure, élurent Héliogabale (s): &, quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ſes ſales voluptés, les lais-

(s) Dans ce temps-là tout le monde ſe croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez Dion, liv. LXXIX.

soit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrerent: ils tuerent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la discipline, & parloit de les punir (t).

Ainsi un tiran, qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille giganteſque & la force de son corps l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin, & le troisieme Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils: & Dece, qui fut élu en sa place, périt à son tour, par la trahison de Gallus (u).

(t) Voyez Lampridius.

(u) Casaubon remarque, sur l'histoire augustale, que, dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante-dix personnes qui eurent, justement, ou injustement, le titre de César: *adeò erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia imperii semper incerta:* ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cents ans de temps, que soixante-trois rois.

Ce qu'on appelloit l'empire romain, dans ce siecle-là, étoit une espece de république irréguliere, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait & défait un magistrat qu'on appelle le dey: & peut-être est-ce une regle assez générale que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs désobéissances & leurs révoltes: les harangues, que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang froid, délibérant peu & agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe (x), qui étoit préfet du prétoire du

(x) Voyez Jules Capitolin.

troisieme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entr'eux, & il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa; il demanda d'être préfet du prétoire, & on rejetta ses prieres; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement, inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition: s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laisserent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces; & il s'y conserva, ou même il s'y forma

des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célebres, ravagerent l'Europe; & les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de barbares, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord: tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y resterent; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts (y). La même chose arriva quelques siecles après. Les conquêtes de Charlemagne, & ses tirannies, avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord: si-tôt que cet empire fut affoibli, ils se porterent une seconde fois du nord au midi. Et, si aujourd'hui un prince faisoit en Europe les mêmes ravages, les nations repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerroient l'Europe une troisieme fois.

(y) On voit à quoi se réduit la fameuse question: *Pourquoi le nord n'est plus si peuplé qu'autrefois?*

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître, sur la fin du regne de Valérien, & pendant celui de Gallien son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un régne très-court, furent nommés tirans.

Valérien ayant été pris par les Perses, & Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrerent par-tout; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siecle après, en occident (z): & il auroit dès-lors été détruit, sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

Odénat, prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses, qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passoient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misere, la faim, & sa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui,

(z) Cent cinquante ans après, sous Honorius, les barbares l'envahirent.

par un grand bonheur, ſe ſuccéderent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans les états.

POUR prévenir les trahiſons continuelles des ſoldats, les empereurs s'aſſocierent des perſonnes en qui ils avoient confiance : & Dioclétien, ſous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Céſars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres, que les autres armées n'étant pas aſſez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire ; & qu'enfin la dignité de Céſar étant toujours ſubordonnée, la puiſſance, partagée entre quatre pour la ſureté du gouvernement, ne ſeroit pourtant dans toute ſon étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'eſt que, les richeſſes des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur

faire des dons si considérables ; de maniere que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à peu près comme les grands-visirs de ces temps-là, & faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre en leur place, furent fort abbaissés par Constantin, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée ; ils purent mourir dans leur lit, & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs, ils ne versèrent plus le sang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tirannie, mais plus sourde : ce ne furent plus des massacres, mais des jugemens iniques, des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence : enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, & de cette impétuosité à la commettre, on ne vit

plus régner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaisirs, ceux-ci la molleſſe : ils ſe montrerent moins aux gens de guerre ; ils furent plus oiſifs, plus livrés à leurs domeſtiques, plus attachés à leurs palais & plus ſéparés de l'empire.

Le poiſon de la cour augmenta ſa force, à meſure qu'il fut plus ſéparé : on ne dit rien, on inſinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; & les miniſtres & les officiers de guerre furent mis ſans ceſſe à la diſcrétion de cette ſorte de gens qui ne peuvent ſervir l'état, ni ſouffrir qu'on le ſerve avec gloire (a).

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui ſeule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entierement bannie. Le prince ne ſut plus rien que ſur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, ſouvent même lorſqu'ils ſembloient être d'opinion contraire, ne faiſoient auprès de lui que l'office d'un ſeul.

(a) Voyez ce que les auteurs nous diſent de la cour de Conſtantin de Valens, &c.

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie, & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux; & Dioclétien, d'autres disent Galere, l'ordonna par un édit.

Ce faste & cette pompe asiatique s'établissant, les yeux s'y accoutumerent d'abord; &, lorsque Julien voulut mettre de la simplicité & de la modestie dans ses manieres, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc-Aurele, il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galere & Constance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'empire (b): &, par cet exemple qui fut suivi dans la suite par Constantin, qui prit le plan de Galere, & non pas celui de Dioclétien, il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le déterminerent à por-

(b) Voyez Oroze, livre VII, & Aurélius Victor.

ter en orient le siége de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas, à beaucoup près, si grande qu'elle est à présent, les fauxbourgs en étoient prodigieusement étendus (c): l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome : les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte (d); & les jardiniers en Italie : les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens romains. Mais, lorsque le siege de l'empire fut établi en orient, Rome presque entiere y passa ; les grands y menerent leurs esclaves, c'est-à-dire, presque tout le peuple ; & l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du bled, & ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, & celui de l'Afrique à Rome ; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

(c) *Exspatientia tecta multas addidere urbes*, dit Pline hist. nat. livre III.

(d) On portoit autrefois d'Italie, dit Tacite, du bled dans les provinces reculées, & elle n'est pas encore stérile, mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple romain. Annal. livre XII.

Dans le temps de la république, le peuple romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs ; cela fit que le sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista, contre les principes de la monarchie ; on laissoit cet abus, à cause des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Constantin, fondant une ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsqu'Auguste eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le trésor des Ptolomées ; cela y fit, à peu près, la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certains systèmes ont fait de nos jours : les fonds doublerent de prix à Rome (e). Et, comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très communs en Europe ; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-considérables en especes.

(e) Suétone, *in Aug.* Oroze, liv. VI. Rome avoit eu souvent de ces révolutions. J'ai dit que les trésors de Macédoine, qu'on y apporta, avoient fait cesser tous les tributs. Ciceron, des offices, livre II.

Mais, lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses allerent à Constantinople. On sait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes (f); qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules (g); que, depuis les Carthaginois, les mines d'Espagne n'étoient guere plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches (h): l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent de l'orient, pendant que l'occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe, mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs: ce qui perdit tout.

Lorsque le gouvernement a une forme depuis long-temps établie, & que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la pru-

(f) Tacite, *de moribus Germanorum*, le dit formellement. On sait d'ailleurs, à peu près, l'époque de l'ouverture des mines d'Allemagne. Voyez Thomas Schreibérus, sur l'origine des mines du Harts. On croit celles de Saxe moins anciennes.

(g) Voyez Pline, livre XXXVII, art. 77.

(h) Les Carthaginois, dit Diodore, furent très bien l'art d'en profiter, & les Romains, celui d'empêcher que les autres n'en profitassent.

dence de les y laiſſer; parce que les raiſons, ſouvent compliquées & inconnues, qui font qu'un pareil état a ſubſiſté, font qu'il ſe maintiendra encore : mais, quand on change le ſyſtème total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui ſe préſentent dans la théorie, & on en laiſſe d'autres que la pratique ſeule peut faire découvrir.

Ainſi, quoique l'empire ne fût déja que trop grand, la diviſion qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-temps enſemble, s'étoient, pour ainſi dire, ajuſtées pour y reſter, & dépendre les unes des autres.

Conſtantin (i), après avoir affoibli la capitale frappa un autre coup ſur les frontieres; il ôta les légions qui étoient ſur le bord des grands fleuves, & les diſperſa dans les provinces : ce qui produiſit deux maux; l'un, que la barriere qui contenoit tant de nations fut ôtée; & l'autre, que les

(i) Dans ce qu'on dit de Conſtantin, on ne choque point les auteurs eccléſiaſtiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la pieté, & non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. Euſebe, vie de Conſtantin, livre I, chapitre 9; Socrate livre I, chapitre I.

ſoldats (k) vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres (l).

Lorſque Conſtantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes, le long du Rhin (m), avoient été priſes par les barbares; que les provinces avoient été ſaccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée romaine que le ſeul nom des ennemis faiſoit fuir.

Ce prince, par ſa ſageſſe, ſa conſtance, ſon économie, ſa conduite, ſa valeur, & une ſuite continuelle d'actions héroïques, rechaſſa les barbares (n); & la terreur de ſon nom les contint tant qu'il vécut (o).

La briéveté des regnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les ſectes particulieres de ces religions, ont fait

(k) Zoſime, livre VIII.

(l) Depuis l'établiſſement du chriſtianiſme, les combats des gladiateurs devinrent rares. Conſtantin défendit d'en donner: ils furent entierement abolis ſous Honorius, comme il paroit par Théodoret & Othon de Friſingue. Les Romains ne retinrent, de leurs anciens ſpectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, & ſervir d'attrait à la volupté.

(m) Ammien Marcellin, livre XVI, XVII & XVIII.

(n) *Id. ibid.*

(o) Voyez le magnifique éloge qu'Ammien Marcellin fait de ce prince, livre XXV. Voyez auſſi les fragmens de l'hiſtoire de Jean d'Antioche.

que le caractere des empereurs eſt venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples : cet Alexandre, ſi lâche dans Hérodien, paroit plein de courage dans Lampridius : ce Gratien, tant loué par les orthodoxes, Philoſtorgue le compare à Néron.

Valentinien ſentit, plus que perſonne, la néceſſité de l'ancien plan : il employa toute ſa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y ſubſiſter. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, ſon frere, à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables ſuites.

Dans le pays qui eſt entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucaſe, & la mer Caſpienne, il y avoit pluſieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains ; leurs terres étoient extrêmement fertiles ; ils aimoient la guerre & le brigandage ; ils étoient preſque toujours à cheval ou ſur leurs chariots, erroient dans le pays où ils étoient enfermés : ils faiſoient bien quelques ravages ſur les frontieres de Perſe & d'Arménie ; mais on gardoit aiſément les portes caſpiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perſe par ailleurs. Comme ils n'imagi-

noient point qu'il fût possible de traverser les palus Méotides (p), ils ne connoissoient pas les Romains ; &, pendant que d'autres barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (q) ont dit que le limon, que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espece de croute sur le bosphore Cimmérien, sur laquelle ils avoient passé ; d'autres (r), que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde ; &, retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, &, si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (s).

D'abord, des corps innombrables de Huns passerent ; & rencontrant les Goths les premiers, ils les chasserent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres ; & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

(p) Procope, histoire mêlée.
(q) Zosime, livre IV.
(r) Jornandès, *de rebus geticis*. Histoire mêlée de Procope.
(s) Voyez Sozomene, liv. VI.

Les Goths effrayés se présentèrent sur les bords du Danube, & les mains jointes demandèrent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, & la lui représentèrent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple qui venoit défendre l'empire, & l'enrichir (t).

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laissèrent tant qu'ils voulurent (u). Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point (x) : on les priva

(t) Amm. Marcellin, liv. XXIX.

(u) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infâme; celui-là fut épris de la beauté d'une femme barbare : les autres furent corrompus par des présens, des habits de lin & des couvertures bordées de franges; on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, & ses fermes de bétail. Histoire de Dexipe.

(x) Voyez l'histoire gothique de Priscus, où cette différence est bien établie.

On demandera, peut-être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites ? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroit, par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur premiere demeure, ne labouroient point

même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, & on leur faisoit des injustices. Ils ravagerent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminerent Valens & son armée, & ne repasserent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (y).

les champs; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages & arrosé par quantité de fleuves, comme sont encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nouriture des troupeaux, commencerent à cultiver les terres.

(y) Voyez Zosime, liv. IV. Voyez aussi Dexipe, dans l'extrait des ambassades de Constantin Porphyrogénete.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à appaiser, par de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir (a). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix, car on respecte toujours un prince lorsqu'on sait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; &, libres au commencement, devenoient nécessaires: elles furent regardées comme des droits acquis; & lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, on voulut donner moins,

(a) On donna d'abord tout aux soldats; ensuite on donna tout aux ennemis.

ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perſes fut pourſuivie dans ſa retraite, par des Arabes à qui il avoit refuſé le tribut accoutumé (b) : & d'abord après, ſous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des préſens moins conſidérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent; & ces peuples du nord, déja gouvernés par le point-d'honneur, ſe vengerent de cette inſulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (c), qui entouroient l'empire en Europe & en Aſie, abſorberent peu à peu les richeſſes des Romains; &, comme ils s'étoient aggrandis parce que l'or & l'argent de tous les rois étoit porté chez eux (d), ils s'affoiblirent parce que

(b) Ammien Marcellin, liv. XXV.

(c) *Idem*, livre XXVI.

(d) „ Vous voulez des richeſſes ? [diſoit un „ empereur à ſon armée qui murmuroit :] voilà „ le pays des Perſes, allons-en chercher. Croyez-„ moi, de tant de tréſors que poſſédoit la républi-„ que romaine, il ne reſte plus rien ; & le mal „ vient de ceux qui ont appris aux princes à „ acheter la paix des barbares. Nos finances ſont „ épuiſées, nos villes détruites, nos provinces „ ruinées. Un empereur qui ne connoit d'autres „ biens que ceux de l'ame, n'a pas honte d'avouer „ une pauvreté honnête ". Ammien Marcellin, livre XXIV.

leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne ſont pas toujours libres ; ſouvent ce ſont des ſuites néceſſaires de la ſituation où l'on eſt ; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on a déja vu, étoit devenue très à charge à l'état : les ſoldats avoient trois ſortes d'avantages, la paie ordinaire, la récompenſe après le ſervice, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-ſouvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'impuiſſance où l'on ſe trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chere. On fit des traités avec des nations barbares, qui n'avoient ni le luxe des ſoldats romains, ni le même eſprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les barbares tomboient tout à coup ſur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la réſolution de parti, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de barbares, toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller & à ſe battre. On étoit ſervi pour le moment :

mais, dans la suite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de romains (e); &, quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non seulement ils n'observerent pas cette proportion des troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de soldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout: &, comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, & l'établissoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains: ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes: mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put sub-

(e) C'est une observation de Végece, & il paroît par Tite-Live que, si le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

ſiſter ; il fallut changer de gouvernement : & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'eſt pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une ſuite continuelle de proſpérités quand ils ſe gouvernerent ſur un certain plan, & une ſuite non interrompue de revers lorſqu'ils ſe conduiſirent ſur un autre. Il y a des cauſes générales, ſoit morales, ſoit phyſiques, qui agiſſent dans chaque monarchie l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent ; tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes : &, ſi le hazard d'une bataille, c'eſt-à-dire, une cauſe particuliere, a ruiné un état, il y avoit une cauſe générale qui faiſoit que cet état devoit périr par une ſeule bataille ; en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux ſiecles, les troupes de terre de Dannemarc ont preſque toujours été battues par celles de Suede : il faut qu'indépendamment du courage des deux nations & du ſort des armes, il y ait dans le gouvernement danois, militaire ou civil, un vice intérieur

qui ait produit cet effet; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur discipline militaire: ils abandonnerent jusqu'à leurs propres armes. Végece dit que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuirasse, & ensuite leur casque; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songerent plus qu'à fuir (f).

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp; & que par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains; elle ne faisoit que la onzieme partie de la légion, & très-souvent moins; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de siéges à faire où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que, plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; & que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie: c'est que, sans la discipline, l'in-

(f) *De re militari*, liv. I. ch. 20.

fanterie pesante ou légere n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre même (g). L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité & un certain choc; celle de l'autre, dans sa résistance & une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée: l'infanterie agit plus long-temps; mais il faut de la discipline, pour qu'elle puisse agir long-temps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse & la tirannie de leurs princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis: mais, lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

(g) La cavalerie tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les temps, de grandes choses. Voyez les relations, & sur-tout celle de la derniere conquête de la Chine.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un état est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même, lorsqu'il est en paix & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer: il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient, à cet égard, rétabli les anciennes peines. Mais les barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline (h).

(h) Ils ne vouloient pas s'assujettir aux travaux des soldats romains. Voyez Ammien Marcellin, livre XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien, qui vouloit mettre des places en état de défense.

Telle étoit la discipline des premiers Romains qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire: mais, quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contractèrent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractere de ces nations: &, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage; mais, dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crût qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager (i).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent; de sorte que l'on est obligé

(i) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des nations qui avoient été errantes, qui ne connoissoient point de patrie, & où souvent des corps entiers de troupes se joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voy. dans Procope ce que c'étoit que les Goths, sous Vitigès.

d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter : bientôt, dans les provinces romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples (k). Les citoyens, poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci servira à expliquer, dans notre histoire françoise, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation noble & une nation roturiere. Les barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glebe, c'est-à-dire du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent guere rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (l).

(k) Voy. tout le livre V *de gubernatione dei.* Voyez aussi, dans l'ambassade écrite par Priscus, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur sa félicité dans ces pays-là.

(l) Voyez encore Salvien, liv. V; & les loix du code & du digeste là-dessus.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cause de l'établissement des barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abbatu.*

COMME, dans le tems que l'empire s'affoiblissoit, la religion chrétienne s'établissoit, les chrétiens reprochoient aux payens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens disoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'associant trois collegues (a); parce que chaque empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses, & entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul; que, par-là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & se changerent en forêts. Les payens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau

(a) Lactance, de la mort des persécuteurs.

inoui jusqu'alors : & comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les autres effets de la nature à la colere des dieux ; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, & par conséquent, très-capables de séduire.

„ Quelle chose peut mieux nous con-
„ duire à la connoissance des dieux, di-
„ soit-il, que l'expérience de nos prospé-
„ rités passées ? Nous devons être fideles
„ à tant de siecles, & suivre nos peres
„ qui ont suivi si heureusement les leurs.
„ Pensez que Rome vous parle & vous
„ dit : grands princes, peres de la patrie,
„ respectez mes années, pendant lesquel-
„ les j'ai toujours observé les cérémonies
„ de mes ancêtres, ce culte a soumis l'u-
„ nivers à mes loix : c'est par-là qu'An-
„ nibal a été repoussé de mes murailles,
„ & que les Gaulois l'ont été du capi-
„ tole. C'est pour les dieux de la patrie
„ que nous demandons la paix ; nous la
„ demandons pour les dieux indigetes.

„ Nous n'entrons point dans des disputes
„ qui ne conviennent qu'à des gens oi-
„ sifs ; & nous voulons offrir des prieres,
„ & non pas des combats (b) ".

Trois auteurs célebres répondirent à Symmaque. Oroſe compoſa ſon hiſtoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'auſſi grands malheurs que ceux dont ſe plaignoient les païens. Salvien fit ſon livre, où il ſoutient que c'étoient les déréglemens des chrétiens qui avoient attiré les ravages des barbares (c) : & ſaint Auguſtin fit voir que la cité du ciel étoit différente de cette cité de la terre (d) où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenſes auſſi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviſer toutes les puiſſances qui leur faiſoient ombrage ; dans la ſuite, ils n'y purent réuſſir. Il fallut ſouffrir qu'Attila ſoumît toutes les nations du nord : il s'étendit depuis le Danube juſqu'au Rhin, détruiſit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits ſur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

(b) Lettres de Symmaque, livre X, lettre 54.
(c) Du gouvernement de dieu.
(d) De la cité de dieu.

„ Théodose, disoit-il insolemment, est „ fils d'un pere très-noble, aussi bien „ que moi; mais, en me payant le tri- „ but, il est déchu de sa noblesse, & est „ devenu mon esclave : il n'est pas juste „ qu'il dresse des embûches à son maître, „ comme un esclave méchant (e) ".

„ Il ne convient pas à l'empereur, di- „ soit-il dans une autre occasion, d'être „ menteur. Il a promis à un de mes su- „ jets de lui donner en mariage la fille „ de Saturnilus : s'il ne veut pas tenir sa „ parole, je lui déclare la guerre ; s'il ne „ le peut pas, & qu'il soit dans cet état „ qu'on ose lui désobéir, je marche à „ son secours ".

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'Attila laissa subsister les Romains : il suivoit les mœurs de sa nation, qui le portoient à soumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois où nous le représente Priscus (f), maître de toutes les nations barbares, &, en quelque façon, de presque toutes celles qui étoient poli-

(e) Histoire gothique, & relation de l'ambassade écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune.

(f) Histoire gothique : *Hæ sedes regis barbariem totam tenentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Jornandès, *de rebus geticis.*

cées (g), étoit un des grands monarques dont l'hiſtoire ait jamais parlé.

On voyoit, à ſa cour, les ambaſſadeurs des Romains d'orient, & de ceux d'occident, qui venoient recevoir ſes loix, ou implorer ſa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendit les Huns transfuges, ou les eſclaves romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque miniſtre de l'empereur. Il avoit mis, ſur l'empire d'orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées romaines. Il envoyoit à Conſtantinople ceux qu'il vouloit récompenſer, afin qu'on les comblât de biens, faiſant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ſes ſujets, & il ne paroit pas qu'il en fût haï (h). Prodigieuſement fier, & cependant ruſé; ardent dans ſa colere, mais ſachant pardonner ou différer la punition ſuivant qu'il convenoit à ſes intérêts; ne faiſant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner aſſez

(g) Il paroit, par la relation de Priſcus, qu'on penſoit à la cour d'Attila à ſoumettre encore les Perſes.

(h) Il faut conſulter, ſur le caractere de ce prince & les mœurs de ſa cour, Jornandès & Priſcus.

d'avantages; fidèlement ſervi des rois même qui étoient ſous ſa dépendance, il avoit gardé, pour lui ſeul, l'ancienne ſimplicité des mœurs des Huns. Du reſte, on ne peut guere louer ſur la bravoure de chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres verſoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après ſa mort, toutes les nations barbares ſe rediviſerent; mais les Romains étoient ſi foibles qu'il n'y avoit pas de ſi petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invaſion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invaſions. Depuis celle qui fut ſi générale ſous Gallus; il ſembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrein; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à ſa chûte, juſqu'à ce qu'il s'affaiſſa tout à coup ſous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechaſſé les barbares dans leur pays; ils y ſeroient tout de même rentrés pour mettre en ſureté leur butin. En vain on les extermina; les villes n'étoient pas moins ſaccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou diſperſées (i).

(i) C'étoit une nation bien deſtructive que celle

Lorſqu'une province avoit été ravagée, les barbares qui ſuccédoient, n'y trouvant plus rien, devoient paſſer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Miſie, la Pannonie; quand ces pays furent dévaſtés, on ruina la Macédoine, la Theſſalie, la Grece; de-là il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'eſt-à-dire, le pays habité, ſe rétréciſſoit toujours, & l'Italie devenoit frontiere.

La raiſon pourquoi il ne ſe fit point ſous Gallus & Gallien, d'établiſſement de barbares, c'eſt qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainſi lorſque les Normands, images des conquérans de l'empire, eurent, pendant pluſieurs ſiecles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entierement déſerte, & ſe la partagerent (k).

La Scythie, dans ces temps-là, étant

des Goths : ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. Hiſtoire byzantique de Malchus, dans l'extrait des ambaſſades.

(k) Voyez, dans les chroniques recueillies par André du Cheſne, l'état de cette province, vers la fin du neuvieme & le commencement du dixieme ſiécle. *Script. Norman. hiſt. veteres.*

preſque toute inculte (l), les peuples y étoient ſujets à des famines fréquentes. Ils ſubſiſtoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voiſines du Danube (m). Les barbares donnoient, en retour, les choſes qu'ils avoient pillées, les priſonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorſqu'on ne put plus leur payer des tributs aſſez forts pour les faire ſubſiſter, ils furent forcés de s'établir (n).

L'empire d'occident fut le premier abbattu : en voici les raiſons.

Les

(l) Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite meſure ; parce que, dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille meſure de bled. Olympiodore, dans la bibliotheque de Photius, livre XXX.

(m) On voit, dans l'hiſtoire de Priſcus, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, ſur les bords du Danube.

(n) Quand les Goths envoyerent prier Zénon de recevoir dans ſon alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamer ; le ſénat, conſulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas ſuffiſans pour nourrir deux peuples goths, & qu'il falloit choiſir l'amitié de l'un des deux. Hiſtoire de Malchus dans l'extrait des ambaſſades.

Les barbares, ayant passé le Danube, trouvoient à leur gauche le Bosphore, Constantinople, & toutes les forces de l'empire d'orient, qui les arrêtoient : cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite, du côté de l'Illyrie, & se poussoient vers l'occident. Il se fit un reflux de nations & un transport de peuples de ce côté-là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe ; au lieu que, dans la premiere invasion, sous Gallus, les forces des barbares se partagerent.

L'empire ayant été réellement divisé, les empereurs d'orient, qui avoient des alliances avec les barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'occident. Cette division dans l'administration, dit Priscus (o), fut très préjudiciable aux affaires d'occident. Ainsi les Romains d'orient (p) refuserent à ceux d'occident une armée navale, à cause de leur alliance avec les Vandales. Les Visigots, ayant fait alliance avec Arcadius, entrerent en occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne (q). Enfin Zénon,

(o) Livre II.
(p) Priscus, livre II.
(q) Procope, guerre des Vandales.

pour se défaire de Theodoric, le persuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déja ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genséric, Roi des Vandales (r). Ce dernier craignoit les Goths (s) : il avoit marié son fils avec la fille du Roi des Goths; & lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée : il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchainés par ces deux princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'occident fut sur-tout déplorable : il n'avoit point de forces de mer; elles étoient toutes en orient (t), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales, & d'autres peuples, attaquoient par-tout les côtes d'occident. Il vint une ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus (u), pour faire savoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une reconciliation avec les Vandales.

(r) Priscus, livre II.

(s) Voyez Jornandes, *de rebus geticis*, chapitre 36.

(t) Cela parut, sur-tout, dans la guerre de Constantin & de Licinius.

(u) Priscus, livre II.

Ceux qui gouvernoient en occident ne manquerent pas de politique : ils jugerent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit la tête, & en quelque façon, le cœur de l'empire. On fit passer les barbares aux extrêmités, & on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance : on leur donnoit les plaines ; on se reservoit les pays montagneux, les passages des rivieres, les défilés, les places sur les grands fleuves, on gardoit la souveraineté. Il y a apparence que les peuples auroient été forcés de devenir Romains ; la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, composée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangeres encore : elle forma, sous Odoacer, une aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie : & ce fut le coup mortel porté à cet empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curiosité triste, le destin de la ville de Rome : elle étoit, pour ainsi dire, sans défense ; elle pouvoit être aisément

affamée ; l'étendue de ſes murailles faiſoit qu'il étoit très-difficile de les garder : comme elle étoit ſituée dans une plaine, on pouvoit aiſément la forcer ; il n'y avoit point de reſſource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de ſe retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Veniſe l'eſt aujourd'hui.

Le peuple romain, preſque toujours abandonné de ſes ſouverains, commença à le devenir, & à faire des traités pour ſa conſervation (x) ; ce qui eſt le moyen le plus légitime d'acquerir la ſouveraine puiſſance : c'eſt ainſi que l'Armorique & la Brétagne commencerent à vivre ſous leurs propres loix (y).

Telle fut la fin de l'empire d'occident. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres ſucceſſives ; chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquerent à la fois, & pénétrerent par-tout.

(x) Du temps d'Honorius, Alaric, qui aſſiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre ſon alliance, même contre l'empereur, qui ne put s'y oppoſer. Procope, guerre des Goths, livre I. Voyez Zoſime, livre VI. (y) Zoſime *ib.*

CHAPITRE XX.

1. *Des conquêtes de Justinien.* 2. *De son gouvernement.*

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient réciproquement: & toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruisirent, pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir; & cela fit que l'empire d'orient subsista encore du tems.

D'ailleurs, le nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord: car, après les premieres invasions des Goths & des Huns, sur-tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui s'étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup: répandues dans les divers lieux de

leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de conquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent aussi heureusement contre les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarrasins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux barbares, la secte arienne étoit, en quelque façon, dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion & leur établissement, cette secte fut, en quelque façon, détruite chez les Romains: les barbares ariens, ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; & il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces barbares, dont l'art & le génie n'étoient guere d'attaquer les villes, & encore moins de les défendre, en laisserent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genséric (a), comme celles d'Espagne le fu-

(a) Procope, guerre des Vandales, livre I.

rent dans la suite par Vitisa (b), dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la molesse, & devinrent incapables des fatigues de la guerre (c): les Vandales languissoient dans la volupté: une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la dance, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (d), dit Malchus (e), depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenoit toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, & étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths & des Vandales ne se servoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit

(b) Mariana, histoire d'Espagne, livre VI, chapitre 19.

(c) Procope, guerre des Vand. liv. II.

(d) Du temps d'Honoric.

(e) Histoire Byzantine, dans l'extrait des ambassades.

combattre de loin (f): c'eſt à cette différence que Bélisaire attribuoit une partie de ſes ſuccès.

Les Romains (ſur-tout ſous Juſtinien) tirerent de grands ſervices des Huns, peuples dont étoient ſortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puiſſance par la défaite d'Attila, & les diviſions que le grand nombre de ſes enfans fit naître, ils ſervirent les Romains en qualité d'auxiliaires & ils formerent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations barbares ſe diſtinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer (g). Les Goths & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main; les Huns étoient des archers admirables; les Sueves de bons hommes d'infanterie; les Alains étoient peſamment armés; & les Hérules étoient une troupe légere. Les Romains pre-

(f) Voyez Procope, guerre des Vandales, livre I; & le même auteur, guerre des Goths, livre I. Les archers goths étoient à pied; ils étoient peu inſtruits.

(g) Un paſſage remarquable de Jornandès nous donne toutes ces différences: c'eſt à l'occaſion de la bataille que les Gépides donnerent aux enfans d'Attila.

noient, dans toutes ces nations, les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins, & combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup, si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples barbares, ou plutôt les essaims sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits; tout dépendoit des circonstances; &, pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'avanturiers, qui trouvoient un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Espagne: les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passerent en Afrique, où ils fonderent un grand empire.

Justinien ne put équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux; &, quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats (h). C'étoit une en-

(h) Procope, guerre des Goths, livre II.

treprise bien hardie : & Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont presque jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées : si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés : outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode, on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique ; & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec Amalasonte, Reine des Goths. Lorsqu'il fut

envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir, il affama ses ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les Rois des Goths & des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvellés (i).

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme (k), les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude; mais le gouvernement tirannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque Narses fut encore donné à ce regne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance

(i) Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(k) Voyez Suidas, à l'article *Bélisaire*.

de l'empereur, car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fideles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause, non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulieres, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples passerent le Danube, désolerent l'Illyrie, la Macédoine & la Grece; & les Perses, dans quatre invasions, firent à l'orient des plaies incurables (1).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide: l'Italie & l'Afrique furent à peine conquises qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit long-temps prosti-

(1) Les deux empires se ravagerent d'autant plus, qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis.

tuée (m) : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires; &, mettant sans cesse dans les affaires les passions & les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux.

En orient, on a, de tout temps, multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats: mais, à Constantinople, la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit, de tout temps, divisé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verds:* elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu; & chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire, de l'oisiveté d'une grande partie du peuple.

(m) L'impératrice Théodora.

Mais les diviſions, toujours néceſſaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs; parce qu'elles ne produiſoient que le changement du ſouverain, & non le rétabliſſement des loix & la ceſſation des abus.

Juſtinien, qui favoriſa les *bleus*, & refuſa toute juſtice aux *verds* (*n*), aigrit les deux factions, &, par conſéquent, les fortifia.

Elles allerent juſqu'à anéantir l'autorité des magiſtrats : les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles; les *verds* ceſſerent de les reſpecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (o).

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoiſſance furent ôtés, les familles s'entredétruiſirent: tout ſcélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus*; tout homme qui fut volé ou aſſaſſiné, fut de celle des *verds*.

(n) Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des verds, haïſſoit le peuple parce qu'il applaudiſſoit à l'autre.

(o) Pour prendre une idée de l'eſprit de ces temps-là, il faut voir Théophanes, qui rapporte une longue converſation qu'il y eut au théâtre entre les verds & l'empereur.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel : l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice générale en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de tirannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne ferois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-dessus dans son histoire secrette ; parce que les éloges magnifiques qu'il a fait de ce prince, dans ses autres ouvrages, affoiblissent son témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus stupide & le plus cruel des tirans.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'histoire secrette. La premiere, c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce regne & dans les suivans.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous : ce sont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cents dernieres années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance (p), qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on

(p) Voyez les novelles de Justinien.

n'explique ceci par l'hiſtoire ſecrette, & qu'on ne diſe que ce prince vendoit également ſes jugemens & ſes loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion ſur les matieres de religion, dans des circonſtances qui rendoient ſon zéle entiérement indiſcret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur empire, en y laiſſant toute ſorte de culte; dans la ſuite, on le réduiſit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les ſectes qui ne dominoient pas.

Ces ſectes étoient des nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquiſes par les Romains, avoient conſervé leur ancienne religion, comme les ſamaritains & les juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les ſectateurs de Montan dans la Phrygie; les manichéens, les ſabatiens, les arriens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion groſſiere comme eux-mêmes.

Juſtinien, qui détruiſit ces ſectes par l'épée ou par ſes loix, & qui, les obligeant à ſe révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes pluſieurs provinces.

Il crut avoir augmenté le nombre des fideles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la destruction des samaritains, la Palestine devint déserte: & ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affoiblit l'empire, par zele pour la religion, du côté par où, quelques regnes après, les Arabes pénétrerent pour le détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels: il suivoit le concile de Calcédoine; & l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein (q).

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit élever partout, il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un état floriſſant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places: ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des

(q) Livre IV, chapitre 10.

tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontiere ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier; & alors on eut plus de places & moins de forces, plus de retraite & moins de sureté (r). La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (s), qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entieres, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.

(r) Auguste avoit établi neuf frontieres ou marches : sous les empereurs suivans, le nombre en augmenta. Les barbares se montroient-là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, livre LV, rapporte que de son temps, sous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit, par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, que, dans le seul empire d'orient, il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphilie, la Licaonie, la Pysidie, devinrent des marches ; & tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome.

(s) Et des Anglois.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'empire d'orient.

DANS ce temps-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du nord (a), parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, les en séparoit; & qu'ils gardoient un passage fort étroit (b), fermé par une porte, qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : par-tout ailleurs, ces barbares étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde qui coule de l'ouest à l'est; & dont on défendoit aisément les passages (c).

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'orient; au midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes

(a) Les Huns.
(b) Les portes Caspiennes.
(c) Procope, guerre des Perses, livre I.

arabes, qui ne ſongeoient qu'à ſe piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. „ Nous ſavons, diſoit un ambaſſadeur de „ Hormiſdas (d), que les Romains ſont „ occupés à pluſieurs guerres, & ont à „ combattre contre preſque toutes les nations; ils ſavent, au contraire, que „ nous n'avons de guerre que contr'eux ".

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perſes l'avoient-ils cultivé. „ Les Perſes, diſoit Béliſaire „ à ſes ſoldats, ne vous ſurpaſſent point „ en courage; ils n'ont ſur vous que l'avantage de la diſcipline ".

Ils prirent, dans les négociations, la même ſupériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garniſon aux portes Caſpiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme ſi chaque peuple n'avoit pas ſes frontieres à garder: ils ſe faiſoient payer pour la paix, pour les treves, pour les ſuſpenſions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit paſſé à faire la guerre.

Les Avares ayant traverſé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps,

(d) Ambaſſades de Ménandre.

n'avoient point de troupes à leur oppoſer, occupés contre les Perſes lorſqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perſes, furent encore forcés de ſe ſoumettre à un tribut; & la majeſté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Juſtin, Tibere & Maurice travaillerent avec ſoin à défendre l'empire: ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice preſque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les priſonniers qu'il avoit faits moyennant une demi-piece d'argent par tête; ſur ſon refus, il les fit égorger. L'armée romaine indignée ſe révolta; & les verds s'étant ſoulevés en même temps, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & ſes enfans.

L'hiſtoire de l'empire grec, c'eſt ainſi que nous nommerons dorénavant l'empire romain, n'eſt plus qu'un tiſſu de révoltes, de ſéditions & de perfidies. Les ſujets n'avoient pas ſeulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes: & la ſucceſſion des empereurs fut ſi interrompue, que le titre de *porphyrogénete*, c'eſt-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les

impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes des diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les payſans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du saint Esprit; Nestorius, l'unité de la personne de Jésus-Christ; Eutichès, ses deux natures; les Monothélites, ses deux volontés; il fallut assembler des conciles contre eux : mais les décisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux hérétiques que les Grecs, qui se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets; & les peuples s'accoutumerent à penser que des princes, si souvent rebelles à Dieu, n'avoient pu être choisis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus lorsque les mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéressoient pas directement la religion furent foiblement punis : on se contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la personne du prince (e) : des actions pareilles purent se commettre sans danger, & même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens impériaux fit que l'on jetta d'abord les yeux sur ceux qui oserent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre ; mais, dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant guere d'homme considérable qui n'eût, par devers lui, quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

(e) Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, histoire byzantine, dans l'extrait des ambassades.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guere (f), l'astrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin, avoient succédé, chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux, abolies avec le paganisme. Des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre, & les traités honteux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; &, la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de mérite si mince, qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la nation en formerent l'esprit général, & firent les

(f) Voyez Nicétas, vie d'Andronic Comnene.

les mœurs qui regnent auſſi impérieuſement que les loix.

Il ſemble que les grandes entrepriſes, ſoient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guere les cacher, parce que la communication eſt telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des miniſtres dans toutes les cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des poſtes fait que les nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entrepriſes ne peuvent ſe faire ſans argent, & que, depuis l'invention des lettres-de-change, les négocians en ſont les maîtres, leurs affaires ſont très-ſouvent liées avec les ſecrets de l'état; & ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, ſans une cauſe connue, font que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques ſi communes; enfin l'établiſſement des papiers politiques, font aſſez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aiſément être éclaircis ſur les faits ſecrets.

Les conſpirations dans l'état ſont devenues difficiles, parce que, depuis l'invention des poſtes, tous les ſecrets particuliers ſont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promtitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conſpirateurs ſont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque, mais à préſent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils ſont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foibleſſe de l'empire d'orient.

PHOCAS, dans la confuſion des choſes étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, & le fit mourir: il trouva les provinces envahies & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux que les Arabes ſortirent de leur pays pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès ſi rapides: ils conquirent d'abord la Syrie, la Paleſtine, l'Egypte, l'Afrique, envahirent la Perſe,

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante : non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célebre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa gloire ; & que, lorsqu'aux yeux du monde elle paroit triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Les Sarrasins étoient, depuis long-temps, distingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perses ; les Osroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde ; Sévere, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains qu'ils déso-

loient de loin; ſous Valens, les Goths ne pouvoient leur réſiſter (a); enfin, ils étoient, dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Aſie : c'étoit tout le contraire pour la cavalerie; je parle de celle des Parthes, des Oſroéniens, & des Sarraſins : & c'eſt ce qui arrêta les conquêtes des Romains; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Aſie.

Cette cavalerie étoit peſante (b) & celle d'Europe étoit légere; c'eſt aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Friſe n'étoient point, pour ainſi dire, encore faites (c); & l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la cavalerie ſervoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais ſe ſont diſſi-

(a) Livre IV.

(b) Voyez ce que dit Zoſime, liv. I, ſur la cavalerie d'Aurelien & celle de Palmyre. Voyez auſſi Ammien Marcellin, ſur la cavalerie des Perſes.

(c) C'étoit, pour la plupart, des terres ſubmergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

pés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur le Neker, & ceux des Romains sur le Rhin (d), ont fait bien des changemens (e); le commerce s'étant établi, des pays qui ne produisoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait usage (f).

Constantin, fils d'Héraclius, ayant été empoisonné, & son fils Constant tué en Sicile, Constantin *le barbu* son fils aîné lui succéda (g): les grands des provinces d'orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres freres, soutenant que, comme il faut croire en la trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire grecque est pleine de traits pareils: &, le petit esprit étant parvenu à faire le caractere de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, & l'on vit des troubles sans cause, & des révolutions sans motifs.

(d) Voyez Ammien Marcellin, livre XXVII.

(e) Le climat n'y est plus aussi froid que le disoient les anciens.

(f) César dit que les chevaux des Germains étoient vilains & petits, livre IV, chapitre 2. Et Tacite, des mœurs des Germains, dit: *Germania pecorum fœcunda, sed pleraque improcera.*

(g) Zonaras, vie de Constantin le barbu.

Une bigotterie universelle abattit les courages, & engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'orient où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette paresse, cette molleſſe des nations d'Asie, se mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui, étant prêt de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués (h).

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurerent de douleur de ce que leur général avoit fait une treve qui les empêchoit de répandre le sang des chrétiens (i).

C'est que la différence est totale entre une armée fanatique & une armée bigotte : on le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecosse comme celle des Grecs.

(h) Théophilacte, livre II, chap. 3. hiſtoire de l'empereur Maurice.

(i) Hiſtoire de la conquête de la Syrie, de la Perse & de l'Egypte, par les Sarrasins, par Mr. Ockley.

Une superstition grossiere, qui abaisse l'esprit autant que la religion l'éleve, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images, & l'on vit des généraux lever un siége (k), & perdre une ville (l), pour avoir une relique.

La religion chrétienne dégénéra, sous l'empire grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites, avant que le czar Pierre I eût fait renaître cette nation, & introduit plus de changemens dans un état qu'il gouvernoit que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils usurpent.

On peut aisément croire que les Grecs tomberent dans une espece d'idolâtrie. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemans de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant, lorsque les historiens grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passerent pour aller dans la terre sainte, Nicétas dit que

(k) Zonare, vie de Romain Lacapene.
(l) Nicétas, vie de Jean Comnene.

les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or si, dans la maniere de penser des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quelle devoit être l'énormité du leur ?

Il pensa bien y avoir, en orient, à peu près la même révolution qui arriva, il y a environ deux siecles, en occident, lorsqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à sentir les abus & les déréglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirerent l'église, au lieu de la réformer.

Léon *l'Isaurien*, Constantin *Copronyme*, Léon son fils, firent la guerre aux images : &, après que le culte en eut été rétabli par l'impératrice Irene, Léon *l'Arménien*, Michel *le begue*, & Théophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant : ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état (m); &, prenant toujours les voies extrêmes, ils

(m) Long-temps avant, Valens avoit fait une loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandès, *de regn. succeff.*; & la loi XXVI, cod. *de decur.*

voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les moines (n), accusés d'idolâtrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accusant, à leur tour, de magie (o): &, montrant au peuple les églises dénuées d'images & de tout ce qui avoit fait, jusques-là, l'objet de sa vénération, ils ne lui laisserent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, & fit que, dans la suite, les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte modéré, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres; il étoit question de la puissance; & les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir, qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres

(n) Tout ce qu'on verra ici sur les moines grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une chose ne soit pas bonne, parce que, dans de certains temps, ou dans quelque pays, on en a abusé.

(o) Léon le grammairien, vie de Léon l'Arménien. *Ibid.* vie de Théophile. Voyez Suidas, à l'article Constantin, fils de Léon.

contre eux; & que, quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques siecles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines, & qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la lumiere qui apparut autour de Jésus-Christ, sur le Thabor, étoit créée ou incréée. Dans le fonds, les moines ne se soucioient pas qu'elle fût plus l'un que l'autre; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit nécessairement que cette lumiere fût incréée.

La guerre que les empereurs iconoclastes déclarerent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement; que l'on employa, en faveur du public, les revenus publics; & qu'enfin on ôta au corps de l'état ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote (p), qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les dis-

(p) livre IV.

traire & les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora retablit les images, & les moines recommencerent à abuſer de la piété publique: ils parvinrent juſqu'à opprimer le clergé ſéculier même: ils occuperent tous les grands ſiéges (d), & exclurent, peu à peu, tous les eccléſiaſtiques de l'épiſcopat; c'eſt ce qui rendit ce clergé intolérable: &, ſi l'on en fait le parallele avec le clergé latin, ſi l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Conſtantinople, on verra des gens auſſi ſages que les autres étoient peu ſenſés.

Voici une étrange contradiction de l'eſprit humain. Les miniſtres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la ſociété civile, s'embarraſſerent peu de ſes affaires. Lorſque la religion chrétienne fut établie, les eccléſiaſtiques, qui étoient plus ſéparés des affaires du monde, s'en mêlerent avec modération; mais lorſque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le ſeul clergé, ces gens, deſtinés par une profeſſion plus particuliere à fuir & à

(q) Voyez Pachymere, livre VIII.

craindre les affaires, embraſſerent toutes les occaſions qui purent leur y donner part; ils ne ceſſerent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune treve, aucune négociation, aucun mariage ne ſe traita que par le miniſtere des moines, les conſeils du prince en furent remplis, & les aſſemblées de la nation preſque toutes compoſées.

On ne ſauroit croire quel mal il en réſulta. Ils affoiblirent l'eſprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choſes bonnes. Pendant que Baſile occupoit les ſoldats de ſon armée de mer à bâtir une égliſe, à ſaint Michel, il laiſſa piller la Sicile par les Sarraſins, & prendre Syracuſe: & Léon ſon ſucceſſeur, qui employa ſa flotte au même uſage, leur laiſſa occuper Tauroménie & l'iſle de Lemnos (r).

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'aſſura que Dieu étoit ſi content de ſon zéle pour la paix de l'égliſe, que ſes ennemis n'oſeroient l'at-

(r) Zonaras & Nicéphore, vie de Baſile & de Léon.

taquer. Le même craignoit que Dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner son état, & qu'il déroboit aux affaires spirituelles (s).

Les Grecs, grands parleurs, grands disputeurs, naturellement sophistes, ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour se corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes théologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paléologue, dont le regne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zèle téméraire de certaines personnes, qui, en décriant sa conduite avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, & de négliger la ruine des provin-

(s) Pachymere, livre VII.

ces. „ Je me suis contenté, disoit-il, „ de pourvoir à ces parties éloignées par „ le ministere des gouverneurs, qui m'en „ ont dissimulé les besoins, soit qu'ils „ fussent gagnés par argent, soit qu'ils „ appréhendassent d'être punis (t) ".

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs & les grands de l'état se retiroient dans les églises, que le patriarche étoit maître de se livrer ou non, & exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorsque le vieux Andronic (u) fit dire au patriarche qu'il se mêlât des affaires de l'église, & laissât gouverner celles de l'empire; „ C'est, lui répondit le patriarche, „ comme si le corps disoit à l'ame: je ne „ prétends avoir rien de commun avec „ vous, & je n'ai que faire de votre se- „ cours pour exercer mes fonctions. "

De si monstrueuses prétentions étant insuportables aux princes, les patriarches

(t) Pachymere, livre VI, ch. 29. On a employé la traduction de Mr. le président Cousin.

(u) Paléologue. Voyez l'histoire des deux Andronic, écrite par Cantacuzene, livre I, chapitre 50.

furent très-souvent chassés de leur siége. Mais, chez une nation superstitieuse, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des schismes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que lorsque Cantacuzene prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean & l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines (x): &, quand Mahomet II. l'assiégea, il ne put suspendre les haines théologiques (y); & on y étoit plus occupé du concile de Florence, que de l'armée des Turcs (z).

(x) Cantacuzene, livre III, ch. 99.

(y) Ducas, histoire des derniers Paléologues.

(z) On se demandoit si on avoit entendu la messe d'un Prêtre qui eut consenti à l'union; on l'auroit fui comme le feu: on regardoit la grande église comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit ses anathêmes sur tous ceux qui désiroient la paix. Ducas, *ibid.*

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas extrêmes : mais, dans celles que nous avons sur la religion, comme, par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymere connoîtront bien l'impuissance où étoient & où seront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur (a) qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher ; on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse ; & l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir, & la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se feroient jamais accommodés jusqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsene firent une convention avec ceux qui suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux

(a) Andronic Paléologue.

partis écriroient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de Dieu seroit suivi; & que, si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, & non pas du hazard; & la guerre recommença plus vive que jamais (b).

On doit donner une grande attention aux disputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faisant voir que leur maniere de penser est si importante qu'elle décide du repos de l'état & de la sureté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on raffineroit sur le point d'honneur.

Les empereurs grecs eurent si peu de prudence que, quand les disputes furent

(b) Pachymere, livre I.

endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anaſtaſe (c), Juſtinien (d), Héraclius (e), Manuel Comnene (f), propoſerent des points de foi à leur clergé & à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainſi, péchant toujours dans la forme & ordinairement dans le fonds, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu ſi bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des diſputes vaines ſur la nature de Dieu, qui, ſe cachant aux ſavans, parce qu'ils ſont orgueilleux, ne ſe montre pas mieux aux grands de la terre.

C'eſt une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards deſpotique ; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais ; le pouvoir le plus immenſe eſt toujours borné par quelque coin. Que le grand ſeigneur mette un nouvel impôt à Conſtantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perſe peut bien con-

(c) Evagre, livre III.
(d) Procope, hiſtoire ſecrette.
(e) Zonare, vie d'Héraclius.
(f) Nicétas, vie de Manuel Comnene.

traindre un fils de tuer son pere, ou un pere de tuer son fils (g); mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, & elle s'arrête nécessairement.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique & de la séculiere; ce qui fit que l'on tomba, de part & d'autre, dans des égaremens continuels.

Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée, non seulement sur la religion, mais encore sur la raison & la nature, qui veulent que les choses réellement séparées, & qui ne peuvent subsister que séparées, ne soient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fit pas un corps séparé, cette distinction y étoit aussi connue que parmi nous. Claudius avoit consacré à la Liberté la maison de Ciceron, lequel, revenu de son exil, la demanda: les pon-

(g) Voyez Chardin.

tifes décideront que, ſi elle avoit été conſacrée ſans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre ſans bleſſer la religion. „ Ils ont déclaré, dit Cice-„ ron (h), qu'ils n'avoient examiné que „ la validité de la conſécration, & non „ la loi faite par le peuple ; qu'ils avoient „ jugé le premier chef comme pontifes, „ & qu'ils jugeroient le ſecond comme „ ſénateurs ".

CHAPITRE XXIII.

1. *Raiſon de la durée de l'empire d'orient.*
2. *Sa deſtruction.*

APRES ce que je viens de dire de l'empire grec, il eſt naturel de demander comment il a pu ſubſiſter ſi long-temps. Je crois pouvoir en donner les raiſons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs ſe diſputerent le caliphat ; & le feu de leur premier zèle ne produiſit plus que des diſcordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perſe, & s'y étant diviſés ou affoiblis,

(h) Lettres à Atticus, lettre IV.

les Grecs ne furent plus obligés de tenir ſur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Conſtantinople, ayant trouvé la compoſition d'un feu que l'on ſouffloit par un tuyau, & qui étoit tel, que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faiſoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent uſage, furent en poſſeſſion, pendant pluſieurs ſiecles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, ſur-tout celles des Arabes qui venoient, d'Afrique ou de Syrie, les attaquer juſqu'à Conſtantinople.

Ce feu fut mis au rang des ſecrets de l'état; & Conſtantin porphyrogénete, dans ſon ouvrage dédié à Romain ſon fils, ſur l'adminiſtration de l'empire, l'avertit que, lorſque les barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui eſt pas permis de leur en donner; parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Conſtantin, défendit de le communiquer aux autres nations; & que ceux qui avoient oſé le faire avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'égliſe.

Conſtantinople faiſoit le plus grand & preſque le ſeul commerce du monde, dans

un temps où les nations gothiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'industrie par-tout ailleurs : les manufactures de soie y avoient passé de Perse ; &, depuis l'invasion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perse même. D'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer ; cela mit dans l'état d'immenses richesses, &, par conséquent, de grandes ressources ; &, si-tôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnene étoit le Néron des Grecs : mais comme parmi tous ses vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices & les vexations des grands, on remarqua que, pendant trois ans qu'il régna, plusieurs provinces se rétablirent (a).

Enfin les barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, & servirent même de barriere contre d'autres Barbares.

Ainsi, pendant que l'empire étoit affaissé sous un mauvais gouvernement, des causes particulieres le soutenoient. C'est

(a) Nicétas, vie d'Andronic Comnene, livre II.

ainſi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe ſe maintenir, malgré leur foibleſſe, par les tréſors des Indes; les états temporels du pape, par le reſpect que l'on a pour le ſouverain; & les corſaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettoient au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes (b).

L'empire des Turcs eſt à préſent, à peu près, dans le même degré de foibleſſe où étoit autrefois celui des Grecs; mais il ſubſiſtera long-temps; car, ſi quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en pourſuivant ſes conquêtes, les trois puiſſances commerçantes de l'Europe connoiſſent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défenſe ſur le champ (c).

C'eſt leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Eſpagnols, les hommes du monde les

(b) Ils troublent la navigation des Italiens dans la méditerranée.

(c) Ainſi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait ſous le pontificat de Léon X, par lequel l'empereur devoit ſe rendre, par la Boſnie, à Conſtantinople, le roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas ſérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

plus propres à posséder inutilement un grand empire.

Dans le temps de Basile porphyrogénete, la puissance des Arabes fut détruite en Perse. Mahomet, fils de Sambraël, qui régnoit, appella du nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (d). Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné contre ses soldats, ordonna qu'ils passeroient devant lui vêtus en robes de femmes; mais ils se joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la garnison qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvrirent le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse, ils se répandirent, d'orient en occident, sur les terres de l'empire; & Romain Diogène ayant voulu les arrêter, ils le prirent prisonnier, & soumirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelque temps après, sous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquerent l'occident. Il y avoit long-temps qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites;

(d) Histoire écrite par Nicephore Bryene-César, vies de Constantin Ducas & Romain Diogène.

& elle auroit éclaté plutôt, si les Italiens n'avoient plus pensé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances, lorsque tout à coup il se répandit, en Europe, une opinion religieuse, que les lieux où Jésus-Christ étoit né, ceux où il avoit souffert, étant profanés par les infideles, le moyen d'effacer ses péchés étoit de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur proposoit d'expier en suivant leur passion dominante; tout le monde prit donc la croix & les armes.

Les croisés étant arrivés en orient, assiégerent Nicée, & la prirent; ils la rendirent aux Grecs: &, dans la consternation des infideles, Aléxis & Jean Comnene rechasserent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémit du péril de voir passer au milieu de ses états, & se succéder des héros si fiers & de si grandes armées.

Ils cherchèrent donc à dégoûter l'Europe de ces entrepriſes : & les croiſés trouverent par-tout des trahiſons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencé des expéditions, n'avoient rien fait pour ſe faire ſouffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnene contre nous (e), on voit dans le fond que, chez une nation étrangere, nous ne nous contraignions point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte françois alla ſe mettre ſur le trône de l'empereur ; le comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit : „ vous de„ vez ſavoir que, quand on eſt dans un „ pays, il en faut ſuivre les uſages. Vrai„ ment, voilà un beau payſan, répon„ dit-il, de s'aſſeoir ici, tandis que tant „ de capitaines ſont debout ! “

Les Allemands qui paſſerent enſuite, & qui étoient les meilleures gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouverent par-tout des eſprits que nous avions révoltés (f).

(e) Hiſtoire d'Aléxis ſon pere, livres X & XI.

(f) Nicétas, hiſtoire de Manuel Comnene, livre I.

Enfin, la haine fut portée au dernier comble : &, quelques mauvais traitemens faits à des marchands Vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zéle, déterminerent les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris que dans ces derniers temps, les Tartares trouverent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés, ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes ; ils portoient à la main une écritoire & du papier, par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à la profession des armes (g) ; & après la guerre, ils refuserent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'occident, & y élurent empereur le comte de Flandres, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'orient, séparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins, qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant

(g) Nicétas, histoire, après la prise de Constantinople, chapitre 3.

trouvé une infinité dans leur établiſſement, les Grecs repaſſerent d'Aſie en Europe, reprirent Conſtantinople & preſque tout l'orient.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni les reſſources ni la puiſſance.

Il ne poſſéda guére, en Aſie, que les provinces qui ſont en-deçà du Méandre & du Sangare: la plupart de celles de l'Europe furent diviſées en de petites ſouverainetés.

De plus, pendant ſoixante ans que Conſtantinople reſta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant diſperſés, & les conquérans occupés à la guerre, le commerce paſſa entierement aux villes d'Italie; & Conſtantinople fut privée de ſes richeſſes.

Le commerce même de l'intérieur ſe fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent ſe concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer ſans payer de droits (h): & les Vénitiens, qui n'accepterent point de paix, mais quelques tréves, & qu'on ne voulut pas irriter n'en payerent pas non plus.

(b) Cantacuzene livre IV.

Quoiqu'avant la prise de Constantinople, Manuel Comnene eût laissé tomber la marine; cependant, comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la rétablir : mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut sans remède, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit sur plusieurs isles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entr'elles : on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates : &, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les fortereſſes, pour se sauver des Turcs (i).

Les Turcs faisoient, pour lors, aux Grecs une guerre singuliere : ils alloient proprement à la chasse des hommes; ils traversoient quelquefois deux cents lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvoit pas, par des présens, faire la paix avec tous; & il étoit

(i) Pachymere, livre VII.

inutile de la faire avec quelques-uns (k). Ils s'étoient faits mahométans ; & le zéle pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuses comme eux (l) ; &, dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'autres (m). Cela les porta à des enlevemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages ; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient au-

(k) Cantacuzene, livre III. ch. 96 ; & Pachymere, livre XI, ch. 9.

(l) Cela donna lieu à cette tradition du nord, rapportée par le Goth Jornandès, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes sorcieres, il les chassa loin de son armée ; qu'elles errerent dans les déserts, où des démons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferociſſimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum, atque exile, nec alia voce notum, niſi quæ humani ſermonis imaginem aſſignabat.*

(m) Michel Ducas, histoire de Jean Manuel, Jean & Constantin, chap. 9. Constantin porphyrogenete, au commencement de son extrait des ambassades, avertit que, quand les barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes.

trefois causé tant de maux à l'empire romain (n).

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire grec en Asie, les habitans qui purent leur échaper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; & ceux qui trouverent des vaisseaux se réfugierent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans : mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers sultans turcs, sous cette condition (o), aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire seroient menés en esclavage; & chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

(n) Voyez la note (1) de la page précédente.
(o) Voyez l'histoire des empereurs Jean Paléologue & Jean Cantacuzene, écrite par Cantacuzene.

Je n'ai pas le courage de parler des miſéres qui ſuivirent : je dirai ſeulement que, ſous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux fauxbourgs de Conſtantinople, finit comme le Rhin qui n'eſt plus qu'un ruiſſeau lorſqu'il ſe perd dans l'océan.

FIN DES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans les CONSIDERATIONS SUR LES ROMAINS.

A.

Acarnaniens, ravagés par la Macédoine & l'Etolie, *page* 48.
Achaïens : état des affaires de ce peuple, 47.
Actium (*bataille d'*) gagnée par Auguste sur Antoine, 38.
ACYNDINE & BARLAAM. Leur querelle contre les moines grecs, 250.
Adresse. Sa définition, 15.
ADRIEN (*l'empereur*) abandonne les conquêtes de Trajan, 167. On en murmure, *ibid.* Rétablit la discipline militaire, 179.
Affranchissement des esclaves : Auguste y met des bornes, 143. Motifs qui les avoient rendus fréquens, *ibid.* 144.
Afrique (*villes d'*), dépendantes des Carthaginois, mal fortifiées ; 34.
Agriculture (*l'*) & la guerre étoient les deux seules Professions des citoyens romains, 106.
AGRIPPA, général d'Octave, vient à bout de Sextus Pompée, 133.
ALEXANDRE, successeur d'Heliogabale, tué par les soldats romains, 181.
ALEXIS COMNENE : évenemens arrivés sous son regne, 264. Et JEAN COMNENE repoussent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 265.

Allemagne : ses forêts élaguées, ses marais desséchés, 244.
Allemands croisés, paient cher les fautes des croisés françois, 266.
Allié (*le titre d'*) du peuple romain très-recherché, quoiqu'il emportât avec soi un véritable esclavage, 63.
AMALASONTE, reine des Goths, fournit des vivres à Bélisaire, 226.
Ambassadeurs romains parloient par-tout avec hauteur, 62.
Ambition, mal très-commun dans l'empire grec : pourquoi ? 239.
Anarchie, regne à Rome pendant les guerres civiles, 138.
ANDRONIC PALEOLOGUE abandonne la marine : par quelle raison, 252. Réponse insolente d'un patriarche de Constantinople au vieux Andronic, 254. Passe sa vie à discuter des subtilités théologiques, 255.
ANDRONIC COMNENE : le Néron des Grecs, 262.
Angleterre : sagesse de son gouvernement, 92.
ANNIBAL : à quoi il dut ses victoires contre les Romains, 37. Obstacles sans nombre qu'il eut à surmonter, 40. Justifié du reproche qu'on lui fait communément de n'avoir point assiégé Rome immédiatement après la bataille de Cannes, & d'avoir laissé amollir ses troupes à Capoue, 42. Ce furent ses conquêtes même qui changerent sa fortune, 43. Critique de l'auteur, sur la façon dont Tite-Live fait parler ce grand capitaine, 44. Reduit, par Scipion, à une guerre défensive. Il perd une bataille contre le général romain, 45.
ANTIOCHUS. Sa mauvaise conduite dans la guerre qu'il fit aux Romains, 55. Traité deshonorant qu'il fit avec eux, 56.

ANTOINE s'empare du livre des raisons de César, 126. Fait l'oraison funebre de César, 127. Veut se faire donner le gouvernement de la Gaule cisalpine, au préjudice de Décimus Brutus, qui en est revêtu, 129. Défait à Modene, 130. Se joint avec Lépide & Octave, 131. Et Octave poursuivent Brutus & Cassius, *ibid.* Jure de rétablir la république : perd la bataille d'Actium, 135. Une troupe de gladiateurs lui reste fidelle dans ses désastres, 136.
ANTONINS (*les deux*), empereurs chéris & respectés, 169.
APPIEN, historien des guerres de Marius & de Sylla, 107.
APPIUS CLAUDIUS distribue le menu peuple de Rome dans les quatre tribus de la ville, 91.
Arabes : leurs conquêtes rapides, 242, 243. Etoient les meilleurs hommes de trait, 243. Bons cavaliers, *ibid.* Leurs divisions favorables à l'empire d'orient, 261. Leur puissance détruite en Perse, 264.
ARCADIUS fait alliance avec les Visigoths, 217.
Archers crétois, autrefois les plus estimés, 22.
Arianisme, étoit la secte dominante des barbares devenus chrétiens, 182. Secte qui domina quelque temps dans l'empire, *ibid.* Quelle en étoit la doctrine, 238.
Aristocratie, succéde dans Rome à la monarchie, 83. Se transforme, peu à peu en démocratie, 84.
Armées romaines n'étoient pas fort nombreuses, 19. Les mieux disciplinées qu'il y eût, 20. Navales autrefois plus nombreuses qu'elles ne le sont, 39. Dans les guerres civiles de Rome, n'avoient aucun objet déterminé, 136. Ne s'attachoient qu'à la fortune du chef, *ibid.* Sous les empereurs, exerçoient la magistrature, 182.

Dioclétien diminue leur puissance : par quels moyens, 186. *& suiv.* Les grandes armées, tant de terre que de mer, plus embarrassantes que propres à faire réussir une entreprise, 226.

Armes. Les soldats romains se lassent de leurs armes, 204. Un soldat romain étoit puni de mort pour avoir abandonné ses armes, 206.

ARSENE & JOSEPH se disputent le siége de Constantinople : acharnement de leurs partisans, 256, 257.

Arts, comment ils se sont introduits chez les différens peuples, 24. Arts & commerce étoient réputés chez les Romains, des occupations serviles, 105.

Asie, région qui n'a jamais quitté le luxe & la mollesse, 55.

Association de plusieurs villes grecques, 47. De plusieurs princes à l'empire romain, 186. Regardée par les chrétiens comme une des causes de l'affoiblissement de l'empire, 209.

Astrologie judiciaire, fort en vogue dans l'empire grec, 240.

Athamanes, ravagés par la Macédoine & l'Etolie, 48.

Athéniens : état de leurs affaires après les guerres puniques, *ibid.*

ATTILA soumet tout le nord, & rend les deux empires tributaires, 211. Si ce fut par modération qu'il laissa subsister les Romains, 212. Dans quel asservissement il tenoit les deux empires, *ibid.* Son portrait, 213. Son union avec Genséric, 218.

Avares (les) attaquent l'empire d'orient, 237.

AUGUSTE surnom d'Octave, 137. Commence à établir une forme de gouvernement nouvelle, *ibid.* Ses motifs secrets ; & le plan de son gouvernement, 138, 139. Parallele de sa con-

duite avec celle de Céſar, *ibid.* S'il a jamais eu véritablement le deſſein de ſe démettre de l'empire, 140. Parrallele d'Auguſte & de Sylla, 141. Eſt très-reſervé à accorder le droit de bourgeoiſie, 142. Met un gouverneur & une garniſon dans Rome, 144. Aſſigne des fonds pour le paiement des troupes de terre & de mer, 145. Avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des loix, 149.

AUGUSTIN (*ſaint*) réfute la lettre de Symmaque, 211.

Autorité: Il n'en eſt pas de plus abſolue que celle d'un prince qui ſuccéde à une république, 160.

B.

BAJAZET manque la conquête de l'empire d'orient: par quelle raiſon, 223.

Baléares (*les*) étaient eſtimés d'excellens frondeurs, 22.

Barbares devenus redoutables aux Romains, 183, 214 Incurſions des barbares ſur les terres de l'empire romain, ſous Gallus, 184. Et ſur celui d'Allemagne, qui lui a ſuccédé, *ibid.* Rome les repouſſe, 185. Leurs irruptions ſous Conſtantius, 194. Les empereurs les éloignent quelquefois avec de l'argent, 198. Epuiſaient ainſi les richeſſes des Romains, 200. Employés dans les armées romaines à titre d'auxiliaires, 202. Ne veulent pas ſe ſoumettre à la diſcipline romaine, 206. Obtiennent en occident des terres aux extrêmités de l'empire, 219. Auroient pu devenir Romains, *ibid.* S'entre-détruiſent la plûpart, 221. En devenant chrétiens, embraſſent l'arianiſme, 222. Leur politique, leurs mœurs, *ibid. & ſuiv.* Différentes manieres de combattre des diverſes nations barbares, 223. 224. Ce ne furent pas les plus forts qui firent les meilleurs établiſſemens, 225. Une fois éta-

tablis, en devenoient moins redoutables, *ibid.*
BARLAAM & ACYNDINE : leur querelle contre les moines grecs, 250.
BASILE (*l'emper.*) laisse perdre la Sicile par sa faute, 252. PORPHYROGÉNETE : extinction de la puissance des Arabes en Perse, son régne, 264.
Batailles navales dépendent plus à présent des gens de mer que des soldats, 39.
Bataille perdue, plus funeste par le découragement qu'elle occasionne, que par la perte réelle qu'elle cause, 42.
BAUDOUIN, comte de Flandre, couronné empereur par les latins, 267.
BELISAIRE : A quoi il attribue ses succès, 224. Débarque en Afrique, pour attaquer les Vandales, n'ayant que cinq mille soldats, 225. Ses exploits & ses victoires. Portrait de ce général, 226, 227.
Béotiens : portrait de ce peuple, 47.
Bigotisme énerve le courage des Grecs, 246, 247. Effets contraires du bigotisme & du fanatisme, *ibid.*
Bythinie : origine de ce royaume, 53.
Bled (*distribution de*) dans les siecles de la république & sous les empereurs, 191.
Bleus & verds : Factions qui divisoient l'empire d'orient, 229. Justinien favorise les bleus, 230.
Bourgeoisie romaine (*le droit de*) accordé à tous les alliés de Rome, 95. Inconvéniens qui en résultent, 97.
Boussole (*l'invention de la*) a porté la marine à une grande perfection, 38.
Brigue, introduite à Rome, sur-tout pendant les guerres civiles, 138.
BRUTUS & CASSIUS font une faute funeste à la république, 118. Se donnent tous deux la mort, 131.

Butin : comment il se partageoit chez les Romains, 8.

C.

CALIGULA : portrait de cet empereur. Il rétablit les comices, 154. Supprime les accusations du crime de *lese-majesté*, *ibid.* Bizarrerie dans sa cruauté, 158, 159. Il est tué : Claude lui succède, 159.

CALLINIQUE, inventeur du feu grégeois, 261.

Campanie : portrait des peupl. qui l'habitoient, 11.

Cannes (*bataille de*), perdue par les Romains contre les Carthaginois, 40. Fermeté du sénat romain, malgré cette perte, 41.

Capouans, peuple oisif & voluptueux, 11.

Cappadoce : origine de ce royaume, 53.

CARACALLA : caractère & conduite de cet empereur, 175. Augmente la paye des soldats, *ibid.* Met Géta son frere, qu'il a tué, au rang des dieux, 179. Il est mis aussi au rang des dieux par l'empereur Macrin, son successeur & son meurtrier, 180. Effet des profusions de cet empereur, *ibid.* Les soldats le regrettent, *ibid.*

Carthage : portrait de cette république, lors de la premiere guerre punique, 29. Parallele de cette république avec celle de Rome, 29, 30. N'avoit que des soldats empruntés, 33. Son établissement moins solide que celui de Rome, 34. Sa mauvaise conduite dans la guerre, *ibid.* Son gouvernement dur, 35. La fondation d'Alexandrie nuit à son commerce, *ibid.* Reçoit la paix des Romains après la seconde guerre punique à de dures conditions, 45. Une des causes de la ruine de cette république, 92.

CASSIUS & BRUTUS font une faute funeste à la république, 118.

CATON (*Mot de*) sur le premier triumvirat, 113. Conseilloit, après la bataille de Pharsale, de

traîner la guerre en longueur, 117. Parallele de Caton avec Cicéron, 130.
Cavalerie romaine, devenue auſſi bonne qu'aucune autre, 21, 22. Lors de la guerre contre les Carthaginois, elle étoit inférieure à celle de cette nation, 36. *Numide*, paſſe au ſervice des Romains, 37. *Romaine*, n'étoit d'abord que l'onzieme partie de chaque legion: multipliée dans la ſuite, 204.
Cavalerie. A moins beſoin d'être diſciplinée que l'infanterie, 205. *Romaine*, exercée à tirer de l'arc, 223. *d'Aſie*, étoit meilleure que celle *d'*Europe, 244.
Cenſeurs. Quel étoit le pouvoir de ces magiſtrats, 89. *& Juiv.* Ne pouvoient pas deſtituer un magiſtrat, 90. Leurs fonctions par rapport au cens, 91.
Centuries (*Servius Tullius diviſe le peuple romain par*) 90.
CÉSAR (*Parallele de*) avec Pompée & Craſſus, 112. Donne du deſſous à Pompée, *ib. & ſuiv.* Ce qui le met en état d'entreprendre ſur la liberté de ſa patrie, 114. Effraie autant Rome qu'avoit fait Annibal, 116. Ses grandes qualités firent plus pour ſon élévation que ſa fortune tant vantée, *ibid.* Pourſuit Pompée en Grece, 117. Si ſa clémence mérite de grands éloges, 120. Si l'on a eu raiſon de vanter ſa diligence, *ibid.* Tente de ſe faire mettre le diadême ſur la tête, 121. Mépriſe le ſénat, & fait lui-même des ſénatus-conſultes, 121, 122. Conſpiration contre lui, 123. Si l'aſſaſſinat de Céſar fut un vrai crime, *ib. & ſuiv.* Tous les actes qu'il avait faits confirmés par le ſénat après ſa mort, 125, 126. Ses obſéques, 127. Ses conjurés finiſſent preſque tous leur vie malheureuſement, 133. Avec Auguſte, 139. Extinctio

totale de sa maison, 161.
Champ de Mars, 16.
Change (*variations dans le*) : on en tire des inductions, 241.
Chemins publics, bien entretenus chez les Romains, 20.
Chevaux : on en éleve en beaucoup d'endroits qui n'en avoient pas, 244.
Chrétiens. Opinion où l'on étoit dans l'empire grec, qu'il ne falloit pas verser le sang des chrétiens, 239.
Christianisme. Ce qui facilita son établissement dans l'empire romain, 174. Les payens le regardoient comme la cause de la chûte de l'empire romain, 209. *& suiv.* Fait place au Mahométisme, dans une partie de l'Asie & de l'Afrique, 242. Pourquoi Dieu permit qu'il s'éteignit dans tant d'endroits, 243.
CICERON (*conduite de*), après la mort de César, 127. Travaille à l'élévation d'Octave, 129. Parallele de Cicéron avec Caton, 129, 130.
Civiles (*les guerres*) de Rome n'empêchent point son aggrandissement, 118. En général, elles rendent un peuple plus belliqueux & plus formidable à ses voisins, *ibid.* De deux sortes en France, 137.
CLAUDE (*l'empereur*) donne à ses officiers le droit d'administrer la justice, 159.
Clémence. (*Si la*) d'un usurpateur heureux mérite de grands éloges, 120.
CLÉOPATRE fuit à la bataille d'Actium, 135. Avoit sans doute en vue de gagner le cœur d'Octave, 136.
Colonies romaines, 34.
Comices, devenus tumultueux, 97.
Commerce. Raisons pourquoi la puissance où il éleve une nation n'est pas toujours de longue

durée, 36. Et arts étoient réputés chez les Romains des occupations ſerviles, 105.
COMMODE ſuccède à Marc-Aurele, 170.
COMNENE (*Andronic*). Voyez ANDRONIC. (*Alexis*), Voyez ALEXIS. (*Jean*), Voyez JEAN. (*Manuel*) Voyez MANUEL.
Conquêtes des Romains, lentes dans les commencemens, mais continues, 10, 11. Plus difficiles à conſerver qu'à faire, 43.
Conjuration contre Céſar, 123.
Conjurations fréquentes dans les commencemens du régne d'Auguſte, 124. Devenues plus difficiles qu'elles ne l'étoient chez les anciens. Pourquoi, 242.
CONSTANTIN tranſporte le ſiege de l'empire en orient, 190. Diſtribue du bled à Conſtantinople & à Rome, *ibid.* Retire les légions romaines, placées ſur les frontieres, dans l'intérieur des provinces : Suites de cette innovation, 193.
CONSTANT, petit-fils d'Héraclius par Conſtantin, tué en Sicile ; 245.
CONSTANTIN, fils d'Héraclius, empoiſonné, *ibid.*
CONSTANTIN *le barbu*, fils de Conſtant, ſuccède à ſon pere, *ibid.*
Conſtantinople. Ainſi nommée du nom de Conſtantin, 189. Diviſée en deux factions, 229. Pouvoir immenſe de ſes patriarches, 254. Se ſoutenoit ſous les derniers empereurs grecs, par ſon commerce, 262. Priſe par les croiſés, 267. Repriſe par les Grecs, 268. Son commerce ruiné, *ibid.*
CONSTANTIUS envoye Julien dans les Gaules, 194.
Conſuls annuels. Leur établiſſement à Rome, 6, 7.
CORIOLAN. Sur quel ton le ſénat traite avec lui, 41.

Courage guerrier. Sa définition, 20.
Croisades, 265. *& suiv.*
Croisés, font la guerre aux Grecs, & couronnent empereur le Comte de Flandres, 267. Possedent Constantinople pendant soixante ans, 268.
Cynocéphales (*journée des*), où Philippe est vaincu par les Etoliens unis aux Romains, 51.

D.

Danoises (*les troupes de terre*) presque toujours battues par celles de Suede, depuis près de deux siecles, 203.
Danse, chez les Romains n'étoit point un exercice étranger à l'art militaire, 17.
Décadence de la grandeur romaine: Ses causes, 93 *& suiv.*
1 Les guerres dans les pays lointains, 93.
2 La concession du droit de bourgeoisie romaine à tous les alliés, 95.
3 L'insuffisance de ses loix dans son état de grandeur, 96.
4 Dépravation des mœurs, 102 *& suiv.*
5 L'abolition des triomphes, 141.
6 Invasion des barbares dans l'empire, 183. *& suiv.*
7 Troupes de barbares auxiliaires incorporées en trop grand nombre dans les armées romaines, 202. Décadence: Comparaison des causes générales de la grandeur de Rome, avec celles de sa décadence, 205. De Rome, imputée par les chrétiens aux payens, & par ceux-ci aux chrétiens, 209. *& suiv.*
Décemvirs, préjudiciables à l'aggrandissement de Rome, 12.
Deniers (*distribution de*) par les triomphateurs, 163
Dénombrement des habitans de Rome comparé avec celui qui fut fait par Démétrius de ceux d'Athenes, 25, 26. On en infere qu'elles étoient

lors de ces dénombremens, les forces de l'une & l'autre ville, *ibid.*
Désertions. Pourquoi elles sont communes dans nos armées; pourquoi elles étoient rares dans celles des Romains, 19.
Despotique. S'il y a une puissance qui le soit à tous égards, 258.
Despotisme, opére plutôt l'oppression des sujets, que leur union, 99.
Dictature. Son établissement, 81.
DIOCLÉTIEN introduit l'usage d'associer plusieurs princes à l'empire, 186.
Discipline militaire. Les Romains réparoient leurs pertes, en la rétablissant dans toute sa vigueur, 20. Adrien la rétablit: Sévere la laisse se relâcher, 179. Plusieurs empereurs massacrés, pour avoir tenté de la rétablir, 182. Tout-à-fait anéantie chez les Romains, 204. Les barbares, incorporés dans les armées romaines, ne veulent pas s'y soumettre, 206, 207 Comparaison de son ancienne rigidité, avec son relâchement, *ib.*
Disputes, naturelles aux Grecs, 255. Opiniâtres en matiere de religion, 256. Quels égards elles méritent de la part des souverains, 258.
Divination par l'eau d'un bassin, en usage dans l'empire Grec, 240.
Divisions s'appaisent plus aisément dans un état monarchique que dans un républicain, 31. Dans Rome, 83. *& suiv.*
DOMITIEN (*l'empereur*), monstre de cruauté, 164.
DRUSILLE. L'empereur Caligula, son frere, lui fait décerner les honneurs divins, 158.
DUILLIUS (*le consul*) gagne une bataille navale sur les Carthaginois, 39.
DURONIUS (*le tribun M.*) chassé du sénat: Pourquoi, 90.

E.

Ecole militaire des Romains, 16.
Egypte. Idée du gouvernement de ce royaume après la mort d'Alexandre, 55. Mauvaise conduite de ses rois, 57, 58. En quoi consistoient leurs principales forces, *ibid.* Les Romains les privent des troupes auxiliaires qu'ils tiroient de la Grece 59. Conquise par Auguste, 191.
Empereurs romains étoient chefs nés des armées, 142. Leur puissance grossit par dégré, 146. Les plus cruels n'étoient point haïs du bas peuple : pourquoi, 156. étoient proclamés par les armées romaines, 161, 162. Inconvénient de cette forme d'élection, *ibid.* Tâchent en vain de faire respecter l'autorité du sénat, *ibid.* Successeurs de Néron, jusqu'à Vespasien, 163, 164. Leur puissance pouvoit paroître plus tirannique que celle des princes de nos jours : pourquoi, 170. Souvent étrangers : pourquoi, 173. Meurtres de plusieurs empereurs de suite, depuis Alexandre jusqu'à Dece inclusivement, 181. Qui rétablissent l'empire chancellant, 185. Leur vie commence à être plus en sureté, 187, Menent une vie plus molle & moins appliquée aux affaires, 188. Veulent se faire adorer, 189. Peints de différentes couleurs, suivant les passions de leurs historiens, 195. Plusieurs empereurs grecs haïs de leurs sujets, pour cause de religion, 238. Dispositions des peuples à leur égard, 240. Réveillent les disputes théologiques, au lieu de les assoupir, 257. Laissent tout-à-fait périr la marine, 269.
Empire romain. Son établissement, 141. *& suiv.* Comparé au gouvernement d'Alger, 182. Inondé par divers peuples barbares, 183, 184. Les

repouſſe, & s'en débaraſſe, 184. Aſſociation de pluſieurs princes à l'empire, 185; 186. Partage de l'empire, 189. d'Orient. Voyez *Orient.* d'Occident. Voyez *Occident.* Grec Voyez *Grec.* Ne fut jamais plus foible que dans le temps que ſes frontieres étoient le mieux fortifiées, 234. Des Turcs. Voyez *Turcs.*

Entrepriſes (*les grandes*) plus difficiles à mener parmi nous que chez les anciens: pourquoi, 241.

Epée. Les Romains quittent la leur, pour en prendre à l'eſpagnole, 22.

Epicuriſme, introduit à Rome ſur la fin de la république, y produit la corruption des mœurs, 102.

Eques, peuple belliqueux, 11.

Eſpagnols modernes: comment ils auroient dû ſe conduire dans la conquête du Mexique, 76.

Etoliens. Portrait de ce peuple, 47, 48. S'uniſſent avec les Romains contre Philippe, 51. S'uniſſent avec Antiochus contre les Romains, 53.

EUTICHÉS, héréſiarque: quelle étoit ſa doctrine, 195.

Exemples. Il y en a de mauvais, d'une plus dangereuſe conſéquence que les crimes, 89.

Exercices du corps, avilis parmi nous, quoique très-utiles, 17.

F.

Fautes que commettent ceux qui gouvernent, ſont quelquefois des effets néceſſaires de la ſituation des affaires, 201.

Femmes (*par quel motif la pluralité des*) eſt en uſage en orient, 229.

Feſtins. Loi qui en bornoit les dépenſes à Rome, abrogée par le tribun Duronius, 90.

Feu grégeois. Défenſe, par les empereurs grecs, d'en donner la connoiſſance aux barbares, 261.

Fiefs (*ſi les loix des*) ſont, par elles-mêmes, préjudiciable à la durée d'un empire, 76.
Flottes. Portoient autrefois un bien plus grand nombre de ſoldats qu'à préſent: pourquoi, 39. Une flotte en état de tenir la mer ne ſe fait pas en peu de temps, 140.
Fortune. Ce n'eſt pas elle qui décide du ſort des empires, 203.
François croiſés. Leur mauvaiſe conduite en orient, 268.
Friſe & *Hollande*, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 244.
Frondeurs baléares, autrefois les plus eſtimés, 22.
Frontieres de l'empire fortifiées par Juſtinien, 233.

G.

GABINIUS vient demander le triomphe, après une guerre qu'il a entrepriſe malgré le peuple, 138.
GALBA (*l'empereur*) ne tient l'empire que peu de temps, 164.
GALLUS. Incurſions de barbares ſur les terres de l'empire ſous ſon regne, 184. Pourquoi ils ne s'y établirent pas alors, 184.
Gaule (*gouvernement de la*), tant ciſalpine que transalpine, confié à Céſar, 115.
Gaulois. Parallele de ce peuple avec les Romains, 28.
Généraux des armées romaines: cauſes de l'accroiſſement de leur autorité, 94.
GENSERIC, roi des Vandales, 218.
GERMANICUS. Le peuple romain le pleure, 152.
Gladiateurs. On en donnoit le ſpectacle aux ſoldats romains, pour les accoutumer à voir couler le ſang, 21.
GORDIENS (*les empereurs*) ſont aſſaſſinés tous les trois, 181.

Goths, reçus par Valens sur les terres de l'empire, 197, 198.
Gouvernement libre : quel il doit être pour se pouvoir maintenir, 92. De Rome : son excellence, en ce qu'il contenoit dans son système les moyens de corriger les abus, 91, 92. Militaire : s'il est préférable au civil, 169, 170. Inconvéniens d'en changer la forme totalement, 191.
Grandeur des Romains : causes de son accroissement, 1. *& suiv.*
1 Les triomphes, 2.
2 L'adoption qu'ils faisoient des usages étrangers qu'ils jugeoient préférables aux leurs, 3.
3 La capacité de ses rois, 4.
4 L'intérêt qu'avoient les consuls de se conduire en gens d'honneur pendant leur consulat, 6, 7.
5 La distribution du butin aux soldats, & des terres conquises aux citoyens, 7, 8.
6 Continuité de guerres, 9.
7 Leur constance à toute épreuve, qui les préservoit du découragement, 41.
8 Leur habileté à détruire leurs ennemis les uns par les autres, 60.
9 L'excellence du gouvernement, dont le plan fourniſſoit les moyens de corriger les abus, 91, 92.
Grandeur de Rome, est la vraie cause de sa ruine, 98. Comparaison des causes générales de son accroissement, avec celles de sa décadence, 205.
Gravure. Utilité de cet art pour les cartes géographiques, 241.
Grec (*empire*). Quelles sortes d'événemens offre son histoire, 237. Héréſies fréquentes dans cet empire, 233. Envahi en grande partie par les Latins

Latins croisés, 267. Repris par les Grecs, 268. Par quelles voies il se soutint encore, après l'échec qu'y ont donné les Latins, 267. Chûte totale de cet empire 271.
Grece (*état de la*) après la conquête de Carthage par les Romains, 47. *& suiv. Grande Grece.* Portrait des habitans qui la peuploient, 11.
Grecques (*villes*). Les Romains les rendent indépendantes des princes à qui elles avoient appartenu, 52. Assujetties par les Romains à ne faire, sans leur consentement, ni guerres ni alliances, 59. mettent leur confiance dans Mithridate, 80.
Grecs. Ne passoient pas pour religieux observateurs du serment, 102. Nation la plus ennemie des hérétiques qu'il y eut, 238. Empereurs grecs haïs de leurs sujets pour cause de religion, *ibid.* Ne cesserent d'embrouiller la religion par des controverses, 253.
Guerres perpétuelles sous les rois de Rome, 2. agréables au peuple par le profit qu'il en retiroit, 7. Avec quelle vivacité les consuls romains la faisaient, 8. Presque continuelle aussi sous les consuls, 9. Effets de cette continuité, *ibid.* Peu décisives dans les commencemens de Rome : pourquoi, 10. *Punique*, premiere, 31, 32. Seconde, 40. Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 45. La guerre & l'agriculture étoient les deux seules professions des citoyens romains, 105. De Marius & de Sylla, 107. *& suiv.* Quel en étoit le principal motif. *ibid.*
Guerrieres (*les vertus*) resterent à Rome après qu'on eut perdu toutes les autres, 106.

H.

HÉLIOGABALE veut substituer ses dieux à ceux de Rome, 173, 174. Est tué par les soldats, 180.

HÉRACLIUS fait mourir Phocas, & se met en possession de l'empire, 243.
Herniques, peuple belliqueux, 11.
Histoire romaine moins fournie de faits depuis les empereurs : par quelle raison, 146.
Hollande & *Frise* n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 244.
HOMERE justifié contre les censeurs, qui lui reprochent d'avoir loué ses héros de leur force, de leur adresse, ou de leur agilité, 17.
Honneurs divins. Quelques empereurs se les arrogent par des édits formels, 189.
HONORIUS obligé d'abandonner Rome, & de s'enfuir à Ravenne, 217.
Huns (*les*) passent le Bosphore cymerien, 196. Servent les Romains en qualité d'auxiliaires, 224.

I.

Iconoclastes font la guerre aux images, 248. Accusés de magie par les moines, 249.
JEAN & ALEXIS COMNENE rechassent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 265.
Ignorance profonde où le clergé grec plongeoit les laïcs, 250.
Illyrie (*rois d'*) extrêmement abbattus par les Romains, 48.
Image (*culte des*) poussé à un excès ridicule sous les empereurs grecs, 247. Effets de ce culte superstitieux, 248. *& suiv.* Les iconoclastes déclament contre ce culte, 249, 250. Quelques empereurs l'abolissent : l'impératrice Théodora le rétablit : 250, 251.
Impériaux (*ornemens*) plus respectés chez les Grecs que la personne même de l'empereur, 239.
Imprimerie, lumieres qu'elle a répandues partout, 241.
Infanterie. Dans les armées romaines étoit, par

rapport à la cavalerie, comme de dix à un. Il arrive par la suite tout le contraire, 204.
Invasions des barbares du nord dans l'empire, 183, 184, 214. Causes de ces invasions, 185. pourquoi il ne s'en fait plus de pareilles, *ibid.*
JOSEPH & ARSENE se disputent le siége de Constantin. opiniâtreté de leurs partisans, 256, 257.
Italie. Portrait de ses divers habitans, lors de la naissance de Rome, 11. Dépeuplée par le transport du siége de l'empire en orient, 190. L'or & l'argent y deviennent très-rares, 192. Cependant les empereurs en exigent toujours les mêmes tributs, *ibid.* L'armée d'Italie s'approprie le tiers de cette région, 219.
JUGURTA. Les Romains le font mettre de se livrer lui-même à leur discrétion, 71.
JULIEN (DIDIUS), proclamé empereur par les soldats, est ensuite abandonné, 170.
JULIEN (*l'empereur*), homme simple & modeste, 189. Service que ce prince rendit à l'empire sous Constantius, 198. Son armée poursuivie par les Arabes : pourquoi, 200.
Jurisprudence. Ses variations sous le seul regne de Justinien, 231. D'où pouvoient provenir ces variations, *ibid.*
Justice, (*le droit de rendre la*) confié par l'empereur Claude à ses officiers, 159.
JUSTINIEN (*l'empereur*) entreprend de reconquérir sur les barbares l'Afrique & l'Italie, 221. *& suiv.* Emploie utilement les Huns, 224. Ne peut équiper contre les Vandales que cinquante vaisseaux, 225. Tableau de son regne, 227, 228. Ses conquêtes ne font qu'affoiblir l'empire, 228. Epouse une femme prostituée : empire qu'elle prend sur lui, 229. Idée que nous en donne Procope, 231. Dessein imprudent qu'il conçut

d'exterminer tous les hétérodoxes, 232. Divisé de sentiment avec l'impératrice, 232. Fait construire une prodigieuse quantité de forts, *ibid.*

K.

KOULI-KAN. Sa conduite à l'égard de ses soldats après la conquête des Indes, 43.

L.

Lacédémone. Etat des affaires de cette république après la défaite entiere des Carthaginois par les Romains, 48.

Latines (*villes*), colonies d'Albe : par qui fondées, 11.

Latins. Peuple belliqueux, *ibid.*

Latins, croisés. Voyés *Croisés.*

Légion : romaine ; comment elle était armée, 14, 15. Comparée avec la phalange macédonienne, 51. Quarante-sept légions établies par Sylla, dans divers endroits de l'Italie, 109. Celles d'Asie toujours vaincues par celles d'Europe, 172. Levées dans les provinces : ce qui s'ensuivit, 172, 173. Retirées, par Constantin, des bords des grands fleuves dans l'intérieur des provinces : mauvaises suites de ce changement, 193, 194.

LEON. Son entreprise contre les Vandales échoue, 226. Successeur de Basile, perd par sa faute la Tauromenie & l'isle de Lemnos, 253.

LÉPIDE, paroit en armes dans la place publique de Rome, 125. L'un des membres du second triumvirat, 131. Exclu du triumvirat par Octave, 133.

Ligues contre les Romains, rares : pourquoi, 61.

Limites posées par la nature même à certains états, 54.

LIVIUS (*le censeur M.*) nota trente-quatre tribus tout à la fois, 89.

Loix. N'ont jamais plus de force que quand elles

ſecondent la paſſion dominante de la nation pour qui elles ſont faites, 32. De Rome, ne purent prévenir ſa perte : pourquoi, 99. Plus propres à ſon aggrandiſſement qu'à ſa conſervation, 99, 100.
LUCRECE, violée par Sextus Tarquin : ſuite de cet attentat, 4. Ce viol eſt pourtant moins la cauſe que l'occaſion de l'expulſion de ſes rois, 5.
LUCULLUS chaſſe Mithridate de l'Aſie, 81.

M.

Macédoine & Macédoniens. Situation du pays ; caractere de la nation, & de ſes rois, 49.
Macédoniens (ſecte des). Quelle étoit leur doctrine, 238.
Machines de guerre, ignorées en Italie dans les premieres années de Rome, 10.
Magiſtratures romaines. Comment, à qui, par qui, & pour quel tems elles ſe conféroient lors de la république, 111. Par quelles voies elles s'obtinrent ſous les empereurs, 149.
MAHOMET. Sa religion & ſon empire font des progrès rapides, 242.
MAHOMET, fils de Sambraël, appelle trois mille Turcs en Perſe, 264. Perd la Perſe, *ibid.*
MAHOMET II éteint l'empire d'orient, 271.
Majeſté (loix de). Son objet : application qu'en fait Tibere, 146, 147. Crime de *leſe-majeſté* étoit, ſous cet empereur, le crime de ceux à qui on n'en avoit point à imputer, 152. Si cependant les accuſations, fondées ſur cette imputation, étoient toutes auſſi frivoles qu'elles nous le paroiſſent, *ibid.* Accuſation de ce crime ſupprimées par Caligula, 154.
Maladies de l'eſprit pour l'ordinaire incurables, 240.
Malheureux (les hommes les plus) ne laiſſent pas

d'être encore ſuſceptibles de crainte, 153.
MANLIUS fait mourir ſon fils pour avoir vaincu ſans ſon ordre, 18.
MANUEL COMNÈNE (*l'empereur*) néglige la marine, 269.
MARC AURELE. Eloge de cet empereur, 169.
Marches des armées romaines, promptes & rapides, 20.
MARCUS. Ses repréſentations aux Romains ſur ce qu'ils faiſoient dépendre de Pompée toutes leurs reſſources, 111.
Marine des Carthaginois, meilleure que celle des Romains; l'une & l'autre aſſez mauvaiſes, 37. Perfectionnée par l'invention de la bouſſole, 38.
MARIUS détourne des fleuves dans ſon expédition contre les Cimbres & les Teutons, 18. Rival de Sylla, 107.
Mars (*camp de*), 16.
MASSINISSE tenoit ſon royaume des Romains, 64. Protégé par les romains, pour tenir les Carthaginois en reſpect, 45. & pour ſubjuguer Philippe & Antiochus, 67.
MAURICE (*l'empereur*) & ſes enfans mis à mort par Phocas, 237.
METELLUS rétablit la diſcipline militaire, 18.
Meurtres & confiſcations: pourquoi moins communes parmi nous que ſous les empereurs romains, 156.
MICHEL PALÉOLOGUE: Plan de ſon gouvernement, 253.
Milice romaine, 93. A charge à l'état, 201.
Militaire (*art*), ſe perfectionne chez les Romains, 12. Application continuelle des Romains à cet art, 21, 22. Si le gouvernement militaire eſt préférable au civil, 169.
MITHRIDATE. Le ſeul roi qui ſe ſoit défendu

avec courage contre les Romains, 78. Situation de ſes états, de ſes forces, ſa conduite, *ibid.* & *ſuiv.* Crée des légions, *ibid.* Les diſſenſions des Romains lui donnent le tems de ſe diſpoſer à leur nuire, 79. Ses guerres contre les Romains intéreſſantes par le grand nombre de révolutions dont elles préſentent le ſpectacle, 79, 80. Vaincu à pluſieurs repriſes, 80. Trahi par ſon fils Macharès, 81. Et par Pharnace ſon autre fils, *ibid.* Il meurt en roi, *ibid.*

Mœurs romaines, dépravées par l'épicureiſme, 102. par la richeſſe des particuliers, 104.

Moines grecs, accuſent les iconoclaſtes de magie, 249, 250. Pourquoi ils prenoient un intérêt ſi vif au culte des images, *ibid.* Abuſent le peuple & oppriment le clergé ſéculier, 251. S'immiſcent dans les affaires du ſiecle, 251, 252. Suites de ces abus, 253. Se gâtoient à la cour eux-mêmes, 254, 255.

Monarchie romaine, remplacée par un gouvernement ariſtocratique, 83.

Monarchique (*état*) ſujet à moins d'inconvéniens, même quand les loix fondamentales en ſont violées, que l'état républicain en pareil cas, 30. Les diviſions s'y appaiſent plus aiſément, *ib.* Excite moins l'ambitieuſe jalouſie des particuliers, 84,

Monothélites, hérétiques : quelle étoit leur doctrine, 238.

Multitude (*la*) fait la force de nos armées : la force des ſoldats faiſoit celle des armées romaines, 20.

N.

NARSÈS (*l'eunuque*), favori de Juſtinien, 227, 228.

Nations (*reſſources de quelques*) d'Europe, foibles par elles-mêmes, 263.

Négocians ont quelque part dans les affaires d'état, 241.
NERON distribue de l'argent aux troupes même en paix, 163.
NERVA (*l'empereur*) adopte Trajan, 165.
Nestorianisme. Quelle étoit la doctrine de cette secte, 238.
Nobles (*les*) de Rome ne se laissent pas entamer par le bas peuple comme les patriciens, 88. Comment s'introduisit dans les Gaules la distinction de nobles & roturiers, 208.
Nord (*invasions des peuples du*) dans l'empire. Voyez *Invasions.*
Normands (*anciens*) comparés aux barbares qui désolerent l'empire romain, 215.
Numide (*cavalerie*) autrefois la plus renommée, 22. Des corps de cavalerie numide passent au service des Romains, 36.
Numidie. Les soldats Romains y passent sous le joug, 18.

O.

Occident (*pourquoi l'empire d'*) fut le premier abbattu, 216, 217. Point secouru par celui d'orient, *ibid.* Les Visigoths l'inondent, *ibid.* Trait de bonne politique de la part de ceux qui le gouvernoient, 219. Sa chûte totale, 220.
OCTAVE flatte Cicéron, & le consulte, 129. Le sénat se met en devoir de l'abbaisser, 130. Et Antoine, poursuivent Brutus & Cassius, 131. Défait Sextus Pompée, 133. Exclut Lépide du triumvirat, *ibid.* Gagne l'affection des soldats sans être brave, 135. Surnommé Auguste. Voyez AUGUSTE.
ODENAT, prince de Palmyre, chasse les Perses de l'Asie, 185.
ODOACER porte le dernier coup à l'empire d'occident, 219.

Oppression totale de Rome, 119.
OPS (*temple d'*). César y avoit déposé des sommes immenses, 128.
Orient (*état de l'*) lors de la défaite entière des Carthaginois, 47, *& suiv.* Cet empire subsiste encore après celui d'occident : pourquoi, 217. Les conquêtes de Justinien ne font qu'avancer sa perte, 228, 229. Pourquoi, de tout temps, la pluralité des femmes y a été en usage, *ibid.* Pourquoi il subsista si longtemps après celui d'occident, 260. *& suiv.* Ce qui le soutenoit, malgré la foiblesse de son gouvernement, 263. Chûte totale de cet empire, 271, 272.
OROSE répond à la lettre de Symmaque, 211.
Osroéniens, excellens hommes de trait, 243.
OTHON (*l'empereur*) ne tient l'empire que peu de temps, 164.

P.

Paix; ne s'achete point avec de l'argent : pourquoi, 198. Inconvéniens d'une conduite contraire à cette maxime, 199.
Partage de l'empire romain, 189. En cause la ruine; pourquoi, 193.
Parthes, vainqueurs de Rome; pourquoi, 54. guerre contre les Parthes, projettée par César, 125. Exécutée par Trajan, 165. Difficultés de cette guerre, *ibid. & suiv.* Apprennent, les Romains réfugiés, sous Sévere, l'art militaire, & s'en servent dans la suite contre Rome, 172.
Patriarches de Constantinople : leur pouvoir immense, 254. Souvent chassés de leur siége par les empereurs, 255.
Patriciens : leur prééminence, 83, 84. A quoi le temps la réduisit, 87, 88.
Patrie (*l'amour de la*) étoit, chez les Romains, une espece de sentiment religieux, 104.

Paie : en quel temps les Romains commencerent à l'accorder aux soldats, 12. Quelle elle étoit dans les différens gouvernemens de Rome, 176, 177.
Peines contre les soldats lâches, renouvellées par les empereurs Julien & Valentien, 206.
Pergame : origine de ce royaume, 53.
Perses, enlevent la Syrie aux Romains, 184. Prennent Valérien prisonnier, 185. Odénat, prince de Palmyre, les chasse de l'Asie, *ibid.* Situation avantageuse de leur pays, 235. N'avoient de guerres que contre les Romains, 236. Aussi bons négociateurs que bons soldats, *ibid.*
PERTINAX (*l'emper.*) succede à Commode, 170.
Peuple de Rome veut partager l'autorité du gouvernement, 83, 84. Sa retraite sur le mont sacré, 85. Obtient des tribuns, 86. Devenu trop nombreux : on en tiroit des colonies, 144. Perd, sous Auguste, le pouvoir de faire des loix, 149. Et sous Tibere, celui d'élire les magistrats, *ibid.* Caractere du bas peuple romain sous les empereurs, 156. Abatardissement du peuple romain sous les empereurs, 160.
Phalange Macédonienne, comparée avec la légion Romaine, 51, 52.
Pharsale (*Bataille de*), 117.
PHILIPPE de Macédoine donne de foibles secours aux Carthaginois, 46. Sa conduite avec ses alliés, 50. Les succès des Romains, contre lui, les menent à la conquête générale, 52.
PHILIPPE, un des successeurs du précédent, s'unit avec les Romains contre Antiochus, 55.
PHILIPPICUS : Trait de bigotisme de ce général, 246.
PHOCAS (*l'emper.*) substitué à Maurice, 237. Héraclius, venu d'Afrique, le fait mourir, 242.

Pillage, le seul moyen que les anciens Romains eussent pour s'enrichir, 7.
PLAUTIEN, favori de l'empereur Sévere, 171.
Plébeiens; admis aux magistratures, 85. Leurs égards forcés pour les patriciens, 86. Distinction entre ces deux ordres, abolie par le temps, 81.
POMPÉE, loué par Salluste, pour sa force & son adresse, 17. Ses immenses conquêtes, 81, 82. Par quelles voies il gagne l'affection du peuple, 110. Avec quel étonnant succès il y réussit, *ibid.* Maître d'opprimer la liberté de Rome, il s'en abstient deux fois, 111. Parallele de Pompée avec César, 112, 113. Corrompt le peuple par argent, 113. Aspire à la dictature, *ibid.* Se ligue avec César & Crassus, *ibid.* Ce qui cause sa perte, 114. Son foible de vouloir être applaudi en tout, *ibid.* Défait à Pharsale, se retire en Afrique, 117.
POMPÉE (SEXTUS) fait tête à Octave, 134.
Porphyrogénète: Signification de ce nom, 237.
Poste. Un soldat romain étoit puni de mort, pour avoir abandonné son poste, 206.
Postes. Leur utilité, 241.
Prédictions (*faiseurs de*), très-communs sur la fin de l'empire grec, 239.
Préfets du prétoire, comparés aux grands-visirs, 187.
PROCOPE. Créance qu'il mérite dans son histoire secrette du regne de Justinien, 231.
Proscriptions romaines, enrichissent les états de Mithridate de beaucoup de Romains réfugiés, 79.
Proscriptions, inventées par Sylla, 106. Pratiquées par les empereurs, 171. Effets de celles de Sévere, 172.

PTOLOMÉES (*trésors des*) apportés à Rome : quels effets ils y produisirent, 191.
Puissance Romaine : Tradition à ce sujet 167. *Ecclésiastique & séculiere :* distinction entre l'une & l'autre, 259. Les anciens Romains connoissoient cette distinction, 259.
Punique (*guerre*) : la premiere, 32. La seconde, 40. Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 45.
PYRRHUS : Les Romains tirent de lui des leçons sur l'art militaire ; Portrait de ce prince. 28.

R.

Régille (*Lac*) : Victoire remportée sur les Latins, par les Romains, près de ce lac : fruits qu'ils tirerent de cette victoire, 75.
RÉGULUS, battu par les Carthaginois, dans la premiere guerre punique, 37.
Religion Chrétienne : Ce qui lui donna la facilité de s'établir dans l'empire romain, 174.
Reliques (*Culte des*), poussé à un excès ridicule dans l'empire grec, 247. Effets de ce culte superstitieux, 247, 248.
République. Quel doit être son plan de gouvernement, 95. N'est pas vraiment libre, si l'on n'y voit pas arriver des divisions, 98. N'y rendre aucun citoyen trop puissant, *ibid. Romaine :* son entiere oppression, 120. Consternation des premiers hommes de la république, 122.
République romaine. Sans liberté, même après la mort du tiran, 125.
Républiques modernes d'Italie : Vices de leur gouvernement, 92.
Rois de Rome : leur expulsion, 6.
Rois. Ce qui les rendit tous sujets de Rome, 79.

Romains, réligieux obſervateurs du ſerment, 8, 102. Leur habileté dans l'art militaire : Comment ils l'acquirent, 9. Les anciens Romains regardoient l'art militaire comme l'art unique, 14. Soldats romains d'une force plus qu'humaine, 15. Comment on les formoit, 16. Pourquoi on les ſaignoit quand ils avoient fait quelques fautes, 19. Plus ſains & moins maladifs que les nôtres, 19, 20. Se défendoient avec leurs armes contre toute autre ſorte d'armes, 21. Leur application continuelle à la ſcience de la guerre, 22. Comparaiſon des anciens Romains avec les peuples d'apréſent, 23, 24. Parallele des anciens Romains avec les Gaulois, 28. N'alloient point chercher des ſoldats chez leurs voiſins, 33. Leur conduite à l'égard de leurs ennemis & de leurs alliés, 60. *& ſuiv.* Ne faiſoient jamais la paix de bonne foi, 62. Etablirent, comme une loi, qu'aucun roi d'Aſie n'entrât en Europe, 66. Leurs maximes de politique conſtamment gardées dans tous les temps, 67. Une de leurs principales étoit de diviſer les puiſſances alliées, 68. Empiré qu'ils exerçoient même ſur les rois, 69. Ne faiſoient point de guerres éloignées ſans y être ſecondés par un allié voiſin de l'ennemi, *ibid.* Interprétoient les traités avec ſubtilité, pour les tourner à leur avantage, 70. Ne ſe croyoient point liés par les traités que la néceſſité avoit forcé leurs généraux de ſouſcrire, 70, 71. Inféroient dans leurs traités avec les vaincus, des conditions impraticables, pour ſe ménager les occaſions de recommencer la guerre, 71. S'érigeoient en juges des rois même, 72. Dépouilloient les vaincus de tout, *ibid.* Comment ils faiſoient

arriver à Rome l'or & l'argent de tout l'univers, 73. Respect qu'ils imprimerent à toute la terre, 74. Ne s'approprioient pas d'abord les pays qu'ils avoient soumis, 75, 76. Devenus moins fidèles à leurs sermens, 102. L'amour de la patrie étoit chez eux une sorte de sentiment religieux, 104. Conservent leur valeur au sein même de la mollesse & de la volupté, 105. Regardoient les arts & le commerce comme des occupations d'esclaves, *ibid.* La plupart d'origine servile, 144. Pleurent Germanicus, 152, 153. Rendus féroces par leur éducation & leurs usages, 155. Toute leur puissance aboutit à devenir des esclaves d'un maître barbare, 159. Appauvris par les barbares qui les environnoient, 200. Devenus maîtres du monde par leurs maximes de politique; déchus pour en avoir changé, 202. Se lassent de leurs armes, & les changent, 204. Soldats romains mêlés avec les barbares, contractent l'esprit d'indépendance de ceux-ci, 206, 207. Accablés de tributs, 208.

Rome naissante, comparée avec les villes de la Crimée, 1, 2. Mal construite d'abord, sans ordre & sans symmétrie, 2, 3. Son union avec les Sabins, 3, 11, 12. Adopte les usages étrangers qui lui paroissent préférables aux siens, 3, 4. Ne s'aggrandit d'abord que lentement, 10, 11. Se perfectionne dans l'art militaire, 13. Nouveaux ennemis qui se liguent contre elle, *ibid.* Prise par les Gaulois, ne perd rien de ses forces, *ibid.* La ville de Rome seule fournit dix légions contre les Latins, 27. Etat de Rome lors de la premiere guerre punique, 29. *& suiv.* Parallele de cette république avec celle de Carthage, 30. Etat de ses for-

ces lors de la seconde guerre punique, 33. Sa constance prodigieuse, malgré les échecs qu'elle reçut dans cette guerre, 42. Etoit comme la tête qui commandoit à tous les états ou peuples de l'univers, 76. N'empêchoit pas les vaincus de se gouverner par leurs loix, *ibid.* N'acquiert pas de nouvelles forces par les conquêtes de Pompée, 81, 82. Ses divisions intestines, 83. *& suiv.* Excellence de son gouvernement en ce qu'il fourniſſoit les moyens de corriger les abus, 91, 92. Il dégénere en anarchie : par quelle raison, 97, 98. Sa grandeur cause sa ruine, 98. N'avoit cessé de s'aggrandir par quelque forme de gouvernement qu'elle eût été régie, 99, 100. Par quelles voies on la peuploit d'habitans, 143, 144. Abandonnée par ses souverains, devient indépendante, 220. Causes de sa destruction, *ibid.*

ROMULUS & ses successeurs toujours en guerre avec leurs voisins, 2. Il adopte l'usage du bouclier sabin, 3.

Rubicon, fleuve de la Gaule cisalpine, 115.

S.

Sabins. Leur union avec Rome, 3, 11, 12. Peuple belliqueux, 11.

Saignée : par quelle raison on saignoit les soldats romains qui avoient commis quelque faute, 19.

SALVIEN réfute la lettre de Symmaque, 211.

Samnites, peuple le plus belliqueux de toute l'Italie, 13. Alliés de Pyrrhus, 29. Auxiliaires des Romains contre les Carthaginois & contre les Gaulois, 33, 34. Accoutumés à la domination romaine, 34.

Schisme entre l'église latine & la grecque, 264.

SCIPION EMILIEN : comment il traite ses soldats après la défaite près Numance, 18.

SCIPION enleve aux Carthaginois leur cavalerie numide, 37.
Scithie. Etat de cette contrée, lors des invasions de ſes peuples dans l'empire romain, 216.
SÉJAN, favori de Tibére, 171.
SÉLEUCUS, fondateur de l'empire de Syrie, 53.
Sénat romain avoit la direction des affaires, 31. Sa maxime conſtante de ne jamais compoſer avec l'ennemi qu'il ne fût ſorti des états de la république, 40, 41. Sa fermeté après la défaite de Cannes : ſa conduite ſinguliere à l'égard de Terentius Varron, 41. Sa profonde politique, 60. Sa conduite avec le peuple, 86. Son aviliſſement, 121, 122. Après la mort de Céſar, confirme tous les actes qu'il avoit faits, 125. Accorde l'amniſtie à ſes meurtriers, *ibid.* Sa baſſe ſervitude ſous Tibere : cauſes de cette ſervitude, 148, 149. Quel parti Tibere en tire, 151. Ne peut ſe relever de ſon abbaiſſement, *ibid.*
Serment. Les Romains en étoient religieux obſervateurs, 8, 102. Les Grecs ne l'étoient point du tout, 102. Les Romains devinrent par la ſuite moins exacts ſur cet article, 103.
SÉVERE (*l'empereur*) défait Niger & Albin ſes compétiteurs à l'empire, 170. Gouverné par Plautien, ſon favori, 171. Ne peut prendre la ville d'Atta en Arabie : pourquoi, 173. Amaſſe des tréſors immenſes : par quelles voies, 175. Laiſſe tomber dans le relâchement la diſcipline militaire, 179.
Soldats. Pourquoi la fatigue les fait périr, 15. Ce qu'une nation en fournit à préſent : ce qu'elle en fourniſſoit autrefois, 24.
Stoïciſme, favoriſoit le ſuicide chez les Romains, 131. En quel temps il fit plus de progrès parmi eux, 168.

Suffrages à Rome se recueilloient ordinairement par tribus, 91.
Suicide. Raisons qui en faisoient chez les Romains une action héroïque, 131.
SYLLA exerce ses soldats à ces travaux pénibles, 18. Vainqueur de Mithridate, 81. Porte une atteinte irréparable à la liberté romaine, 107, 108. Est le premier qui soit entré en armes dans Rome, *ibid.* Fut l'inventeur des proscriptions, 109. Abdique volontairement la dictature, *ibid.* Parallele de Sylla avec Auguste, 140, 141.
SYLVIUS (LATINUS), fondateur des villes Latines 11.
SYMMAQUE. Sa lettre aux empereurs, au sujet de l'autel de la victoire, 210.
Syrie. Pouvoir & étendue de cet empire, 53, 54. Les rois de *Syrie* ambitionnent l'Egypte, 55. Mœurs & disposition des peuples, *ibid.* Luxe & molleſſe de la cour, *ibid.*

T.

Tarentins, peuple oisif & voluptueux, 11. Descendus des Lacédémoniens, 29.
TARQUIN. Comment il monte sur le trône; comment il regne, 4. Son fils viole Lucrece, suites de cet attentat, 4, 5. Prince plus estimable que l'on ne croit communément, 6.
Tartares (*un peuple de*) arrête les progrès des Romains, 244.
Terres des vaincus, confisquées par les Romains au profit du peuple, 8. Cessation de cet usage, 13. Partage égal des terres chez les anciennes républiques, 24, 25. Comment, par succession de temps, elles retomboient dans les mains de peu de personnes, *ibid.* Ce partage rétablit la république de Sparte déchue de

ſon ancienne puiſſance, 26, 27. Ce même moyen tire Rome de ſon abbaiſſement, 27.
Téſin (*journée du*) malheureuſe pour les Romains, 40.
THÉODORA (*l'impératrice*) rétablit le culte des images, détruit par les iconoclaſtes, 251.
THÉODOSE *le jeune* (*l'empereur*) : avec quelle inſolence Attila en parle, 212.
Théologiens incapables d'accorder jamais leurs différends, 256, 257.
Theſſaliens, aſſervis par les Macédoniens, 48.
Thraſimene (*bataille de*) perdue par les Romains, 40.
TIBERE (*l'empereur*) étend la puiſſance ſouveraine, 146. Soupçonneux & défiant, 147. Sous ſon empire, le ſénat tombe dans un état de baſſeſſe qu'on ne ſauroit exprimer, 148. Il ôte au peuple le droit d'élire les magiſtrats, pour le tranſporter à lui-même, 146. S'il faut imputer à Tibere l'aviliſſement du ſénat, 152.
TITE (*l'empereur*) fait les délices du peuple romain, 164.
TITE-LIVE. Critique de l'auteur ſur la façon dont cet hiſtorien fait parler Annibal, 44.
Toſcans, peuple amolli par les richeſſes & le luxe, 11.
TRAJAN (*l'empereur*), le prince le plus accompli dont l'hiſtoire ait jamais parlé, 165. Portrait de ce prince : il fait la guerre aux Parthes, *ibid. & ſuiv.*
Traité déshonnorant, n'eſt jamais excuſable, 56.
Trébies (*Bataille de*) perdue par les Romains, 40.
Tréſors amaſſés par les princes, funeſtes à leurs ſucceſſeurs : pourquoi, 175. Tréſors des Ptolomées apportés à Rome : effets qu'ils y produiſirent : 196.

Tribuns. Leur création, 86. Empereurs revêtus de la puissance des tribuns, 151.
Tribus : division du peuple par tribus, 91.
Tributs. Rome en est déchargée, 178. Ils sont rétablis à Rome, *ibid.* Ne deviennent jamais plus nécessaires que quand un état s'affoiblit, 207. Portés par les empereurs à un excès intolérable, 208.
Trinité (*par allusion à la*) les Grecs se mirent en tête qu'ils devoient avoir trois empereurs, 275.
Triomphe : son origine : combien il influe sur l'accroissement des grandeurs romaines, 2, 3. A quel titre il s'accordoit, 8. L'usage du triomphe aboli sous Auguste : par quelle raison, 141.
Triumvirat (*premier*), 113. (*second*), 131.
TULLIUS (SERVIUS) comparé à Henri VII, roi d'Angleterre, 5. Cimente l'union des villes Latines avec Rome, 11, 12. Divise le peuple romain par centuries, 90.
Turcs : leur empire à peu près aussi foible à présent qu'étoit celui des Grecs, 263. De quelle maniere ils conquirent la Perse, 264. Repoussés jusqu'à l'Euphrate par les empereurs grecs, 265. Comment ils faisoient la guerre aux Grecs, & par quels motifs, 269, 270. Eteignent l'empire d'orient, 271, 272.
Tirans (*meurtre des*) passoit pour une action vertueuse dans les républiques de Grece & d'Italie, 123. Quel étoit leur sort à Rome, 180.
Tyrannie, la plus cruelle est celle qui s'exerce à l'ombre des loix, 147.

V.

Vaisseaux rhodiens, autrefois les plus estimés, 22. Autrefois ne faisoient que côtoyer les terres, 37. Depuis l'invention de la boussole ils voguent en pleine mer, 38.

VALENS (*l'empereur*) ouvre le Danube : suite de cet événement, 195, 196. Reçoit les Goths dans l'empire, 197. Victime de son imprudente facilité, 198.
VALENTINIEN fortifie les bords du Rhin, 195. Essuie une guerre de la part des Allemands, 200.
VALERIEN (*l'empereur*) pris par les Perses, 185.
VARON (TERENTIUS) : sa fuite honteuse, 41.
Veies (*siége de*), 12.
Vélites : ce que c'étoit que cette sorte de troupe, 22.
Verds & bleus. Factions qui divisoient l'empire d'orient, 229. Justinien se déclare contre les verds, 230.
VESPASIEN (*l'empereur*) travaille pendant son regne à rétablir l'empire, 164.
VITELLIUS ne tient l'empire que peu de temps, *ibid.*
Union d'un corps politique : en quoi elle consiste, 98, 99.
Volsques, peuple belliqueux, 11.

Z.

ZAma (*bataille de*) gagnée par les Romains contre les Carthaginois, 37.
ZENON (*l'empereur*) persuade Théodoric d'attaquer l'Italie, 218.

Fin de la Table des Matieres.

DIALO-

DIALOGUE
DE SYLLA
ET
D'EUCRATE.

DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls, SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes? La fortune semble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes,

& non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma deſtinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choſes. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple eſclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un uſurpateur: mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette diſcipline d'une milice tranquille, mon ame ne ſauroit s'en occuper.

IL eſt ſingulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicateſſe dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vin éclat de la pompe qui entoure ceux qui gouvernent: mais il y en a bien peu qui n'ayent été ſenſibles au plaiſir de gouverner, & de faire rendre, à leur fantaiſie, le reſpect qui n'eſt dû qu'aux loix.

ET moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été ſi peu content, que lorſque je me ſuis vu maître abſolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'AI cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des eſclaves. Veux-tu, me ſuis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puiſſent

être touchés de ta gloire ? Et, puiſque tu établis la tirannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince ſi lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus même ?

SEIGNEUR, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute, mais je ne ſoupçonnois pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, ſembloit me montrer un homme dévoré du déſir de commander, & qui plein des plus funeſtes paſſions, ſe chargeoit, avec plaiſir, de la honte, des remords, & de la baſſeſſe même attachés à la tirannie. Car enfin, vous avez tout ſacrifié à votre puiſſance ; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains ; vous avez exercé ſans pitié les fonctions de la plus terrible magiſtrature qui fut jamais. Le ſénat ne vit qu'en tremblant un défenſeur ſi impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, juſqu'à quand répandras-tu le ſang romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui déciderent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

ET c'eſt tout le ſang que j'ai verſé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'euſſent fait quitter le gouvernement ! Mais je me ſuis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon ſeul aſyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, & j'ai oſé leur dire : je ſuis prêt à rendre compte de tout le ſang que j'ai verſé pour la république ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains ſe ſont tus devant moi.

CETTE belle action dont vous me parlez, me paroît bien imprudente. Il eſt vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment oſâtes-vous leur parler de vous juſtifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances ?

Quand toutes vos actions n'auroient été que ſéveres pendant que vous étiez le maître, elle devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

VOUS appellez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un & l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat & les loix, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pese. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république? Et, sans moi, le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui même à Marius, ou au premier tiran qui lui auroit fait espérer l'indépendance?

Les dieux, qui ont donné à la plûpart

des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presqu'autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quelque doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit le vaisseau, elle submerge des pays entiers; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner: elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, & que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

IL faut que je l'avoue; Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang? & vous avez eu de l'attachement pour elle?

EUCRATE, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république: & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils: & cet amour tant

vanté eſt une paſſion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me ſuis uniquement conduit par mes réflexions, & ſur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le ſeul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant ſur la terre, il falloit que j'y fuſſe libre. Si j'étois né chez les barbares, j'aurois moins cherché à uſurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorſqu'avec mes ſoldats je ſuis entré dans Rome, je ne reſpirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé ſans haine, mais auſſi ſans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous vouliez vivre eſclaves? Non. Mais mourez; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là: & je ne me ſuis point embarraſſé ſi je ſerois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos peres a été rétabli; le peuple a expié

tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles; la crainte a suspendu les jalousies; & Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de fueur.

SEIGNEUR, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous: nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune: & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le desir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire: l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été

plus funeſte qu'un héroïſme d'impétuoſité ? Mais ſi, pour vous empêcher d'être eſclave, il vous a fallu uſurper la dictature, comment avez-vous oſé la rendre ? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu déſarmé, & n'a point attenté ſur votre vie. C'eſt un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple ſoumis.

J'AI un nom, me dit-il ; & il me ſuffit pour ma ſureté & celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entrepriſes, & il n'y a point d'ambition qui n'en ſoit épouvantée. Sylla reſpire, & ſon génie eſt plus puiſſant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomene & Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domeſtique & terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; &, dans ſes ſonges même, je lui apparoîtrai couvert de ſang ; il croira voir les funeſtes tables, & lire ſon nom à la tête des proſcrits. On murmure en ſecret contre mes loix, mais elles ne ſeront pas effacées par des flots même de ſang romain. Ne ſuis-je pas au milieu de

Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomene, & le bouclier que je portai sur les murailles d'Athenes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla ? J'ai pour moi le sénat, avec la justice & les loix ; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'AVOUE, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes ; c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie, vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premieres familles de Rome dans la foule du peuple : &, dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate, & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifications, & je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre graces aux dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace ; & mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius de funestes présages. Enfin, Mithridate demanda la paix ; les conditions étoient raisonnables : &, si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures ; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, & qu'il rendit aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un

jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile ; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Théléfinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée : & ce jour assure ma liberté pour jamais.

SEIGNEUR, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis & de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher, à présent, du cœur de tous les capitaines romains, l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tirannie, & la garder sans péril.

Vous avez divulgué ce fatal secret, & ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

IL changea de visage, & se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hazard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse, j'étudie son ame: il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

FIN DU DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

LE TEMPLE DE GNIDE.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

. . . . Non murmura veſtra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oſcula conchæ.
Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien.

UN ambaſſadeur de France, à la Porte ottomane, connu par ſon goût pour les lettres, ayant acheté pluſieurs manuſcrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliotheques, ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pieces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui eſt à peu près la meme choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec.

On ne ſait ni le nom de l'auteur, ni

le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon ouvrage.

Quant à ma traduction, elle eſt fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés; & j'ai ſouvent quitté l'expreſſion la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux ſa penſée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le ſuccès qu'a eu celle du Taſſe. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui. Il s'y eſt diſtingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux-même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman eſt une eſpece de tableau où l'on a peint, avec choix, les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les deſcriptions, & de la naïveté dans les ſentimens.

Il y a trouvé un caractere original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modele : ce qui devient un grand éloge, lorſque l'ouvrage n'eſt pas mépriſable d'ailleurs.

Quelques ſavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'eſt point, diſent-ils, ſelon les regles. Mais ſi l'ou-

vrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

Un homme qui se mêle de traduire ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait, & j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colere : mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées qui connoissent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau sexe, à qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore ; &, s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves désiroient de moi quelqu'ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique & la morale, & tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là.

LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VENUS préfere le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoit à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : on y jouit d'un printemps éternel ; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits ; les troupeaux y paissent sans nombre, les vents semblent n'y régner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux ; les ruisseaux mur-

murent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout éclore ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, est le palais de Vénus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidelle quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts.... Mais j'en peins les richesses & non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés ; Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les fleurs succédent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entournée de ses Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secrette, tout se répare en un instant

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide. Ses nymphes se confondent avec elles. La déesse prend part à leurs jeux ; elle se dépouille de sa majesté ; assise au milieu d'elles, elle voit

régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec sa bergere; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives: il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords, il s'arrête; & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui en fuyent plus. Mais, lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore: ses eaux tournent autour d'elle; quelquefois il se souleve pour l'embrasser mieux; il l'enleve, il fuit, il entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer, mais il la soutient sur ses flots; &, charmé d'un fardeau si cher, il la promene sur la plaine liquide; enfin, désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, & console ses compagnes.

A côté de la prairie, est un bois de myrthes, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent se conter leurs peines: l'Amour, qui les amuse, les

conduit par des routes toujours plus ſecrettes.

Non loin de-là eſt un bois antique & ſacré, où le jour n'entre qu'à peine: des chênes, qui ſemblent immortels, portent au ciel une tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe: vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorſque les hommes n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, ou monte une petite colline, ſur laquelle eſt le temple de Vénus: l'univers n'a rien de plus ſaint ni de plus ſacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit pour la premiere fois, Adonis: le poiſon coula au cœur de la déeſſe. Quoi! dit-elle, j'aimerois un mortel! Hélas! je ſens que je l'adore. Qu'on ne m'adreſſe plus de vœux: il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorſque, piquée d'un défi téméraire, elle les conſulta. Elle étoit en doute ſi elle s'expoſeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha ſa ceinture ſous ſes cheveux; ſes nymphes la parfumerent; elle monta ſur ſon char traîné par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas;

il la vit, & ſes regards errerent & moururent: la pomme d'or tomba aux pieds de la déeſſe: il voulut parler, & ſon déſordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Pſyché vint avec ſa mere, lorſque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut ſurpris lui-même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit-il, que je bleſſe! Je ne puis ſoutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba ſur le ſein de Pſyché. Ah! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le dieu des Plaiſirs.

Lorſqu'on entre dans ce temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer: l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens que les dieux ne ſentent eux-mêmes que lorſqu'ils ſont dans la demeure céleſte.

Tout ce que la Nature a de riant eſt joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus; le raviſſement des dieux qui la virent; ſon embarras de ſe voir toute nue; & cette pudeur, qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la

déesse. Le peintre a représenté le dieu sur son char, fier & même terrible: la Renommée vole autour de lui; la Peur & la Mort marchent devant ses coursiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, & une poussiere épaisse commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languissamment sur un lit de roses; il sourit à Vénus: vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins, qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans: leurs yeux semblent se confondre; ils soupirent, &, attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui se jouent autour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le peintre a représenté les nôces de Vénus & de Vulcain: toute la cour céleste y est assemblée. Le dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La déesse regarde d'un air froid la joie commune; elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine, & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle: les dieux sourient, & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne sa divine épouse; elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole: mais Vulcain répare ce désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé: il l'enferme dans les rideaux; il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire: il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entr'elles: mais les dieux paroissent tristes; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte; elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes; & elle y est, en même-temps, la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où

toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrônes, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même: car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle y viennent soupirer: ils sentent diminuer leurs tourmens: ils trou-

vent dans leur cœur la flatteuſe eſpérance.

La déeſſe, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le meſure toujours à leurs peines.

La jalouſie eſt une paſſion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en ſecret les caprices de ſa maîtreſſe, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus juſtes, lorſqu'on oſe s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les tranſports de l'amour, & la fureur même; car, moins on eſt maître de ſon cœur, plus il eſt à la déeſſe.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur ſont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple: ils adreſſent de loin leurs vœux à la déeſſe, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'eſt qu'une impuiſſance de former des deſirs.

La déeſſe inſpire aux filles de la modeſtie: cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les tréſors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une paſſion ſincere, d'un ſentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit ſe rendre: mais c'eſt une profanation de ſe rendre ſans aimer.

L'Amour eſt attentif à la félicité des Gnidiens, il choiſit les traits dont il les bleſſe. Lorſqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire ſans ceſſe ſur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait ſoudain renaître, ou mourir: car il épargne toujours les derniers jours d'une paſſion languiſſante : on ne paſſe point par les dégoûts avant de ceſſer d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de ſon carquois les traits cruels dont il bleſſa Phédre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, ſervent à montrer ſa puiſſance, comme la foudre ſert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A meſure que le dieu donne le plaiſir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le ſanctuaire, pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des ſentimens naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, diſoit une d'elles, ma flamme pour Thirſis eſt éteinte ; je ne te demande pas de me rendre mon amour ; fais ſeulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas ; puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : souvent ils chantent sa gloire, en chantent leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi : Amour lorsque tu vis Psiché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle, & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple, & jamais il n'y sera entré un amant si fidele : nous

irons dans le palais de Vénus, & je croirai que c'eſt le palais de Thémire: j'irai dans la prairie, & je cueillirai des fleurs, que je mettrai ſur ſon ſein: peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont ſe confondre; &, quand elle ſera égarée, ... L'Amour, qui m'inſpire, me défend de révéler ſes myſteres.

SECOND CHANT.

IL y a à Gnide un antre ſacré que les nymphes habitent, où la déeſſe rend ſes oracles. La terre ne mugit point ſous les pieds, les cheveux ne ſe dreſſent point ſur la tête; il n'y a point de prêtreſſes, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie: mais Vénus elle-même écoute les mortels, ſans ſe jouer de leurs eſpérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'Iſle de Crete étoit venue à Gnide: elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens; elle ſourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, ſoutenoit ſon bras ſur un troiſieme, crioit à deux autres de la ſuivre. Elle étoit belle & parée avec art; le ſon de ſa voix étoit impoſteur comme ſes yeux. O ciel! que

d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes! Elle se présenta à l'oracle, aussi fiere que les déesses : mais soudain nous entendîmes une voix, qui sortoit du sanctuaire : perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes, mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses amans. Va, dit la déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs, mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer; &, quand tu verrois mon fils même, tu ne saurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent; va leur montrer des charmes, que l'on voit soudain, & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque temps après, vint un homme riche, qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déesse,

une choſe que je ne ſaurois faire, quoique je ſois la déeſſe de l'amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achetes. Tes tréſors ne te ſeront point inutiles; ils te ſerviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Ariſtée, ſe préſenta enſuite: il avoit vu à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperduement amoureux: il ſentoit tout l'excès de ſon amour; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déeſſe; tu ſais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi: j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde, mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus enſuite avec Thémire. La déeſſe me dit: il n'y a point, dans mon empire, de mortel qui me ſoit plus ſoumis que toi. Mais que veux-tu que je faſſe? Je ne ſaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déeſſe; j'ai mille graces à vous demander: faites que Thémire ne penſe qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle ſe réveille en ſongeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je ſuis préſent; qu'elle m'eſpere dans mon

absence ; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

TROISIEME CHANT.

IL y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans : les femmes y viennent de toutes parts, disputer le prix de la beauté. Là, les bergeres sont confondues avec les filles des rois ; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même. Elle décide sans balancer ; elle sait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélene remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie : elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérances : ainsi ce prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux, que Thésée & Paris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize

fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos ; & elles se disoient l'une à l'autre, je me sens toute émue, il n'y a rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits ; tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps ; & les dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus ; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même ; nous ne rougissons point de nos charmes : nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeste, & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuſe par tant de naufrages, vous ſavez conſerver des dépôts précieux. Vous vous calmates, lorſque le navire Argo porta la toiſon d'or ſur votre plaine liquide; &, lorſque cinquante beautés ſont parties de Colchos, & ſe ſont confiées à vous, vous vous êtes courbée ſous elles.

Je vis auſſi Oriane, ſemblable aux déeſſes. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre royale: il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas! diſoit-il, je ſuis heureux, mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſue que de Vénus & de moi: mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers, laiſſez le prix de la beauté & demandez des autels.

Auprès de-là étoient vingt Babyloniennes; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe

augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient : les loix nous ſoumettent à vous en l'honneur d'Iſis : mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort que celui des loix ; nous vous obéiſſons avec le même plaiſir que l'on obéit aux dieux ; nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité, mais il n'y a que l'amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon, auprès d'un mari tranquille, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans le ſein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puiſſante qui envoie ſes vaiſſeaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête ſuperbe ; toutes les parties du monde ſembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où com-

mence le jour : elles étoient filles de l'Aurore ; & , pour la voir, elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoître leur mere ; elles se plaignoient de leur mere, qui ne se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis, sous une tente, une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles, qui déja faisoient espérer les charmes de leur mere : des eunuques la servoient, & leurs yeux regardoient la terre : car, depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadix qui sont aux extrémités de la terre, disputerent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers où une belle ne reçoive des hommages, mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornemens, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore, mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit : je ne veux point disputer le prix de la beauté ; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célebres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix : car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples ; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore : il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyoit la beauté fiere de Pallas ; ici, la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux : les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules, les autres montroient les épaules, & couvroient

la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougiſſoit de ce qu'ici on appelloit bienſéance.

Les dieux ſont ſi charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais ſans ſourire de leur ouvrage. De toutes les déeſſes, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaiſir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalouſie.

Comme on remarque une roſe au milieu des fleurs qui naiſſent dans l'herbe, on diſtingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ſes rivales : elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces. Allez la couronner, leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois, c'eſt la ſeule qui vous reſſemble.

QUATRIEME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ſes compagnes au culte de la déeſſe, j'entrai dans un bois ſolitaire : j'y trouvai le tendre Ariſtée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été conſulter l'oracle ; c'en fut aſſez pour nous

engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leur bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit ; il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis.

Je suis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille ; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur pa-

rure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à ſe corriger à leur miroir, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un ſexe dans toute la ville.

Les femmes ſe livrent, au lieu de ſe rendre; chaque jour voit finir les deſirs & les eſpérances de chaque jour : on ne ſait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé ; on n'eſt occupé que de ce qu'on appelle ſi fauſſement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre ; toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouiſſances avant la derniere ; tout cela eſt inconnu à Sybaris.

Encore ſi elles avoient la moindre modeſtie, cette foible image de la vertu pourroit plaire : mais non, les yeux ſont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Sybarites plus de délica-

teſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplait, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds : les voitures les plus douces les font évanouir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomac leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur les ſieges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour, ſans s'être fatigués : ils ſont priſés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils ſont des eſclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je ſus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Sybaris. J'aime

la vertu ; & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long-temps cet air empoisonné : tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai, pour la derniere fois, au temple, &, m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois sacrifié : grande déesse, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette isle est toute pleine des monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airain ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé ; le labyrinthe, dont l'Amour seul sut éluder l'artifice ; le tombeau de Phédre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait sa mere ; & le temple d'Ariane, qui, désolée dans les déserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines grecs : car ceux

qui échapperent aux dangers d'un élément colere, trouverent leur maiſon plus funeſte encore. Vénus irritée leur fit embraſſer des épouſes perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette iſle, ſi odieuſe à une déeſſe qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai; & la tempête me jetta à Lesbos. C'eſt encore une iſle peu chérie de Vénus: elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laiſſe brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mytilene eſt la capitale de Lesbos; c'eſt la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon ſexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme ſi vaine peut-elle être ſi cruelle? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos; & le ſort me fit trouver une iſle plus profane encore;

c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adreſſerent de vœux. Nous rejettons, diſent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déeſſe les a ſouvent punis : mais, ſans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à meſure qu'ils ſont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents me porterent à Délos. Je reſtai quelques mois dans cette iſle ſacrée. Mais, ſoit que les dieux nous préviennent quelquefois ſur ce qui nous arrive ; ſoit que notre ame retienne de la divinité, dont elle eſt emanée, quelque foible connoiſſance de l'avenir ; je ſentis que mon deſtin, que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, ſemble être délivrée de la chaîne qui la tient aſſujettie ; il m'apparut, je ne ſus pas d'abord ſi c'étoit une mortelle, ou une déeſſe. Un charme ſecret étoit répandu ſur toute ſa perſonne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit raviſſante comme elle : tous ſes traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous enſemble : vous n'y trouviez

point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ſes cheveux tomboient négligemment ſur ſes épaules, mais cette négligence étoit heureuſe : ſa taille étoit charmante ; elle avoit cet air que la nature donne ſeule, & dont elle cache le ſecret aux peintres même. Elle vit mon étonnement ; elle en ſourit. Dieux ! quel ſouris ! Je ſuis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la ſeconde des Graces. Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans ſon temple de Gnide. Elle fuit ; mes bras la ſuivirent : mon ſonge s'envola avec elle ; & il ne me reſta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaiſir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'iſle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je reſpirai l'amour. Je ſentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je ſentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la préſence de quelque beauté divine. J'avançai ; & je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Inſenſé que je ſuis ! diſois-je : j'ai, ſans aimer, tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déja vers des objets inconnus ; & ces ob-

jets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle ; & je crois que je ſerois mort de douleur, ſi elle n'avoit tourné ſur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puiſque vous devez me rendre heureux, faites que ce ſoit avec cette bergere : je renonce à toutes les autres beautés ; elle ſeule peut remplir vos promeſſes & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIEME CHANT.

JE parlois encore au jeune Ariſtée de mes tendres amours ; ils lui firent ſoupirer les ſiens ; je ſoulageai ſon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien ; car je ſuis inſpiré par le même dieu qui le faiſoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-ſimple : mes avantures ne ſont que ſentimens d'un cœur tendre, que mes plaiſirs, que mes peines ; &, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait auſſi toute l'hiſtoire de ma vie.

Camille eſt fille d'un des principaux habitans de Gnide ; elle eſt belle ; elle a une phyſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des ſouhaits, demandent aux dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble mais modeſte, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tirannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer, mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit que la nature refuſe preſque toujours aux belles. Elle ſe prête également au ſérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle penſera ſenſément ; ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la ſimplicité ; vous trouvez toujours une bergere naïve. Des graces ſi légeres, ſi fi-

nes,

nes, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela, Camille m'aime: elle est ravie quand elle me voit, elle est fachée quand je la quitte; &, comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit: je lui dis que je l'adore, elle le sait; mais elle est ravie, comme si elle ne le savoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienne. Enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, & sans oser presque me le dire à moi-même: plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je suis heureux! je n'ai pu y réussir; cette image y est restée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille: j'aimois le bruit du monde, & je cherche la solitude; j'avois

des vues d'ambition, & je ne desire plus que ta présence ; je voulois errer sous des climats reculés, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respires : tout ce qui n'est point toi, s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur : bientôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle ? parle-moi de nos amours : ou, si tu n'as rien pensé, si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit, en m'embrassant, tu es triste. Il est vrai, lui dis-je : mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes, & je ne sais pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains : ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-moi soupirer en même temps mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour, mon ame est trop agitée; elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir : au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux ?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas ! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : ces louanges me touchent, comme si elles m'étoient personnelles; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tout à coup, je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des amans. Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi; mais je jure, par les dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse, &, dans un instant, elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant !

Aristée soupira, & se tut ; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

SIXIEME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; &, après avoir erré long-temps, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se pressèrent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour: à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible: La Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus

que des monſtres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déeſſe plus puiſſante que moi. Nous vîmes une affreuſe divinité, à la lueur des langues enflammées des ſerpens qui ſiffloient ſur ſa tête; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ſes ſerpens, & le jetta ſur moi: je voulus le prendre; déja, ſans que je l'euſſe ſenti, il s'étoit gliſſé dans mon cœur. Je reſtai un moment comme ſtupide: mais, dès que le poiſon ſe fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers: mon ame fut embraſée, &, dans ſa violence, tout mon corps la contenoit à peine: j'étois ſi agité, qu'il me ſembloit que je tournois ſous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos tranſports; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable: nous allions de la Jalouſie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalouſie: nous criions, Thémire: nous criions, Camille! Si Thémire ou Camille étoient venus, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumiere du jour; elle nous parut importune, & nous regretâmes preſque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de laſſitude; & ce repos même nous parut

insupportable. Nos yeux nous refuserent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille : le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieux ! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillois, à chaque instant, sur une infidélité de Thémire ; je la voyois.... Non, je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténebres & la lumiere ! Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie : poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non : je vois de loin un temple ; c'est peut-être celui de l'Amour : allons le détruire, allons briser sa statue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes ; & il sembloit que l'ardeur de commettre

un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les près, les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un instant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes ; nous entrâmes dans le temple : il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande ! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaisé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et, m'approchant de la prêtresse : nous sommes aimés du dieu que vous servez ; il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtresse. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes : nos plaisirs sont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raiſon : mais, quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La noire Jalouſie tient l'Amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le ſacrifice fut fait, tout le peuple s'aſſembla autour de nous ; & je racontai à la prêtreſſe comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalouſie. Et, tout à coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mêlange confus de voix & d'inſtrumens de muſique. Nous ſortîmes du temple ; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes qui frappoient la terre de leurs thyrſes, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Silene ſuivoit, monté ſur ſon âne : ſa tête ſembloit chercher la terre ; &, ſitôt qu'on abandonnoit ſon corps, il ſe balançoit comme par meſure. La troupe avoit le viſage barbouillé de lie. Pan paroiſſoit enſuite avec ſa flûte, & les Satyres entouroient leur roi. La joie régnoit avec le déſordre ; une folie aimable mêloit enſemble les jeux, les railleries, les danſes, les chanſons. Enfin, je vis Bacchus ; il étoit ſur ſon char traîné par des tigres,

tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ſes côtés étoit la belle Ariane. Princeſſe, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Théſée, lorſque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il eſſuya vos larmes. Si vous n'aviez pas ceſſé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit : aimez-moi. Théſée fuit ; ne vous ſouvenez plus de ſon amour, oubliez juſqu'à ſa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus deſcendre de ſon char ; je vis deſcendre Ariane ; elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t-elle, reſtons dans ces lieux, & ſoupirons-y nos amours. Faiſons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'eſt auprès de ces lieux que la reine des cœurs a poſé ſon empire ; que le dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déja ſi fortunés.

Pour moi, grand dieu, je ſens déja que je t'aime davantage. Quoi ! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimabl ! Il n'y a que les immortels qui puiſſent aimer à l'excès, & aimer toujours

davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'eſperent, & qui ſont plus bornés quand ils déſirent, que quand ils jouiſſent.

Tu ſeras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'eſt occupé que de ſa gloire ; ce n'eſt que ſur la terre & dans les lieux champêtres que l'on ſait aimer. Et, pendant que cette troupe ſe livrera à une joie inſenſée, ma joie, mes ſoupirs & mes larmes même, te rediront ſans ceſſe mes amours.

Le dieu ſourit à Ariane, il la mena dans le ſanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs, nous ſentîmes une émotion divine. Saiſis des égarements de Silene, & des tranſports des bacchantes, nous prîmes un thyrſe, & nous nous mêlâmes dans les danſes & dans les concerts.

SEPTIEME CHANT.

NOUS quittâmes les lieux conſacrés à Bacchus ; mais bientôt nous crûmes ſentir que nos maux n'avoient été que ſuſpendus. Il eſt vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités ; mais la ſombre Triſteſſe avait ſaiſi notre ame, & nous étions dévorés de ſoupçons & d'inquiétudes.

Il nous ſembloit que les cruelles déeſſes ne nous avoient agités que pour nous faire preſſentir des malheurs auxquels nous étions deſtinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus, bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puiſſans de notre amour & de notre jalouſie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs, que l'on a coutume de ſentir lorſque, ſur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame eſt déja ravie, & ſemble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle ſe promet.

Peut-être, dit Ariſtée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille ; que ſais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment ? O dieux ! l'infidelle prend plaiſir à l'entendre !

On diſoit l'autre jour, repris-je, que Thyrſis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide ; il l'a aimée, ſans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je diſpute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille : que j'étois inſenſé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me ſouviens que Thyrſis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : malheureux que je ſuis ! elle les a miſes ſur

son sein ! C'est un présent de Thyrsis, disoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-temps que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles ; elles m'échapperent, & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours : je les lisois & relisois sans cesse : un matin, je les trouvai effacées.

Camille ne désespere point un malheureux qui t'aime ; l'amour qu'on irite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le poursuivrai jusques dans le temple, & je le punirai aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée ; ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule, je perdis l'heureux Aristée : déja il avoit embrassé sa Camille, & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vuë, je sentis renaître mes premieres fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'est

ainſi que les dieux renvoient les furies lorſqu'elles ſortent des enfers.

O dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le ſoleil a parcouru ſa carriere; je craignois de t'avoir perdu pour jamais; cette parole me fait trembler. J'ai été conſulter l'oracle. Je n'ai point demandé ſi tu m'aimois; hélas! je ne voulois que ſavoir ſi tu vivois encore. Vénus vient de me répondre qui tu m'aimes toujours.

Excuſe, lui dis-je, un infortuné que t'auroit haïe, ſi ſon ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains deſquels je ſuis, peuvent me faire perdre la raiſon: ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalouſie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage que je ſens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuſe ſituation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois ſolitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'eſt un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elyſée que les dieux ont faits exprès pour la tranquilité des ombres qu'ils chériſſent: jamais les forêts

de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future, ni les jardins des Heſpérides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui comme leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la préſence de Thémire.

Je me ſouviens qu'un ſatyre, qui ſuivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans! s'écria-t-il; vos yeux ſavent s'entendre & ſe répondre, vos ſoupirs ſont payés par des ſoupirs! Mais moi, je paſſe ma vie ſur les traces d'une bergere farouche; malheureux pendant que je la pourſuis, plus malheureux encore lorſque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, ſeule dans ce bois, nous apperçut & ſoupira. Non, dit-elle, ce n'eſt que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant ſi tendre.

Nous trouvâmes Apollon aſſis auprès d'une fontaine. Il avoit ſuivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ſes blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit ſa lyre: elle attire les rochers; les arbres la ſuivent, les lions reſtent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour?

Je le trouvai sur les levres de Thémire ; je le trouvai ensuite sur son sein : il s'étoit sauvé à ses pieds ; je l'y trouvai encore : il se cacha sous ses genous ; je le suivi ; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée, ne m'eût arrêté. Il étoit à sa derniere retraite : elle est si charmante qu'il ne sauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prieres, & elle devint plus sévere. Enfin je fus téméraire : elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fachée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi, car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa : je reçus ma grace, hélas ! sans espérance de devenir coupable.

Fin du Temple de Gnide.

Comme la piece ſuivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphiſe, je trouvai l'Amour qui dormoit caché ſur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrthe qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le ſuivent toujours, étoient allé folâtrer loin de lui: il étoit ſeul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; ſon arc & ſon carquois étoient à ſes côtés; & ſi j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphiſe prit l'arc du plus grand des dieux: elle y mit un trait, ſans que je m'en apperçuſſe, & le lança contre moi. Je lui dis en ſouriant: prends-en un ſecond; fais-moi une autre bleſſure; celle-ci eſt trop douce. Elle voulut ajuſter un autre trait; il lui tomba ſur le pied, & elle cria doucement: c'étoit le trait le plus peſant qui fut dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baiſſai: Ah! Céphiſe, tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle; il s'eſt fatigué à lancer ſes traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah! je n'y puis conſentir; car il nous a

toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une fleche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il se réveille: que pourra-t-il faire que nous blesser davantage? Non, non; laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui, & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de roses. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta sur lui; & elle rioit de voir le petit dieu presqu'enseveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle? Il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit; &, tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des aîles de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses aîles; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le

posa sur le sein de Vénus. Ma mere dit-il, je battois de mes aîles sur votre sein; on me les a coupées: que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi: elles croissent: vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déja le sommet qui se dore: dans un moment..... C'est assez: volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hazarder. Il s'envola; il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa; elle lui sourit: il l'embrassa encore, & badina avec elle; & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne sur toute la Nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flame. Elle m'a aimé; elle a aimé Daphnis; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'est moi que vous punissez! Je veux bien porter la peine de son crime: mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir?

FIN.

ESSAI SUR LE GOUT

DANS LES CHOSES DE L'ART ET DE LA NATURE.

FRAGMENT.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs : il y en a qu'elle tire du fond de son existence même ; d'autres qui résultent de son union avec le corps ; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis & les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce sont ces différens plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, *&c.* Par exemple,

lorſque nous trouvons du plaſir à voir une choſe avec une utilité pour nous, nous diſons qu'elle eſt bonne; lorſque nous trouvons du plaiſir à la voir, ſans que nous y démêlions une utilité préſente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci; ils regardoient comme des qualités poſitives toutes les qualités relatives de notre ame; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raiſonner Socrate, ces dialogues ſi admirés des anciens, ſont aujourd'hui inſoutenables, parce qu'ils ſont fondés ſur une philoſophie fauſſe: car tous ces raiſonnemens tirés ſur le bon, le beau, le parfait, le ſage, le fou, le dur, le mou, le ſec, l'humide, traités comme des choſes poſitives, ne ſignifient plus rien.

Les ſources du beau, du bon, de l'agréable, *&c.* ſont donc dans nous-mêmes; & en chercher les raiſons, c'eſt chercher les cauſes des plaiſirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions la dans ſes actions & dans ſes paſſions, cherchons-la dans ſes plaiſirs; c'eſt-là où elle ſe manifeſte davantage. La poëſie, la peinture, la ſculpture, l'architecture, la muſique, la danſe, les différentes ſortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaiſir

voyons pour quoi, comment, & quand ils le lui donnent; rendons raiſon de nos ſentimens: cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'eſt autre choſe que l'avantage de découvrir avec fineſſe & avec promptitude la meſure du plaiſir que chaque choſe doit donner aux hommes.

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaiſirs qui lui viennent des ſens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui ſont propres: tels ſont ceux qui lui donnent la curioſité, les idées de ſa grandeur, de ſes perfections, l'idée de ſon exiſtence oppoſée au ſentiment de la nuit, le plaiſir d'embraſſer tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choſes, *&c.* celui de comparer, de joindre & de ſéparer les idées. Ces plaiſirs ſont dans la nature de l'ame, indépendamment des ſens parce qu'ils appartiennent à tout être qui penſe: & il eſt fort indifférent d'examiner ici ſi notre ame a ces plaiſirs comme ſubſtance unie avec le corps, ou comme ſéparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils ſont les objets du

goût: ainſi nous ne diſtinguerons point ici les plaiſirs qui viennent à l'ame de ſa nature, d'avec ceux qui lui viennent de ſon union avec le corps; nous appellerons tout cela plaiſirs naturels, que nous diſtinguerons des plaiſirs acquis que l'ame ſe fait par de certaines liaiſons avec les plaiſirs naturels, &, de la même maniere & par la même raiſon, nous diſtinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il eſt bon de connoître la ſource des plaiſirs dont le goût eſt la meſure: la connoiſſance des plaiſirs naturels & acquis pourra nous ſervir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où eſt notre être, & connoître quels ſont ſes plaiſirs, pour parvenir à meſurer ſes plaiſirs, & même quelquefois à ſentir ſes plaiſirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu: à préſent nous n'aimons preſque que ce que nous ne connoiſſons pas.

Notre maniere d'être eſt entierement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous ſommes, ou autrement. Mais, ſi nous avions été faits autrement, nous aurions ſenti autrement; un organe

de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poëſie; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poëſie: par exemple, ſi la conſtitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la diſpoſition du ſujet à la meſure de notre attention, ne ſeroient plus; ſi nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui ſont fondées ſur la meſure de notre pénétration, tomberoient de même; enfin toutes les loix établies ſur ce que notre machine eſt d'une certaine façon, ſeroient différentes, ſi notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuſe, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture: ſi notre vue avoit été plus diſtincte, & notre ame capable d'embraſſer plus de choſes à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens: ſi nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos inſtrumens de muſique. Je ſais bien que les rapports que les choſes ont entre elles auroient ſubſiſté; mais, le rapport qu'elles ont avec nous

nous ayant changé, les choſes qui, dans l'état préſent, font un certain effet ſur nous, ne le feroient plus: & comme la perfection des arts eſt de nous préſenter les choſes telles qu'elles nous faſſent le plus de plaiſir qu'il eſt poſſible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puiſqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaiſir.

On croit d'abord qu'il ſuffiroit de connoître les diverſes ſources de nos plaiſirs, pour avoir le goût; & que, quand on a lu ce que la philoſophie nous dit là-deſſus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'eſt pas une connoiſſance de théorie; c'eſt une application prompte & exquiſe des regles même que l'on ne connoit pas. Il n'eſt pas néceſſaire de ſavoir que le plaiſir que nous donne une certaine choſe que nous trouvons belle, vient de la ſurpriſe; il ſuffit qu'elle nous ſurprenne, & qu'elle nous ſurprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainſi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis, c'eſt-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore la-

directement le goût naturel: car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame, qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens; elle reçoit des plaisirs par ces idées & par ces sentimens: car, quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant, lorsqu'elle voit une chose, elle la sent; & il n'y a point de choses si intellectuelles qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conséquent qu'elle ne sente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs especes, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particuliere, il se nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particuliere est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, *&c.*

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame est faite pour penser, c'est-à-dire, pour appercevoir : or un tel être doit avoir de la curiosité : car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précede une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre; &, si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'eſt donc le plaiſir que nous donne un objet qui nous porte vers une autre; c'eſt pour cela que l'ame cherche toujours des choſes nouvelles, & ne ſe repoſe jamais. Ainſi on ſera toujours ſûr de plaire à l'ame, lorſqu'on lui fera voir beaucoup de choſes ou plus qu'elle n'avoit eſpéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raiſon pourquoi nous avons du plaiſir lorſque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorſque nous voyons un lieu brut & champètre: c'eſt la même cauſe qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vuë, être en pluſieurs lieux, parcourir plus d'eſpace: enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainſi dire, étendre la ſphere de ſa préſence; ainſi c'eſt un grand plaiſir pour elle de porter ſa vue au loin. Mais comment le faire? dans les villes? notre vuë eſt bornée par des maiſons: dans les campagnes? elle l'eſt par mille obſtacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre ſecours, & nous découvre la Nature qui ſe cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la Nature, c'eſt-à-dire, la Nature dérobée à

nos yeux: mais, quand nous trouvons de belles situations, qaand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, & ces dispositions qui sont, pour ainsi dire, créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de l'art; parce que la Nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un payſage que le plan du plus beau jardin du monde; c'est que la peinture ne prend la Nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin & dans toute son étendue, là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal: „ lorsqu'il „ pouvoit, dit-il, se servir de la victoire, „ il aima mieux en jouir "; *cùm victoriâ posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit: „ce fut vaincre „ que d'y entrer „; *introisse victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse: „ C'est le Scipion qui croît pour „ la destruction de l'Afrique „; *hic erit Scipio, qui in exitium Africæ crescit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du peuple romain, lorsqu'il dit: „ Annibal fugitif „ cherchoit au peuple romain un ennemi „ par tout l'univers „; *qui, profugus ex Africâ, hostem populo romano toto orbe quærebat.*

DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

IL ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses, il faut les lui montrer avec ordre: car, pour lors, nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration: mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent; l'ame ne retient

rien, ne prévoit rien; elle eſt humiliée par la confuſion de ſes idées, par l'inanité qui lui reſte; elle eſt vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaiſir: c'eſt pour cela que, quand le deſſein n'eſt pas d'exprimer ou de montrer la confuſion, on met toujours de l'ordre dans la confuſion même. Ainſi les peintres groupent leurs figures: ainſi ceux qui peignent les batailles mettent-ils ſur le devant de leurs tableaux les choſes que l'œil doit diſtinguer, & la confuſion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIETÉ.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choſes, il faut auſſi de la variété: ſans cela l'ame languit; car les choſes ſemblables lui paroiſſent les mêmes; &, ſi une partie d'un tableau qu'on nous découvre reſſembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet ſeroit nouveau ſans le paroître, & ne feroit aucun plaiſir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, ſemblables à celles de la Nature, ne conſiſtent que dans les plaiſirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaiſirs; il faut faire voir à l'ame des choſes qu'elle

n'a pas vues; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits, les romans par la variété des prodiges, les pieces de théâtre par la variété des passions, & que ceux qui savent instruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable; le même ordre des périodes, long-temps continué, accable dans une harangue: les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscou à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée; & celui qui aura voyagé long temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître & pour voir: il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour

être apperçue, & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes & sont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter: de maniere qu'elle déplait par les endroits même qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme: mais, comme elle a les divisions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes, qui

ſont au-deſſus & au-deſſous; c'eſt la nature des choſes qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de diviſions & de grandes diviſions, imite les grandes choſes: l'ame ſent une certaine majeſté qui y regne par-tout.

C'eſt ainſi que la peinture diviſe en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle repréſente dans un tableau; elle imite la Nature, une nombreuſe troupe ſe diviſe toujours en pelotons; & c'eſt encore ainſi que la peinture diviſe en grande maſſe ſes clairs & ſes obſcurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMETRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété; cependant, dans la plupart des choſes elle aime à voir une eſpece de ſymmétrie. Il ſemble que cela renferme quelque contradiction: voici comment j'explique cela.

Une des principales cauſes des plaiſirs de notre ame, lorſquelle voit des objets, c'eſt la facilité qu'elle a à les appercevoir: & la raiſon qui fait que la ſymmétrie plaît à l'ame, c'eſt qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la ſoulage, & qu'elle coupe, pour ainſi dire, l'ouvrage par la moitié.

De-là suit une regle générale : par-tout où la symmétrie est utile à l'ame & peut aider ses fonctions, elle lui est agréable ; mais, par-tout où elle est inutile, elle est fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété ; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir. Celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la symmétrie : ainsi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal ; c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie, elle fait un tout ensemble.

Il est dans la Nature qu'un tout soit achevé, & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie : il faut une espece de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'AME aime la ſymmétrie, mais elle aime auſſi les contraſtes ; ceci demande bien des aplications. Par exemple :

Si la Nature demande des peintres & des ſculpteurs, qu'ils mettent de la ſymmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contraſtes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, ſont inſupportables : la raiſon en eſt que cette ſymmétrie fait que les attitudes ſont preſque toujours les mêmes comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la Nature ne nous a pas ſitués ainſi ; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes ; &, ſi les hommes gênés & ainſi contraints ſont inſupportables, que ſera-ce des productions de l'art ?

Il faut donc mettre des contraſtes dans les attitudes, ſur-tout dans les ouvrages de ſculpture, qui, naturellement froide,

ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il eſt ſouvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contraſtes, eſt devenue une ſymmétrie & une vicieuſe uniformité.

Ceci ne ſe ſent pas ſeulement dans de certains ouvrages de ſculpture & de peinture, mais auſſi dans le ſtile de quelques écrivains, qui, dans chaque phraſe, mettent toujours le commencement en contraſte avec la fin par des antitheſes continuelles, tels que ſaint Auguſtin & autres auteurs de la baſſe latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme ſaint Evremont. Le tour de phraſe toujours le même & toujours uniforme déplait extrêmement; ce contraſte perpétuel devient ſymmétrie, & cette oppoſition toujours recherchée devient uniformité.

L'eſprit y trouve ſi peu de variété, que, lorſque vous avez vu une partie de la phraſe, vous devinez toujours l'autre: vous voyez des mots oppoſés, mais oppoſés de la même maniere; vous voyez un tour dans la phraſe, mais c'eſt toujours le même.

Bien des peintres ſont tombés dans le défaut de mettre des contraſtes par-tout & ſans ménagement; de ſorte que, lorſqu'on voit une figure, on devine d'abord la diſpoſition de celles d'à-côté; cette continuelle diverſité devient quelque choſe de ſemblable. D'ailleurs, la Nature, qui jette les choſes dans le déſordre, ne montre pas l'affectation d'un contraſte continuel; ſans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement & dans un mouvement forcé. Elle eſt plus variée que cela; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes ſortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoit, aime la variété, celle qui ſent ne la cherche pas moins; car l'ame ne peut pas ſoutenir long-temps les mêmes ſituations, parce qu'elle eſt liée à un corps qui ne peut les ſouffrir. Pour que notre ame ſoit excitée, il faut que les eſprits coulent dans les nerfs: or il y a là deux choſes, une laſſitude dans les nerfs, une ceſſation de la part des eſprits qui ne coulent plus, ou qui ſe diſſipent des lieux où ils ont coulé.

Ainſi tout nous fatigue à la longue, & ſur-tout les grands plaiſirs: on les quitte toujours avec la même ſatisfaction qu'on

les a pris; car les fibres qui en ont été les organes ont beſoin de repos; il faut en employer d'autres plus propres à nous ſervir, & diſtribuer, pour ainſi dire, le travail.

Notre ame eſt laſſe de ſentir: mais ne pas ſentir, c'eſt tomber dans un anéantiſſement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ſes modifications; elle ſent, & elle ne ſe laſſe pas.

DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CETTE diſpoſition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaiſirs qui viennent de la ſurpriſe; ſentiment qui plaît à l'ame par le ſpectacle & par la promptitude de l'action: car elle apperçoit ou ſent une choſe qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une choſe peut nous ſurprendre comme merveilleuſe, mais auſſi comme nouvelle, & encore comme inattendue, &, dans ces derniers cas, le ſentiment principal ſe lie à un ſentiment acceſſoire fondé ſur ce que la choſe eſt nouvelle ou inattendue.

C'eſt par-là que les jeux de haſard nous piquent; ils nous font voir une ſuite

continuelle d'événemens non attendus : c'eſt par-là que les jeux de ſociété nous plaiſent ; ils ſont encore une ſuite d'événemens imprévus, qui ont pour cauſe l'adreſſe jointe au hazard.

C'eſt encore par-là que les pieces de théâtre nous plaiſent : elles ſe développent par degrés, cachent les événemens juſqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux ſujets de ſurpriſe, & ſouvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'eſprit ne ſont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des ſurpriſes agréables, & ſuppléent à l'inſipidité des converſations preſque toujours languiſſantes, & qui ne font point cet effet.

La ſurpriſe peut être produite par la choſe, ou par la maniere de l'appercevoir, car nous voyons une choſe plus grande ou plus petite qu'elle n'eſt en effet, ou différente de ce qu'elle eſt, ou bien nous voyons la choſe même, mais avec une idée acceſſoire qui nous ſurprend. Telle eſt, dans une choſe, l'idée acceſſoire de la perſonne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la maniere dont elle a été faite, ou de quelque autre circonſtance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang-froid qui nous surprend, en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit ; il change de ton tout à coup & dit, l'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna : *tale monstrum per quatuordecim annos perpessus, terrarum orbis tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises ; nous sommes surpris du changement de style de l'auteur, de la découverte de sa différente maniere de penser, de sa façon de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soit arrivée : ainsi l'ame trouve un très-grand nombre de sentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui composer un plaisir.

DES DIVERSES CAUSES

qui peuvent produire un sentiment.

IL faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cause unique. C'est, si j'ose me servir de ce terme, une certaine dose qui en produit la force & la variété. L'esprit consiste à savoir frapper plusieurs organes

à la fois; & si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage, sont ceux qui ont excité dans l'ame plus de sensations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confusion d'arbres: 1°. parce que notre vue, qui seroit arrêtée, ne l'est pas: 2°. chaque allée est une, & forme une grande chose; au lieu que, dans la confusion, chaque arbre est une chose & une petite chose: 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir: 4°. nous savons bon gré de la peine que l'on a prise: 5°. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la Nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre; ce qui est si vrai, qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plait, quelquefois c'est la facilité; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense & de travail.

Le jeu nous plait, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire l'espérance

d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur : il satisfait notre curiosité, en nous donnant un spectacle ; enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La danse nous plait par la légéreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne ; mais sur-tout elle plait par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramene en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITÉ.

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards : par exemple, les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir : 1°. parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont, ils chantent bien ; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons : 2°. parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté : 3°. parce qu'ils

ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent long-temps un air de jeunesse, & de plus parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particuliere. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment, qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir, & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle: ainsi une actrice, qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je? l'idée de la princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espece de mêlange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

DE LA DÉLICATESSE.

LES gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la Nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit, ont & se font fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SAIS QUOI.

IL y a quelquefois, dans les personnes ou dans les choses, un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne sais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plait plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous sommes

agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent & que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très souvent des graces, & qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal: mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle; aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours reservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & souvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronese; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël, & de la pureté du Correge. Paul Véronese promet beaucoup, & paie ce qu'il promet: Raphael & le Correge promettent peu & paient beaucoup, & cela nous plait davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage; car un beau visage paroit d'abord & ne cache presque rien: mais l'esprit ne se montre

que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut; il peut se cacher pour paroître, & donner cette espece de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres; car les manieres naissent à chaque instant, & peuvent à tous les momens créer des surprises: en un mot, une femme ne peut guere être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi, parmi les nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder: de-là il arrive que les graces sont plus particuliérement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grace: & telle est la sagesse de la Nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne sauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manieres gênées, ni

dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui eſt entre les deux extrémités ; & l'ame eſt agréablement ſurpriſe de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il ſembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aiſées ; ce ſont celles qui le ſont le moins ; car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or nous ſommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plait tant dans une parure, que lorſqu'elle eſt dans cette négligence, où même dans ce déſordre qui nous cache tous les ſoins que la propreté n'a pas exigés, & que la ſeule vanité auroit fait prendre ; & l'on n'a jamais de graces dans l'eſprit, que lorſque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorſque vous dites des choſes qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'eſprit, & non pas des graces dans l'eſprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque choſe de naif & de ſimple en vous ne promettoit rien de cela, ſoient doucement ſurpris de s'en appercevoir.

Ainſi les graces ne s'acquierent point ;

pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'eſt celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'eſt plus propre à faire ſentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui ſemblent être données à une perſonne par un pouvoir inviſible, & qui ſont diſtinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majeſtueuſe de Junon; car la majeſté demande une certaine gravité, c'eſt-à-dire, une contrainte oppoſée à l'ingénuité des graces. Elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas: car la fierté eſt oppoſée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut ſouvent être ſoupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

Ce qui fait les grandes beautés, c'eſt lorſqu'une choſe eſt telle que la ſurpriſe eſt d'abord médiocre, qu'elle ſe ſoutient, augmente, & nous mene enſuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il

imite si bien la Nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise: mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bisarre d'un peintre moins bon, nous saisit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus: Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne savons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais, à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'agrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle

ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sait être ; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple : le dôme de saint Pierre est immense ; on sait que Michel-Ange voyant le panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modele le dôme de saint Pierre : mais il fit les pilliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considere. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sait, & elle reste surprise de voir une masse en même temps si énorme & si légere.

DES BEAUTÉS

qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur ; c'est une petite mer

dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac, sont deux isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce contraste romanesque, de rappeller avec plaisir les merveilles des Romains, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent; parce que les choses en opposition se relevent toutes les deux: ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprise sont le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antitheses & figures pareilles. Quand Florus dit: „ So- „ re & Algide, qui le croiroit! nous ont „ été formidables; Satrique & Cornicule „ étoient des provinces: nous rougissons „ des Boriliens & des Véruliens, mais „ nous en avons triomphé: enfin Tibur „ notre fauxbourg, Préneste où sont nos „ maisons de plaisance, étoient le sujet „ des vœux que nous allions faire au ca- „ pitole „; cet auteur, dis-je, nous mon-

tre en même temps la grandeur de Rome & la petiteſſe de ſes commencemens, & l'étonnement porte ſur ces deux choſes.

On peut remarquer ici combien eſt grande la différence des antitheſes d'idées, d'avec les antitheſes d'expreſſion. L'antitheſe d'expreſſion n'eſt pas cachée, celle d'idées l'eſt: l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut: l'une eſt variée, l'autre non.

Le même Florus en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il eſt difficile de trouver à préſent le ſujet de vingt-quatre triomphes; *ut non facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum.* Et, par les mêmes paroles qui marquent la deſtruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de ſon courage & de ſon opiniâtreté.

Lorſque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cauſe du contraſte qui eſt entre la ſituation où nous ſommes & celle où nous devrions être: de même, lorſque nous voyons dans un viſage un grand défaut, comme, par exemple un très-grand nez, nous rions, à cauſe que nous voyons que ce contraſte avec les autres traits du viſage ne doit pas être. Ainſi les contraſtes ſont cauſe des défauts, auſſi bien que des beautés. Lorſque nous voyons

qu'ils ſont ſans raiſon, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils ſont les grands inſtrumens de la laideur, laquelle, lorſqu'elle nous frappe ſubitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la perſonne qui la poſſede, elle peut exciter la pitié: ſi elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire & avec une idée de comparaiſon avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos deſirs, elle la regarde avec un ſentiment d'averſion.

De même, dans nos penſées, lorſqu'elles contiennent une oppoſition qui eſt contre le bon ſens, lorſque cette oppoſition eſt commune & aiſée à trouver, elles ne plaiſent point & ſont un défaut parce qu'elles ne cauſent point de ſurpriſe; & ſi, au contraire, elles ſont trop recherchées, elles ne plaiſent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les ſente parce qu'elles y ſont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer; car pour lors la ſurpriſe ne tombe que ſur la ſottiſe de l'auteur.

Une des choſes qui nous plait le plus, c'eſt le naïf; mais c'eſt auſſi le ſtyle le plus difficile à attraper: la raiſon en eſt qu'il eſt préciſément entre le noble & le bas;

il eſt ſi près du bas, qu'il eſt très difficile de le côtoyer toujours ſans y tomber.

Les muſiciens ont reconnu que la muſique qui ſe chante le plus facilement eſt la plus difficile à compoſer: preuve certaine que nos plaiſirs, & l'art qui nous les donne, ſont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille ſi pompeux, & ceux de Racine ſi naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas eſt le ſublime du peuple, qui aime à voir une choſe faite pour lui & qui eſt à ſa portée.

Les idées qui ſe préſentent aux gens qui ſont bien élevés & qui ont un grand eſprit, ſont ou naïves, ou nobles, ou ſublimes.

Lorſqu'une choſe nous eſt montrée avec des circonſtances ou des acceſſoires qui l'aggrandiſſent, cela nous paroit noble: cela ſe ſent ſur-tout dans les comparaiſons, où l'eſprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque choſe, faire voir la choſe plus grande, ou, s'il ne s'agit plus de grandeur, plus fine & plus délicate: mais il faut bien ſe donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle ſe le ſeroit cachée, ſi elle l'avoit découverte.

Comme il s'agit de montrer des choſes finies l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une choſe à une choſe, comme un héros à un lion, une femme à un aſtre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange eſt le maître pour donner de la nobleſſe à tous ſes ſujets. Dans ſon fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui eſt, pour ainſi dire, en l'air. Cela ſeroit indigne de la majeſté d'un dieu. Il le peint ferme ſur ſes jambes; mais il lui donne ſi bien la gaieté de l'yvreſſe, & le plaiſir à voir couler la liqueur qu'il verſe dans ſa coupe, qu'il n'y a rien de ſi admirable.

Dans la paſſion qui eſt dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde ſon fils crucifié, ſans douleur, ſans pitié, ſans regret, ſans larmes. Il la ſuppoſe inſtruite de ce grand myſtere, & par-là lui fait ſoutenir avec grandeur le ſpectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque choſe de noble. On trouve du grand dans ſes ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans ſa chambre des

géans à Mantoue, ou il a repréſenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés: mais Junon eſt auprès de Jupiter, elle lui montre, d'un air aſſuré, un géant ſur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux: plus ils ſont près de Jupiter, plus ils ſont raſſurés: & cela eſt bien naturel; car, dans une bataille, la frayeur ceſſe auprès de celui qui a de l'avantage.....

FIN.

SPECIAL 86-B
16907

T.° 220